This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

542.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Lintil

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.
30.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME XIII.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STEREOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.

1823.

H;

301961

L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. RIBOUTTE;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 26 février 1808.

Quia egens relicta est misera, ignoratur parens;
Negligitur ipsa.

Parce qu'elle est demeurée pauvre et misérable, on ne veut pas reconnaître son père, et on la méprise.

TER. Pho. act. 2.

NOTICE

SUR M. RIBOUTTÉ.

J. L. RIBOUTTÉ, né à Lyon en 1770, fut long-tems agent de change à Paris, et résigna son emploi, sans cependant renoncer aux opérations de finances. Aujourd'hui, il est banquier. Les comédiens de Paris et des départemens ajoutèrent, pendant long-tems, sur leurs affiches, la qualité de l'auteur à son nom; puérilité sans exemple jusqu'alors, car, pourquoi un agent de change ne pourrait-il pas faire une bonne comédie? et qu'est-ce que ce titre ajoute de valeur à l'annonce d'une pièce?

M. Riboutté se fit remarquer, après le 9 thermidor, parmi les jeunes gens qui contribuèrent le plus à chasser tout-à-fait les *terroristes*, ou partisans de Robespierre.

Son *Assemblée de Famille* a concouru, en 1810, pour le grand prix décennal de première classe. Voici le compte qu'en rendit le

juri d'examen : « Cette comédie a eu un » succès très-marqué, qui s'est toujours sou- » tenu. C'est un tableau de mœurs qui ne » manque ni de vérité ni d'intérêt, avec une » action faiblement intriguée, mais qui atta- » che doucement, et qui n'a jamais rien de » choquant; mais on n'y trouve ni originalité » d'idée, ni verve comique, ni traits de ca- » ractère ou de mœurs fortement prononcés. » Le style en est naturel et correct, mais » faible et sans poésie. »

M. Riboutté a donné au Théâtre-Français, en 1812, le *Ministre anglais*, en cinq actes et en vers, qui n'a point réussi; en 1818, la *Réconciliation par ruse*, qui n'a été jouée qu'une fois. Dernièrement il a fait jouer au même théâtre l'*Amour et l'Ambition*, comédie en cinq actes et en vers, où il a refondu une partie du *Ministre anglais*. Cette pièce n'a eu qu'un succès d'estime.

Il a fait jouer aussi au théâtre Feydeau, il y a quelques années, l'*Enfant prodigue*, opéra-comique en trois actes.

Si M. Riboutté avait tout-à-fait renoncé à Plutus, il aurait pu être un des premiers favoris de Thalie. Nous ne rapporterons pas ici

l'épigramme qu'on a faite contre lui à ce sujet : elle manque tout-à-fait de justesse. M. Riboutté a trop d'esprit et de noblesse de caractère, pour spéculer sur les bénéfices du théâtre.

NOTICE

DE L'AUTEUR.

En 1805, me trouvant dans une ville de province, j'entendis plaider la cause d'une veuve que des parens avides voulaient chasser du toit conjugal, parce que son mari n'avait garanti par aucun titre les droits de la compagne de sa vie. La solennité de cette cause, la douceur et les larmes de cette veuve intéressante, la joie et la dureté de ceux qu'elle avait accueillis, le mépris de ces ingrats pour la mémoire d'un parent généreux, tout fit naître dans mon ame le besoin de corriger, par une action dramatique, les pères, les époux, les amis qui, dans leur coupable insouciance, ne songent jamais à l'avenir : tant qu'ils vivent, ils consolent par des bienfaits l'amitié malheureuse ; ils honorent les nœuds de l'hymen par les soins les plus doux ; mais, descendent-ils au cercueil, ils laissent dans l'infortune tous les êtres dont ils étaient les bienfaiteurs.

Je désirais depuis long-tems entrer dans la

carrière dramatique par une comédie de mœurs : ce sujet me parut offrir d'heureux contrastes ; mais, persuadé que les malheureux intéressent en raison de leur faiblesse, je choisis pour personnage principal de ma pièce une jeune orpheline ingénue, bonne, sensible, élevée au sein des champs, et de qui l'on pût dire :

L'amour n'est dans son cœur qu'une amitié plus tendre (*).

« La simplicité qui prend sa source dans la » pureté des mœurs, est candeur : si à la can- » deur se joint une innocence peu éclairée, » qui croit que tout ce qui est naturel est » bien, c'est ingénuité. Elle est une qualité » de l'ame, qui se montre telle qu'elle est, » parce qu'elle croit n'avoir rien à dissimuler » ni à feindre. Elle fait avouer tout ce qu'on » sait et tout ce qu'on sent. »

D'après cette définition d'un auteur célèbre, on voit que ce n'est pas au sein de nos sociétés que je pouvais apercevoir les sentimens dont la réunion forme le caractère d'une ingénuité : il fallait consulter le cœur humain encore dans toute sa pureté, pour trouver

(*) Vers qui se trouve dans l'ouvrage.

les réponses naïves, l'heureuse ignorance, le désintéressement, et l'amitié délicate et prévenante de mon Angélique.

Quant à la manière d'exprimer, de nuancer les pensées de ce caractère, de les rendre scéniques, de leur donner quelques charmes, de leur prêter tout à la fois cette aimable gaîté qui plaît, et cette sensibilité qui touche, comme l'imitation de la belle nature est une règle de l'art dramatique avouée par le goût, j'ai pris pour modèle le talent de Mlle Mars. Douée d'une grâce charmante, d'un organe enchanteur, de l'heureux don de plaire, cette actrice si chère au public a deviné les secrets de son art, tous les moyens d'intéresser, d'aller au cœur, d'être toujours nouvelle et toujours plus parfaite. Si le rôle d'Angélique a reçu quelques éloges, s'il les a mérités, je lui dois un juste tribut de reconnaissance; je ne veux pas, pour flatter mon amour-propre, manquer au plus doux des sentimens.

Les personnages de Valmont, de Forlis, d'Araminthe et de Rosine étaient indiqués par le sujet. Les effets dramatiques naissent des contrastes. Mais, pour ne pas affaiblir l'intérêt de l'ouvrage, je me suis fait un devoir de ménager les couleurs de ces caractères. S'ils eussent été prononcés avec plus de

force, l'indignation aurait peut-être arrêté les larmes du spectateur.

A l'égard du caractère de l'oncle, j'avais la liberté du choix. Je pouvais dénouer mon ouvrage de différentes manières, faire de Blainvil un personnage doux ou brusque dans sa franchise ; mais, comme j'avais entendu mille fois des hommes distingués par leurs talens et même par l'élévation de leur ame, accuser le sort au premier moment de revers, répéter qu'on est heureux de ne tenir à rien, et se dégager, d'après ce principe faux en morale, des devoirs les plus chers à l'humanité, j'eus l'ambition de développer le danger d'un système qui tend à briser les liens de la société : le tems ne se charge-t-il pas d'adoucir, de calmer nos regrets, et même d'effacer les souvenirs qui pourraient troubler notre existence ? J'analysai les affections de l'ame, et je me persuadai qu'en opposant les peines de la vie à ses jouissances, il était possible de tracer un caractère neuf et singulier : je pensai qu'il serait consolant pour les êtres sensibles de voir un homme bon, vertueux, malheureux par système, environné d'ingrats, céder par degrés aux sentimens de l'amitié, et reprendre ses aimables chaînes, en voyant couler les larmes, en recevant les adieux d'un

enfant encore doué de toutes les vertus primitives. Il a fallu la chaleur de M. Fleury, la vérité de son talent, la finesse de ses aperçus dramatiques, pour ménager les transitions de ce caractère, et le dégager de cette âpreté sauvage, si naturelle à l'homme qui craint de vivre avec ses semblables. Il fait rire et pleurer en même tems ; sa gaîté naît de son cœur; je me plais à rendre un hommage public à la manière profonde et bien sentie dont il a créé ce rôle difficile, et je m'estimerais heureux de citer tous les témoignages d'amitié dont il m'a comblé, si les dettes du cœur ne devaient pas rester secrètes.

MM. Dazincourt, Damas, Armand, Michaud, Lacave; mesdames Devienne, Mézeray et Bourgoing m'ont honoré de leurs talens avec une affection particulière. Le zèle seul a formé dans ma pièce la réunion des acteurs les plus distingués du premier théâtre de l'Europe.

Je dois de vifs remercîmens à mademoiselle Raucourt, qui, dans cette circonstance, m'a donné de nouvelles preuves de son goût et de son amitié.

Je n'entrerai dans aucun détail sur la contexture de cette comédie : elle est du genre simple. J'ai puisé ce goût pour la simplicité

dans les excellentes dissertations de Racine sur l'art dramatique. Combien Ménandre, dit-il en parlant de Plaute, était-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poète pour en faire une des siennes! Les observations critiques, que l'on a distinguées depuis quelques années, ont toujours vanté cette simplicité qui donne tant de prix aux ouvrages des anciens. Tout être sensible aux charmes des beaux arts aime à la retrouver dans la peinture, dans la sculpture, dans la musique et dans la poésie. En étudiant les progrès de l'art dramatique chez tous les peuples et dans tous le tems, on voit que les poëmes sont d'autant plus simples que le langage est plus épuré. Une action simple, dit encore Racine, doit être soutenue de la beauté des sentimens et de l'élégance de l'expression : j'ai fait tous mes efforts pour suivre les préceptes de ce grand maître; mais une tâche si difficile était trop au-dessus de mes faibles talens.

PERSONNAGES.

BLAINVIL, oncle d'Angélique, homme sensible.
VALMONT, fat de Paris, } cousins d'Angélique.
VALÈRE, officier, } cousins d'Angélique.
FORLIS, banquier, } cousins d'Angélique.
DORVAL, notaire de Lyon.
FABRICE, valet de Blainvil.
ANGÉLIQUE, de la plus grande ingénuité.
ARAMINTHE, cousine d'Angélique, coquette adroite.
ROSINE, cousine d'Angélique, coquette indifférente.
THÉRÈSE, gouvernante d'Angélique.

L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène représente un salon d'été donnant sur la campagne : différentes portes communiquent à des appartemens opposés. Une porte donne de plain pied sur le jardin. Il y a dans le salon des bustes, un bureau sur lequel sont des livres, etc.

(Les femmes sont en négligé du matin.)

SCÈNE I.

VALÈRE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

C'est vous, monsieur Valère ! un triste événement
Vous éloigne aujourd'hui de votre régiment ;
Vous venez consoler notre jeune orpheline.

VALÈRE.

Un congé de huit jours auprès de ma cousine

Me permet de rester... Un congé de huit jours,
C'est bien peu pour le cœur !

THÉRÈSE.

Profitez-en toujours.
Mais deviez-vous, Monsieur, arriver de la sorte,
Ayant des créanciers ?

VALÈRE.

Ah ! l'amitié l'emporte.

(Il regarde autour de lui.)

Je retrouve des lieux où, dès mes jeunes ans,
D'un oncle j'ai reçu mille soins bienfesans.
Je ne puis oublier ses bontés, sa tendresse,
Ni les égaremens de ma folle jeunesse.
Mais parlons d'Angélique : en de si grands malheurs
Le tems a-t-il calmé ses regrets et ses pleurs ?

THÉRÈSE.

Elle paraît avoir plus de mélancolie :
Son père était vraiment le bonheur de sa vie.

VALÈRE.

A son âge, courir tous les hasards des mers !

THÉRÈSE.

Je crois que l'homme riche a besoin de revers.
Il n'est jamais content... Lorsqu'il a fait naufrage,
Il entrait à Boston.

VALÈRE.

Mais pourquoi ce voyage ?
Pourquoi quitter sa fille, heureuse près de lui,
A peine en son printems, ayant besoin d'appui ?

THÉRÈSE.

Pour prendre un intérêt dans une affaire immense.
Selon lui le bonheur était dans l'espérance,
Et toujours son esprit, turbulent, inquiet,
Au projet de la veille ajoutait un projet.

VALÈRE.

Sa mémoire à jamais doit nous être bien chère,
Il n'était que notre oncle, et nous servait de père.

THÉRÈSE.

Deviner vos besoins était son seul plaisir.

VALÈRE.

Des dons qu'il nous offrait il croyait s'enrichir,
Il nous sera bien doux de consoler sa fille.

THÉRÈSE.

Vous êtes informé que toute la famille
Doit se rendre à Lyon?

VALÈRE, montrant une lettre.

J'ai reçu cet avis
Du notaire Dorval.

THÉRÈSE.

Vos cousins de Paris
Sont arrivés... Afin de montrer plus de zèle,
De les mieux recevoir, la jeune demoiselle
A désiré qu'aux champs ils fissent leur séjour :
Cette maison est vaste, et l'on peut, chaque jour,
Sans blesser les devoirs nés de la circonstance,
Les tempérer un peu par quelque jouissance.
Ce sont d'aimables gens qui se trouvent heureux

De prévenir ses goûts et de flatter ses vœux.

(Dorval paraît de loin.)

Voici monsieur Dorval... ensemble je vous laisse,
Et je vais d'Angélique adoucir la tristesse,
En nommant son cousin.

VALÈRE, empressé.

Quand pourrai-je la voir ?

THÉRÈSE.

Dans un moment, Monsieur.

VALÈRE.

C'est mon plus doux espoir.

THÉRÈSE, à Dorval qui entre, en lui fesant voir Valère.

Il arrive à l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

VALÈRE, DORVAL.

DORVAL.

Eh ! bonjour, Capitaine !

VALÈRE.

Je le suis en effet.

DORVAL, regardant les épaulettes.

Cela se voit sans peine.
C'est un grade très-beau pour un jeune guerrier.

VALÈRE.

Au combat j'ai le droit de marcher le premier.
Par un désir ardent mon ame est enflammée,
C'est d'être général, de conduire une armée.

DORVAL, étonné.

Quoi! vous ne jouez plus?

VALÈRE.

J'ose vous l'assurer.

DORVAL.

Mais vous devez toujours?

VALÈRE.

Non, je puis le jurer...
Je dis au régiment... car, pour être sincère,
Avec vous de mes torts je ne fais point mystère.
Le jeu quelques instans avait pu m'égarer,
Mais je suis jeune encore, et veux tout réparer.

DORVAL.

D'après ce que j'entends, la réforme est complète.

VALÈRE.

Je déteste le jeu, ne fais pas une dette :
Je connais mon César, et j'ai relu vingt fois
De nos grands généraux les immortels exploits.

DORVAL.

Vous aimerez la gloire, et je m'en félicite;
Un cœur noble est garant d'une bonne conduite.
J'ose donc en ce jour compter sur votre cœur :
D'un être malheureux soyez le protecteur.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point... je cherche... j'imagine ;
Qui puis-je protéger ?

DORVAL.

Votre chère cousine.

VALÈRE.

Angélique !... comment ?

DORVAL.

Pourquoi ne pas tester !
L'homme sage, prudent, doit toujours se hâter,
Quoique dans ses beaux jours, d'honorer ceux qu'il aime :
Ah ! je ne serais pas dans une peine extrême,
Si, raisonnant ainsi, votre oncle, avant sa mort,
De sa chère Angélique avait réglé le sort !
Ergaste, excellent père, ami rare et fidèle,
A laissé sans état sa fille naturelle :
Son cœur lui destinait un heureux avenir,
Et de ses héritiers elle doit tout tenir.

VALÈRE.

Quoique votre billet m'ait touché jusqu'aux larmes,
J'étais loin de prévoir vos craintes, vos alarmes.
Il s'agit, disiez-vous, de nommer un tuteur.

DORVAL.

Toute votre famille est encor dans l'erreur.
Pour la rendre sensible aux destins d'Angélique,
J'ai conçu le projet d'user de politique ;
De rassembler ici tous les proches parens :
Les hommes réunis sont moins indifférens,

Ils veulent tous avoir un bon cœur en partage :
Une fois divisés, c'est un autre langage.

VALÈRE.

Croyez que ma famille...

DORVAL.

Assez adroitement,
J'ai parlé de bienfaits, de legs, de testament :
Ils sont tous assurés, si j'en crois l'apparence,
Qu'il leur revient un don de certaine importance ;
Mais que notre orpheline hérite pour toujours
Des grands biens, des trésors de l'auteur de ses jours.

VALÈRE.

Vous ignorez, Monsieur, quels sont leurs caractères ?

DORVAL.

J'ai des renseignemens que je crois très-sincères :
Valmont est d'un esprit adroit, souple, flatteur ;
Dans le monde il jouit d'une grande faveur,
Et, sans fortune, il vit dans la magnificence :
Le portrait d'Araminthe a peu de différence ;
Sa sœur suit en tout point ses ordres absolus ;
C'est un tableau bien froid : ni vices, ni vertus.
Pour Forlis, le travail est son goût ordinaire.

VALÈRE.

On l'estime beaucoup parmi les gens d'affaire.

DORVAL.

Mais il tient à l'argent : défaut essentiel,
Qui ternit, par degrés, le meilleur naturel.

VALÈRE.

Et notre oncle Blainvil, cet homme un peu sauvage,

Qui vit loin des humains, dans un simple héritage,
Doit-il venir, Monsieur?

DORVAL.

Je l'attends aujourd'hui.
(En montrant les bustes et les livres.)
Tout ce que vous voyez est arrangé pour lui.

VALÈRE.

Il s'est fait un système, une philosophie,
De rompre les liens qui charment notre vie;
Dans son isolement il trouve son bonheur,
Et ses parens jamais n'entrèrent dans son cœur.

DORVAL.

Avec légèreté vous en parlez, Valère:
Blainvil fut bon ami, bon époux, tendre père;
Mais un événement le priva pour toujours
Des êtres qui fesaient le bonheur de ses jours:
Certain que l'amitié n'offre rien de durable,
Quoique d'un naturel assez gai, très-affable,
Et digne de former les nœuds les plus chéris,
Il vit, depuis quinze ans, isolé, sans amis:
Il est très-résolu, tel est son caractère,
De ne plus s'attacher, de vivre en solitaire.
Dès qu'il est entraîné par le cri de son cœur,
Il devient inquiet, souvent brusque et grondeur.
Au surplus, il arrive, et je tiens une lettre
Qui le peint trait pour trait... Lisez.
(Il remet une lettre à Valère.)

VALÈRE lit.

« Monsieur, vous étiez le notaire d'Ergaste. Je vous » donne avis que je quitte mes montagnes pour me rendre » à l'assemblée de famille. Ma présence est nécessaire,

» indispensable. J'arriverai demain jeudi; mais je veux
» repartir sans délai : c'est ma condition. L'affaire la plus
» importante ne vaut pas une journée de la vie d'un
» homme. Ici j'habite au milieu de la nature, et je ne suis
» troublé ni par les sottises du siècle ni par les faiblesses
» de mon cœur.

» BLAINVIL. »

Que se promettre
D'un écrit aussi froid ?

DORVAL.

Attendons tout du temps :
Il dévoile à nos yeux des secrets importans.

SCÈNE III.

VALÈRE, DORVAL, THÉRÈSE.

VALÈRE, avec vivacité à Thérèse.

ANGÉLIQUE?...

THÉRÈSE.

Elle vient au gré de votre attente;
Autant que vous, Monsieur, elle est impatiente.

DORVAL.

Eh bien ! les étrangers comblent-ils vos souhaits ?

THÉRÈSE.

Ils sont bons, généreux, très-empressés, parfaits,
Enchantés d'Angélique... et dès cette journée
On doit fixer, Monsieur, l'instant de l'hyménée;
Forlis est à Lyon.

DORVAL, à Valère.

Vous savez les projets?

VALÈRE.

Oui, Forlis a reçu le plus grand des bienfaits!
Très-peu de jours avant ce funeste voyage,
Mon oncle lui promit sa fille en mariage.

DORVAL.

Si d'un oncle, d'un père, il respecte les vœux,
Il peut à sa cousine offrir un sort heureux:
Elle aurait tous les fruits d'un brillant hyménée.
Mais si par l'intérêt son ame est entraînée;
S'il renonce à sa main...

THÉRÈSE, étonnée.

Délaisser aujourd'hui
La fille d'un parent qui fesait tout pour lui!
Devez-vous supposer une chose impossible?

DORVAL.

L'ambition de l'or rend notre ame insensible.
Quoi qu'il en soit, tous deux fesons notre devoir.
La famille d'Ergaste, en ce jour, doit savoir
Que des biens de son oncle elle est seule maîtresse.
Et comme à son honneur, à sa délicatesse
Le destin d'Angélique est désormais lié,

(En serrant la main de Valère.)

Pour interprète, ici, je choisis l'amitié.

VALÈRE.

Vous m'honorez beaucoup par cette confiance.

DORVAL.

En vous, mon cher ami, je mets mon espérance :
L'éloquence du cœur persuade aisément ;
Mais il faut tempérer jusques au sentiment,
Savoir par la douceur intéresser et plaire.
Un conciliateur doit parler sans colère.

(En sortant.)

Je reviendrai ce soir : préparez mon retour.
Et si Blainvil arrive avant la fin du jour,
Comme le dit sa lettre, ayez soin, je vous prie,
De ne pas le fronder sur sa philosophie :
Respect à son système !

(Il sort.)

SCÈNE IV.

VALÈRE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Oh ! ce monsieur Dorval
Soupçonne tout le monde... Il est original.

VALÈRE, sans écouter.

Elle est donc sans état !... Négligence funeste !

(A Thérèse.)

Son père l'aimait-il ?

THÉRÈSE.

Oui, Monsieur, je l'atteste.
Quelquefois, en riant, il me disait tout bas :
« Regarde cet enfant : qui ne l'aimerait pas ?

» Vertus, grâces, talens, elle a tout en partage;
» Chaque jour, je le sens, je l'aime davantage. »
Et moi, je répondais : « Oui, vous avez raison.
» Mais pourquoi différer de lui donner un nom?
» La mort peut arriver : il faut toujours l'attendre;
» A chaque instant, Monsieur, elle vient nous surprendre.
» Quand on a tout prévu, si l'on ferme les yeux,
» On peut servir encor des parens malheureux;
» Le cœur a fait leur part. » Alors, prenant sa fille,
La pressant sur son sein, l'appelant sa famille,
Sa consolation, le charme de ses jours,
Il promettait sans cesse, et différait toujours....
J'entends Mademoiselle.

VALÈRE.

Ah! tout mon cœur palpite.

SCÈNE V.

VALÈRE, THÉRÈSE, ANGÉLIQUE.

(Angélique apporte un tableau qu'elle pose sur le bureau.)

THÉRÈSE, à Angélique.

Voici ce cher cousin... accourez donc bien vite!

ANGÉLIQUE.

J'avais un grand besoin, Valère, de vous voir!

VALÈRE.

Mon cœur depuis long-tems s'en fesait un devoir.

ANGÉLIQUE.

Quel langage ! un devoir ! Mais l'amitié, Valère,
Doit en faire un plaisir, alors qu'elle est sincère.

VALÈRE.

Ah ! croyez, ma cousine, au plus doux sentiment.

ANGÉLIQUE.

La mémoire du cœur se perd au régiment :
Vous avez oublié les jeux de notre enfance.
Moi, dans mes souvenirs j'ai beaucoup de constance ;
Ils me sont tous présens... Ah ! je songe toujours
A nos jolis projets, à vos charmans discours.

VALÈRE.

Les projets sont détruits... C'est mon étourderie !
C'est ma vivacité !

ANGÉLIQUE.

Disposer de sa vie ;
Quitter cette maison...

THÉRÈSE.

Vraiment, c'est une horreur !

ANGÉLIQUE.

Sans consulter un oncle, un tendre bienfaiteur.

THÉRÈSE, avec bonté.

Une jeune cousine, aimable autant que bonne.

ANGÉLIQUE.

Vous engager enfin, sans le dire à personne...
Que votre éloignement nous a causé de pleurs !

VALÈRE.

Ah! je suis bien puni de toutes mes erreurs!...
Forlis...

ANGÉLIQUE, embarrassée.

Forlis...

VALÈRE.

Son sort est bien digne d'envie;
Il pourra désormais vous consacrer sa vie.

ANGÉLIQUE.

(A Thérèse, en changeant de ton.)

J'obéis à mon père... Il faut tout préparer,
Pour que mes bons parens n'aient rien à désirer.
(A Valère.)
Ils viennent de bien loin... c'est preuve de tendresse.
(En souriant.)
Nous devons les soigner.

THÉRÈSE.

Pourquoi craindre sans cesse?
Lorsque je veille ici, chacun fait son devoir:
A seize ans, l'on désire; à trente, on sait prévoir;
J'ai réglé tout au mieux... Alors qu'on a du zèle,
Mille soins de détail sont une bagatelle..

ANGÉLIQUE, à Thérèse.

Excuse-moi.

THÉRÈSE.

Peut-on se fâcher contre vous?

ANGÉLIQUE, souriant.

(A Valère, en lui faisant examiner les bustes et les fleurs.)

Mon oncle doit aussi demeurer avec nous.

J'ai fait placer ici ces bustes : il les aime ;
Aux plus faibles détails j'ai présidé moi-même.
Quelqu'un de fort instruit m'a dit secrètement
De l'endroit qui lui plaît l'heureux arrangement,
Et j'ai voulu, cousin, près de ce lieu champêtre,
Qu'au moins en quelque chose il pût le reconnaître.

(Thérèse et Angélique arrangent le tout.)

THÉRÈSE.

Le papier, l'écritoire et le fauteuil à bras ;
Ses livres favoris.

ANGÉLIQUE.

(Elle prend le tableau de son père et le pose sur une cheminée, après l'avoir embrassé.)

Surtout n'oublions pas

(En le contemplant.)

De mettre ce portrait... Vous le voyez, Valère,
Du meilleur des amis et du plus tendre père
Voilà ce qui nous reste !

(Angélique et Valère paraissent attendris.)

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, THÉRÈSE, ARAMINTHE, ROSINE.

(Rosine est très-froide, et Araminthe très-empressée.)

ARAMINTHE, sans apercevoir Valère.

Eh ! bonjour, chère enfant !

(Angélique sourit, les yeux encore humides de larmes.)

Quel souris gracieux ! et quel regard charmant !

ANGÉLIQUE.

Mais vous êtes trop bonne !

ARAMINTHE, avec une fausse douceur.

Un sommeil plus paisible
A-t-il un peu calmé cette ame trop sensible ?
A-t-il fermé ces yeux ?

ANGÉLIQUE, abusée.

Cousine, près de vous,
Mon cœur est plus heureux, mon sommeil est plus doux.

ARAMINTHE aperçoit Valere.

Et quel est ce Monsieur ?

ANGÉLIQUE.

C'est mon cousin Valère.

ARAMINTHE.

Avoir dans sa famille un brave militaire,
C'est vraiment un bonheur !... Durant notre séjour
Nous irons visiter tous les lieux d'alentour.
(A Angélique.)
Vous viendrez avec nous.

ANGÉLIQUE.

Dans cette solitude
Vous plaisez-vous un peu ?... Moi, j'en ai l'habitude.

ARAMINTHE.

Près de vous tout est bien.

ANGÉLIQUE.

Lorsque de bons parens

M'accordent quelques jours, sur leurs cœurs indulgens
J'ai besoin de compter.

ARAMINTHE.

Cousine, quelle enfance!
Mais pouvez-vous parler de crainte, d'indulgence?
L'amitié nous rassemble.

ANGÉLIQUE.

Oh! oui, c'est l'amitié!
Par ce doux sentiment mon père était lié:
Tout n'est-il pas commun au sein d'une famille?
Me disait-il sans cesse.

ARAMINTHE.

Et je vois que sa fille
De ces principes purs garde le souvenir.

ANGÉLIQUE.

N'est-ce pas un bonheur d'aider, de prévenir,
De chérir ses parens?

ARAMINTHE, en la flattant.

Quel aimable langage!

ANGÉLIQUE.

Je n'aurai jamais rien qui ne soit leur partage.

THÉRÈSE, bas à Araminthe.

Vous l'entendez, Madame, est-ce un excellent cœur?

ARAMINTHE, à Rosine.

C'est un ange, vraiment... parlez-lui donc, ma sœur.

ANGÉLIQUE.

Mon père vous aimait d'une égale tendresse:

En s'occupant de vous, souvent avec tristesse,
Cousine, il me disait : « Tu peux me perdre un jour ;
» Tu seras seule alors ; mais compte sur l'amour
» De tous tes bons parens. » Cet amour, je l'éprouve.

THÉRÈSE.

On a raison de dire : ici tout se retrouve,
Qui fait beaucoup d'heureux laisse beaucoup d'amis.

ANGÉLIQUE.

Vous m'accordez bien plus qu'on ne m'avait promis.

ARAMINTHE, bas à Rosine.

Ayez quelques égards, ma sœur, pourquoi vous taire ?

ROSINE, froidement.

Je ne flatte jamais : tel est mon caractère.

ARAMINTHE, à Thérèse.

(Angélique et Valère s'éloignent, et regardent le portrait d'Ergaste.)

Elle vous doit un peu son éducation.

THÉRÈSE.

Depuis plus de dix ans je suis dans la maison ;
(En regardant Angélique.)
Vous la trouvez sans doute encor trop ingénue ?
Notre vie, en ces lieux, ne vous est pas connue :
On voit de bonnes gens dont la simplicité
Prolonge bien long-tems cette ingénuité :
Elle a passé ses jours au sein de cette terre,
Sous mes yeux... ou plutôt sous les yeux de son père.

ARAMINTHE.

Aime-t-elle Forlis ?

THÉRÈSE, bien bas, à l'oreille d'Araminthe.

Ah! jusques à ce jour,
Madame, elle ignora ce que c'est que l'amour;
Elle en dit bien le mot, mais c'est sans le comprendre;
L'amour n'est dans son cœur qu'une amitié plus tendre.
Cette ignorance-là plaît à tous les maris;
On se forme assez vite... et surtout à Paris.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, THÉRÈSE, ARAMINTHE, ROSINE, VALMONT.

ARAMINTHE.

Voici le cher Valmont!

VALMONT, sans voir Valère.

Eh quoi! toutes ensemble!
Mesdames, je bénis l'instant qui vous rassemble.
Je ne m'attendais pas à trouver en ces lieux

(En les regardant les unes après les autres, Araminthe, Angélique, Rosine.)

Ce qui charme à la fois... et le cœur... et les yeux.

(Valmont donne des fleurs à Araminthe, ainsi qu'à Rosine.)

ARAMINTHE.

(A Valmont.)

Vous nous abandonnez... quelle galanterie,
Valmont!

VALMONT, à Angélique, en lui présentant une rose.

Symbole heureux des beaux jours de la vie,

Cette rose est pour vous... daignez-vous l'accepter?

ANGÉLIQUE, avec grâce.

Votre don, mon cousin, ne peut que me flatter;
Mais la comparaison!...

VALMONT.

J'en vois la différence :
Son éclat va finir, et le vôtre commence.

ARAMINTHE, en présentant Valère.

Vous voyez un héros.

ROSINE.

Notre jeune cousin.

VALÈRE.

On me nomme Valère.

VALMONT.

Ah! j'en étais certain;
Au seul nom de héros, j'ai su vous reconnaître.
(Il change de ton.)
A propos... fesons-nous un déjeuner champêtre?
Les projets tiennent-ils?... Nous aurons un beau jour.

ARAMINTHE.

Y songer, c'est vraiment nous faire votre cour;
Allons tout préparer, et partons au plus vite.

VALMONT.

Je viens de découvrir un paysage, un site
Qui vous enchantera.

ARAMINTHE, bas à l'oreille de Valmont.

Songez à mes couplets.

VALMONT, bas à l'oreille d'Araminthe.

Un peu de solitude, et je vous les promets.

ARAMINTHE, à Angélique.

Ne perdons point de tems; venez, ma chère amie.

(Bas à Valmont.)

Dites que nous l'aimons, et point de flatterie.

VALMONT, en voyant sortir Angélique, et sur le point de sortir lui-même par un côté opposé.

D'honneur, cette Angélique est un objet charmant!
Près d'elle je serais un homme à sentiment!
Que Forlis est heureux!... Recevoir en partage
Une fille céleste, un immense héritage!
Mais ne pourrais-je pas lui disputer sa main?
Le trait serait piquant et le succès certain:
Un jour réparerait quelques jours de folie,
Et peut-être l'hymen embellirait ma vie.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Les acteurs sont habillés avec élégance. Angélique est mise d'une manière simple.

SCÈNE I.

ARAMINTHE, ROSINE.

ARAMINTHE.

Oui, vous êtes, ma sœur, d'un ridicule extrême !
Et comment voulez-vous qu'Angélique vous aime ?
Loin de la prévenir, comme nous fesons tous,
D'un air froid, dédaigneux, vous critiquez ses goûts.
Quand on a de l'esprit, Rosine, on cherche à plaire.

ROSINE, avec un air fier et un ton de hauteur.

Moi, j'ignorai toujours l'art de me contrefaire ;
Parce qu'elle est heureuse, on la flatte, ma sœur.

ARAMINTHE, en riant.

Vous ne la flattez pas.

ROSINE.

Chacun a son humeur.

ARAMINTHE.

La vôtre est singulière... Angélique est la fille
De notre oncle.

ROSINE, très-froidement, en raillant.

Sans doute.

ARAMINTHE.

Et de notre famille.

ROSINE.

Tout comme il vous plaira... Mille fois, à Paris,
Vous m'avez parlé d'elle avec un grand mépris,
Et vous voulez qu'ici je l'admire, l'encense !

ARAMINTHE.

C'est votre sot orgueil !

ROSINE.

Je dis ce que je pense.

ARAMINTHE, avec ironie.

Vous pensez donc, ma sœur? Eh bien! que pensez-vous?

ROSINE.

Que le nom de cousine est un titre trop doux,
Pour le donner jamais avec inconséquence.
Songez donc qu'Angélique...

ARAMINTHE.

Ayez de l'indulgence!
Son sort est très-brillant; et vous devez savoir
Qu'un peu de politique est souvent un devoir;
L'orgueil ne mène à rien... Quoi qu'il en soit, Rosine,
Nous désirons fêter notre jeune cousine :
Valmont fait des couplets, vous chantez à ravir,
(En flattant Rosine.)
Et j'ai compté sur vous... Ce sera nous servir.

SCÈNE II.

ARAMINTHE, VALMONT, ROSINE.

ARAMINTHE, à Valmont.

Et les vers annoncés ?

VALMONT, remettant un papier à Araminthe.

Jugez ce badinage.

ARAMINTHE le prend et le regarde.

(A Rosine.)

Le motif est charmant!... Le reste est votre ouvrage.

ROSINE le prend froidement.

Je vais donc les apprendre.

(Elle va du côté du jardin.)

ARAMINTHE en la flattant.

Elle le fait, vraiment,
De la meilleure grâce.

ROSINE.

Oh! très-certainement.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ARAMINTHE, VALMONT.

VALMONT.

Elle boude, je crois.

ARAMINTHE.

Comme à son ordinaire.

VALMONT.

Ne lui trouvez-vous pas un certain caractère,
Un petit ton railleur ?

ARAMINTHE.

Eh ! oui, je m'aperçois
Qu'elle veut raisonner... Oh ! je connais mes droits...
Et sais la maîtriser. J'ai dix ans de plus qu'elle.

VALMONT, avec gaîté.

Y songez-vous ? Dix ans ! C'est une bagatelle.

ARAMINTHE.

C'est toujours quelque chose...

VALMONT.

Avec autant d'attraits
Le tems peut s'écouler : on ne compte jamais.

ARAMINTHE, changeant de ton.

Taisez-vous donc, flatteur... Parlons de notre affaire.
Êtes-vous plus instruit ? Que pense le notaire ?
Ici depuis cinq jours, et nous ne savons rien !

VALMONT.

La fille de notre oncle hérite de son bien ;
Il faut s'en consoler.

ARAMINTHE.

Mais, dans cet héritage,
Il nous revient, au moins, Monsieur, quelque partage ;
L'avis de ce Dorval le dit très-clairement :
Il est certain qu'Ergaste a fait un testament.
Je veux bien mettre un terme aux ennuis du veuvage,
En vous donnant ma main; de nouveau je m'engage;
Mais réfléchissez bien, Valmont!

VALMONT.

A l'avenir ?
Il doit être charmant !... Je saurai prévenir
L'injustice du sort... En bonne politique,
Il convient d'empêcher cet hymen d'Angélique,
Et d'éloigner Forlis.

ARAMINTHE.

Je ne devine pas.

VALMONT, avec finesse.

Mais alors cet enfant s'attache à tous vos pas ;
Elle a besoin d'un guide : il vous est donc facile
De subjuguer son ame encor neuve et docile;
Et pour la captiver par les liens du cœur,
Au sein de l'assemblée on me nomme tuteur :
Je remplis des devoirs si chers à la tendresse ;
J'administre ses biens... dont vous êtes maîtresse ;
Enfin...

ARAMINTHE.

Je vous comprends.

VALMONT.

On flatte ses désirs ;

(A demi-voix.)

Je règle ses devoirs.

ARAMINTHE, avec finesse.

Je règle ses plaisirs.

N'est-ce pas abuser?...

VALMONT.

Cet hymen est contraire
A la raison, aux mœurs.... Forlis peut-il lui plaire?
Pour arriver au but, il est plus d'un détour.
De la jeune cousine on a soin chaque jour
D'éveiller l'amour-propre.... Elle est jeune, jolie;
Elle est femme, et dès lors de la coquetterie
Le germe est dans son ame.

ARAMINTHE.

Encore un trait malin!

VALMONT.

Eh! pourquoi le cacher? Tel est le cœur humain.
D'ailleurs, cet amour-propre est la source féconde
Qui fertilise tout sur la scène du monde...
On répand sur Forlis de ces naïvetés,
De ces aimables riens qui, partout répétés,
Passent de bouche en bouche, et sans aucun scrupule
D'un sot très-ignoré font un sot ridicule.

ARAMINTHE.

Des bons mots bien méchans.

VALMONT.

Surtout de la gaîté ;
Elle donne, vraiment, un air de vérité
Aux propos, aux bons mots, et même à la satire ;
Dans les cercles du jour, un plaisant peut tout dire :
Le trait qu'il a lancé se glisse, s'introduit ;
Il pénètre, il déchire, et chacun applaudit.

ARAMINTHE.

Vous êtes dangereux !

VALMONT.

Il faut avoir du zèle
Quand on veut subjuguer... De grâce, allez vers elle ;
Ne la laissons pas seule.

ARAMINTHE.

Et vous ?

VALMONT.

Il convient mieux
De partager nos soins... Je l'attends en ces lieux.

ARAMINTHE, en s'éloignant.

Sur moi vous exercez un bien puissant empire ;
Je suis tous vos conseils.

VALMONT.

Et moi, je ne désire
Que de flatter vos vœux.

(Il baise la main d'Araminthe, qui sort avec gaîté.)

SCÈNE IV.

Ceci est calqué sur le Dorifan de Florian

VALMONT.

Elle ne pense pas
Servir tous mes desseins... Point d'indiscrets éclats!
Angélique est vraiment un parti fort sortable :
Seize ans, de la fortune, un caractère aimable;
C'est assez bien choisir... Puis il serait flatteur
D'agiter son esprit, de tourmenter son cœur.

SCÈNE V.

VALMONT, FORLIS, en grand deuil ridicule.

VALMONT, avec un ton railleur.

Arrive donc, Forlis, ta lenteur est extrême.
Ne doit-on pas voler pour voir l'objet qu'on aime?

FORLIS.

Je ne suis pas, cousin, un héros de roman.

VALMONT.

Ah! je m'en aperçois, tu viens tranquillement.

FORLIS.

Il m'a fallu, Valmont, séjourner en voyage;
Tous mes correspondans me guettaient au passage.

VALMONT.

As-tu bien vu Lyon et tous ses monumens?

FORLIS, étonné.

Je me suis occupé d'objets plus importans.

VALMONT, surpris.

D'objets plus importans !

FORLIS.

Quand on fait le commerce,
Il faut laisser les arts; un homme qui l'exerce
Ne doit plus s'occuper que de ses intérêts;
Que d'en bien surveiller les rapides progrès :
On voit les Muséum lorsqu'on n'a rien à faire.

VALMONT, en riant, et le frappant sur l'épaule.

C'est parler à ravir!... L'aimable caractère !
Mon cher petit cousin, ne saurez-vous jamais
Courir à la fortune, obtenir des succès,
Et cultiver les arts, ces enfans du génie,
Qui donnent au commerce une nouvelle vie?...
Tu marches pas à pas !

FORLIS.

Eh! n'ai-je pas raison ?

VALMONT, avec dignité.

Dans le vrai commerçant qui veut se faire un nom,
L'on n'aperçoit jamais une ame intéressée :
De nobles sentimens élèvent sa pensée :
Les peuples, tour à tour, sont présens à ses yeux;
Loin de lui ces calculs étroits, minutieux,
Qui rapetissent l'homme et qui bornent sa sphère;
Il est, par ses talens, citoyen de la terre,
Et les arts enchanteurs, ame des vrais plaisirs,
Reposent sa pensée et charment ses loisirs.

FORLIS rit.

Tu parles comme un fou... J'agis avec prudence.
Mais je veux réparer les torts de mon absence :
Où donc est Angélique?... Il faut me présenter.

VALMONT, à part.

Elle pourrait venir ; tâchons de l'écarter.

(A Forlis.)

Quoi ! tu voudrais paraître en ce sombre équipage
Aux yeux de ta cousine ?

FORLIS.

Et les formes, l'usage :
J'épouse une héritière, et je suis obligé...

VALMONT.

De répandre des pleurs, de paraître affligé ?
Mais, sans manquer, mon cher, à la délicatesse,
Il est plus d'un moyen d'égayer la tristesse :
Prends-moi le demi-deuil ; offre à ses yeux surpris
Un homme de bon goût.

FORLIS.

J'approuve ton avis.

VALMONT.

Eh bien ! va, sans tarder.

FORLIS, voyant Angélique.

Angélique s'avance.

VALMONT.

Sors.

FORLIS.

Il faut...

VALMONT.

T'éloigner.

FORLIS.

Mon cher !

VALMONT.

De la prudence !

FORLIS.

Cependant...

VALMONT.

Tu te perds...

FORLIS.

Un mot.

VALMONT.

De la raison !

FORLIS.

Parle de mon hymen.

VALMONT.

Je suis ta caution.

(Forlis sort, poussé par Valmont jusque dans la coulisse.)

SCÈNE VI.

VALMONT, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, surprise en voyant Valmont.

Ah!

VALMONT, la retient par le bras.

Pourquoi fuyez-vous?

ANGÉLIQUE.

Je cherchais Aramintlie.

VALMONT, en jouant le sentiment, et altérant sa voix.

Suis-je assez malheureux pour inspirer la crainte?

ANGÉLIQUE.

Oh! non, je ne crains rien.

VALMONT.

Quelle aimable candeur!
Parlons un peu de vous et de votre bonheur.

ANGÉLIQUE, bien naïvement.

Mais je ne puis rester!... Où donc est ma cousine?
Au jardin, n'est-ce pas? Oh! oui, je le devine.

VALMONT la tient par la main, et la lui serre.
(Avec sentiment.)

Au moins à l'amitié donnez donc un moment.

ANGÉLIQUE retire sa main.

Ah! vous me faites mal!

VALMONT.

C'est bien innocemment !

ANGÉLIQUE.

Serrer ainsi la main... le méchant badinage !

VALMONT.

Que vous êtes enfant !... N'est-ce pas le langage
De la douce amitié ?

ANGÉLIQUE.

Quoi ! nous serrer la main,
C'est dire quelque chose ?

VALMONT.

Eh ! oui.

ANGÉLIQUE.

Mon cher cousin,
Vous vous moquez, vraiment !

VALMONT.

Mais avec défiance,
Le cœur, par ce moyen, exprime ce qu'il pense.

ANGÉLIQUE.

C'est singulier !... Eh bien ! dites à votre cœur
Qu'il est un peu méchant.

VALMONT.

Quelle injuste rigueur !

ANGÉLIQUE.

Ne me retenez plus.

VALMONT.

Votre sort m'intéresse.

ANGÉLIQUE, persuadée.

Ah ! je n'en doute pas.

VALMONT.

C'est ma délicatesse
Qui me fait un devoir de causer avec vous.
Angélique, je crains qu'en prenant un époux...
(Avec une feinte émotion.)
Je parle de Forlis... Oui, je crains pour vous-même.
Forlis sait-il aimer comme il faut qu'on vous aime ?

ANGÉLIQUE.

Mon père l'a choisi, tout est donc arrêté :
Ce qu'un père a voulu doit être respecté.

VALMONT.

Il comptera pour rien vos vertus et vos charmes :
Chaque jour ces beaux yeux seront baignés de larmes.

ANGÉLIQUE.

Mais laissez-moi, de grâce !

VALMONT.

A-t-il donc mérité
Cet excès de faveur, cette félicité !

ANGÉLIQUE, bas à Valmont, en souriant.

Si je pouvais choisir, j'aimerais mieux Valère.

VALMONT, étonné.

(A part.) (A Angélique.)
Eh ! que viens-je d'entendre !... Un jeune militaire,
Par état et par goût, est inconstant, léger.

ANGÉLIQUE, bien naïvement.

Oui, mais il m'a promis de ne jamais changer.

(En s'éloignant.)

D'ailleurs, mon cher cousin, si vous voulez me plaire,
Ne soupçonnez jamais l'amitié de Valère.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

VALMONT.

Un mot très-ingénu dérange mes projets :
Je suis le confident de ses premiers secrets,
Du premier mouvement de son âme incertaine.
Oh ! oui, j'ai pour rival un jeune capitaine.

(Voyant venir Valère.)

C'est lui : dissimulons.

SCÈNE VIII.

VALMONT, ARAMINTHE, VALÈRE. Ils viennent du jardin.

ARAMINTHE.

Je reviens sur mes pas

(A Valmont.)

Avec le cher cousin..... Ne vous éloignez pas :
Dans ce moment, Valmont, vous m'êtes nécessaire.
Monsieur veut nous parler d'une importante affaire.

VALMONT.

D'une importante affaire! ah! c'est très-sérieux?

VALÈRE, avec calme.

Mais oui, Monsieur.

VALMONT.

Voyons, moi, je suis curieux.

ARAMINTHE, avec gaîté.

S'agit-il de combats, d'assauts, de politique?

VALÈRE.

Le sujet est plus doux : il s'agit d'Angélique.

VALMONT.

Ah! je crois deviner... Sans doute un peu d'amour
Vous occupe tous deux?

ARAMINTHE.

Dites-nous sans détour.

VALÈRE.

De l'amour? non, Madame.

ARAMINTHE.

Allons, soyez sincère.

VALMONT.

Ne nous déguisez rien.

VALÈRE.

Je l'aime comme un frère,
Comme nous l'aimons tous... et je viens, en secret,
Vous parler d'elle-même et de son intérêt.

ARAMINTHE, vivement.

Qu'a-t-elle à désirer? Sa fortune est immense!

VALMONT, de même.

Notre oncle a réparé les torts de sa naissance.

ARAMINTHE, de même.

Angélique jouit du sort le plus heureux.

VALMONT, de même.

Tout flatte désormais, tout seconde ses vœux.

VALÈRE, avec sentiment.

Vous ignorez encor que le plus tendre père,
Oncle si généreux, ami noble et sincère,
Laisse à tous ses parens le gage le plus doux
De sa vive amitié?

VALMONT, surpris.

Parlez.

ARAMINTHE, surprise.

Que dites-vous?

VALMONT.

Que nous accorde-t-il?

VALÈRE.

Mais avec confiance
Il a légué sa fille à la reconnaissance:
Il nous a tous chargés de faire son bonheur.

VALMONT.

Le testament?

VALÈRE.

Il est écrit... dans notre cœur.

(Le ton et les traits d'Araminthe et de Valmont doivent changer d'une manière très-sensible.)

ARAMINTHE.

Il est mort sans tester?

VALMONT.

Et sans nommer sa fille?

VALÈRE.

Il s'en est reposé sur sa chère famille :
Un cœur qui fut toujours prodigue de bienfaits
Doit croire à la vertu des heureux qu'il a faits.

(On voit s'épanouir les figures de Valmont et d'Araminthe.)
(Valère continue.)

D'aisance, de bonheur sans cesse environnée,
Elle ignora toujours sa triste destinée.
Madame, c'est à vous de dessiller ses yeux,
De consoler son cœur, d'adoucir ces aveux;
Mais répétez-lui bien que sur votre tendresse
Elle a droit de compter... qu'elle vous intéresse,
Et que tous ses parens...

ARAMINTHE, avec un froid dédain.

Ses parens, dites-vous?

VALÈRE, avec ame.

Ne lui refusez pas, Madame, un nom si doux!
Qu'elle tienne ses droits de l'amitié fidèle :
La mémoire d'un oncle ici parle pour elle.
Si la reconnaissance est un devoir pieux,
Du berceau d'Angélique elle éloigne nos yeux.

VALMONT, bas à Araminthe.

Le bonheur vient souvent lorsque moins on y pense.

(A part.)

Déjà je me flattais...

ARAMINTHE, à Valère.

Comptez sur ma prudence.
Je l'attends en ces lieux.

VALMONT.

(Il fait voir l'endroit où doit être Angélique.)

Elle est de ce côté.

VALÈRE.

(Il s'éloigne et revient.)

Je vais vous l'envoyer... Surtout de la bonté !...

(Il sort.)

SCÈNE IX.

ARAMINTHE, VALMONT.

(Grandes impressions de joie.)

(Cette scène doit être rapide.)

ARAMINTHE.

Peut-on compter vraiment sur ce que dit Valère?

VALMONT.

Il vient de s'expliquer de la part du notaire :
On n'en saurait douter.

ARAMINTHE.

Quel réveil, quel bonheur !
Nous sommes héritiers ! N'est-ce point une erreur ?

Je crois encor rêver... C'est peut-être un prestige.

VALMONT.

O fortune ! pour nous tu fais donc un prodige !
Toi, qui fus si long-tems rebelle à nos désirs,
Tu nous ouvres enfin la route des plaisirs !

ARAMINTHE.

En tout j'aime l'éclat, le luxe, la dépense,
Je veux me signaler par ma magnificence...

VALMONT.

Éclipser tout le monde, éblouir tous les yeux :
Il est doux, quelquefois, d'avoir des envieux.

ARAMINTHE.

Nous suivrons les concerts, les bals et les spectacles.

VALMONT.

Attendez chaque jour quelques nouveaux miracles.

ARAMINTHE.

Que je me vengerai de mille sottes gens,
Qui, plus heureux que nous, étaient impertinens !
Ils me raillaient ; Valmont ; mais, ma gloire l'ordonne,
Je vais railler sans cesse, et n'épargner personne.

VALMONT.

Eh ! vous avez raison ; flattez tous vos désirs ;
Il faut, lorsqu'on est riche, embellir ses loisirs.
Si l'on n'a point d'amis, on a des connaissances ;
On a toujours quelqu'un aimant les jouissances,
Qui vous suit pas à pas, qui reçoit vos mépris,
Et se trouve enchanté de jouir à ce prix.

(Araminthe rit.)

Mais changeons de projets, suivant la circonstance
Vivre est le lot des sots ; bien vivre une science ;
Et ce grand art consiste à savoir finement
Régler de nos amis le goût, le sentiment,
A les faire parler d'après notre langage,
A les animer tous, mais pour notre avantage.
Je songe à votre sœur : je lui donne un époux
Et bien riche et bien sot.

ARAMINTHE.

Un trésor !

VALMONT.

Entre nous,
Je lui donne Forlis.

ARAMINTHE.

Quelle plaisanterie !
Il épouse Angélique.

VALMONT.

Ah! la bonne folie!
Moi, je romps cet hymen... J'attache mon honneur,
Ma gloire, à le forcer de présenter son cœur,
Sa fortune et sa main à la chère Rosine.

ARAMINTHE.

Tous quatre nous sortons d'une même origine :
C'est un motif de plus.

VALMONT.

D'ailleurs,... mais parlons bas,
Vous aimez les plaisirs : moi, je ne les hais pas :
Cet hymen achevé, nous vivrons tous ensemble,
Comme de bons parens que l'amitié rassemble.

Forlis à travailler passera son loisir :
C'est son goût... il faut bien lui laisser ce plaisir ;
Votre sœur des détails se chargera sans peine ;
Chacun a son emploi... Dès lors rien ne nous gêne :
Forlis doit au commerce incessamment penser,
Rosine être économe, et nous deux dépenser.

ARAMINTHE.

Mais j'aime assez ce plan.

VALMONT, en riant.

Il est simple, facile,
Dans les règles de l'art : l'agréable et l'utile.

SCÈNE X.

ARAMINTHE, VALMONT, FABRICE ; il entre par un côté du théâtre et ressort par l'autre : il ne fait que passer.

VALMONT.

Que veut cet inconnu ?

ARAMINTHE.

Je ne soupçonne pas.
Mais...

FABRICE.

De Monsieur Blainvil je devance les pas.

VALMONT.

Notre oncle ?

FABRICE.

Je le crois à très-peu de distance.

ARAMINTHE.

Nous allons l'embrasser !

FABRICE.

Madame, je le pense;
A moins que quelque objet ne flatte trop ses yeux :
C'est un observateur, il est très-curieux.
Un site le distrait, une fleur le captive ;
Il arrive un peu tard, mais enfin il arrive.

ARAMINTHE, d'un air curieux, avec finesse, à Fabrice.

Il est très-singulier ?

FABRICE.

En lui tout est bonté,
J'admire à chaque instant sa sensibilité.

VALMONT, surpris de la réponse.

On le dit misantrope.

FABRICE.

Il en a l'apparence :
Un misantrope et lui, Dieu ! quelle différence !
Il chérit les humains, et leur donne des pleurs ;
De tout être qui souffre il ressent les douleurs.
Mais je dois l'avouer, en tout il est extrême !
Il craint de s'attacher, et cela par système.

VALMONT.

Vous ne le quittez point ?

FABRICE.

Je suis son serviteur.

Plus souvent son ami : c'est le mot de son cœur.

ARAMINTHE, en raillant.

Vous êtes son ami ?

VALMONT.

J'aime cette franchise.

(Bas à Araminthe.)

Il pourra nous servir.

FABRICE. Il salue.

Mon maître l'autorise.

VALMONT.

(En le congédiant.) (A Araminthe.)

Je comprends... C'est fort bien... Vous voyez clairement

(Fabrice salue et sort.)

Que notre philosophe aime le sentiment;
Moi, j'en mettrai partout : imitez mon langage,
Et peut-être à nos vœux nous soumettrons un sage.
Mais je vais voir Forlis, et, par des traits heureux,
L'obliger, malgré lui, de céder à nos vœux.

ARAMINTHE.

Ce Valmont est adroit.

(Il sort pour aller chez Forlis.)

SCÈNE XI.

ARAMINTHE, ANGÉLIQUE.

(Angélique arrive; Araminthe se met dans un fauteuil, et Angélique reste debout. Araminthe doit avoir un ton faux, mais cependant assez doux.)

ANGÉLIQUE, sans se douter de rien.

Ma cousine m'appelle?

(Avec ame.)

J'éprouve un grand plaisir à me rendre auprès d'elle;
Et je le fais toujours avec empressement.

ARAMINTHE. Elle modère bien son ton.

Je désire vous voir, et causer un moment
Sur un point délicat et qui vous intéresse :
Angélique, on flatta votre tendre jeunesse
D'un brillant avenir, du sort le plus heureux;
La fortune étala ses trésors à vos yeux,
Tout vous fut prodigué.

ANGÉLIQUE.

Mon père, en sa tendresse,
M'accablait de bontés : je m'en souviens sans cesse.

ARAMINTHE, froidement.

Il pensait que ses dons embellissaient vos jours.

ANGÉLIQUE, bien naïvement.

Je ne désirais rien : il me donnait toujours.

ARAMINTHE, avec beaucoup de douceur.

Vous croyez être riche ? et, je dois vous le dire,
Vous ne possédez rien.

ANGÉLIQUE.

Ma cousine veut rire.
Mon père chaque jour... son cœur était si bon !
Me disait : « Mon enfant, tiens, voici ta maison ».
Et lorsqu'il me menait au sein de la campagne,
Il me disait encor : « Tu vois cette montagne,
» Ces plaines, ces troupeaux, et ces nombreux guérets,
» Où l'indigent, toujours, rencontra des bienfaits ?
» Ils sont à toi : je veux, ajoutait-il sans cesse,
» Que l'humble agriculteur te doive sa richesse. »
Et, puisqu'il m'a laissé le soin des malheureux,
Il a dû m'accorder quelque chose pour eux.

ARAMINTHE.

Vous ne m'entendez pas.

ANGÉLIQUE, étonnée.

Quel est donc ce mystère ?

ARAMINTHE.

Un jour peut vous priver de vos parens.

ANGÉLIQUE.

J'espère
Que le ciel bienfesant exaucera mes vœux ;
Je l'implore sans cesse et pour vous et pour eux.

ARAMINTHE, embarrassée.

Il est certains secrets inconnus à votre âge.

ANGÉLIQUE.

Ah! ne me tenez pas un si cruel langage!
Vous plaisantez... Eh bien! cela trouble mon cœur.
Si j'étais condamnée à cet affreux malheur,
De vivre sans parens, et seule sur la terre,
J'aimerais mieux mourir.

ARAMINTHE se lève.

Si le destin, ma chère,
Vous prive de tous ceux qui vous étaient promis,
Votre conduite peut vous donner des amis :
Croyez à mes bienfaits comme à mon indulgence,
Si vous le méritez par votre déférence.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE. Elle s'assied sur le fauteuil d'Araminthe.

Mais d'où peut provenir un si prompt changement?
Pour elle j'ai toujours le même sentiment!
Puis-je ne pas aimer, chérir une cousine!
Est-ce ma faute, à moi, si je suis orpheline?
Ah! si l'on change ainsi quand on est à Paris,
Non, je n'irai jamais habiter ce pays :
Lorsque j'aime une fois, c'est pour toute la vie.

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à part, en voyant Angélique triste sur son fauteuil.

Elle connaît son sort !

ANGÉLIQUE, en voyant Thérèse.

Ah ! voici mon amie !

THÉRÈSE.

Vous avez du chagrin, rassurez votre cœur.

ANGÉLIQUE.

On vient de me traiter avec une rigueur !
Ma cousine Araminthe est tout-à-fait changée ;
Elle ne m'aime plus, et j'en suis affligée.

THÉRÈSE.

Vous pouvez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Thérèse, dans ce cas,
Le cœur est un bon juge : il ne se trompe pas.

THÉRÈSE.

Votre cousine est bonne et quelquefois légère.

ANGÉLIQUE.

Thérèse, croirais-tu qu'elle accuse mon père
De m'avoir élevée avec trop de bonté ?

THÉRÈSE.

Cela n'est pas possible.

ANGÉLIQUE.

Oh ! c'est la vérité.
Elle a blâmé ses dons, parlé de bienfesance ;
Elle dit qu'on aura pour moi de l'indulgence.

THÉRÈSE.

Peut-être elle riait en tenant ce discours ?

ANGÉLIQUE, les yeux humides de larmes.

Peut-on rire en songeant à l'auteur de mes jours ?

THÉRÈSE.

Oubliez tout cela, plus de larmes, ma chère.

ANGÉLIQUE.

Elles doivent couler... nous parlons de mon père.

THÉRÈSE.

Mais il vous reste un oncle : il sera votre appui.

ANGÉLIQUE.

J'ai besoin de le voir, de pleurer avec lui.

THÉRÈSE.

Il vient vous consoler, soyez-en bien certaine.

ANGÉLIQUE.

Sa présence en ces lieux adoucira ma peine.

THÉRÈSE.

Votre cousin Forlis avec vous va s'unir ;
Croyez qu'il vous prépare un heureux avenir :
On vante ses vertus... Ce bon cousin vous aime.

ANGÉLIQUE, naïvement.

Valère m'aime aussi d'une tendresse extrême !

THÉRÈSE.

Je le sais... mais qu'importe ?

ANGÉLIQUE, avec tristesse.

Il faudra le quitter !

THÉRÈSE la prend sous le bras pour l'emmener.

Bientôt vous n'aurez rien, sans doute, à regretter ;
Paris vous offrira tout ce qui peut vous plaire.

ANGÉLIQUE, après un repos, en regardant autour d'elle.

Ma bonne, c'est ici que demeurait mon père.

(Elles sortent, Thérèse la tient sous le bras.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

VALMONT, FORLIS.

(Forlis en demi-deuil. Ils sortent tous deux de chez Forlis où Valmont est entré lorsqu'il a quitté la scène.)

VALMONT.

Peux-tu craindre de rompre un tel engagement ?

FORLIS.

Déjà sur mon hymen on m'a fait compliment.

VALMONT.

Angélique passait pour enfant légitime ;
Mais tout change aujourd'hui.

FORLIS.

Moi, je tiens à l'estime ;
Quand on fait le commerce et qu'on peut l'obtenir,
Mon cher, on se prépare un heureux avenir.
Tu connais Dorimon ?

VALMONT.

C'est un autre moi-même :
Homme d'esprit, de goût.

FORLIS.

Chacun l'estime ; l'aime,
Parce que, l'an passé, d'un père malheureux
Il épousa la fille ; et ce trait généreux
A doublé son crédit.

VALMONT.

Mais je connais sa vie ;
Avec lui chaque jour je fais quelque folie :
C'est un franc libertin, frivole en ses désirs,
Qui vendrait l'univers pour payer ses plaisirs.

FORLIS.

Eh bien! il réussit ; son crédit est immense :
On nous juge toujours, Valmont, sur l'apparence.

VALMONT.

Il n'aime point sa femme ; il n'en fait aucun cas ;
Il se ruine au jeu.

FORLIS.

Cela ne se sait pas :
Je voudrais comme lui, fesant ce mariage,
Me montrer au public avec quelque avantage ;
Passer pour généreux.

VALMONT, en raillant.

Puis, comme Dorimon
Tu prendrais en secret la petite maison.

FORLIS, à demi-voix, presque à l'oreille.

Ce qu'on fait en secret se fait sans conséquence.

VALMONT.

Rosine t'offre ici la plus belle alliance.

FORLIS.

J'ai promis.

VALMONT.

Bagatelle! est-ce un engagement?

FORLIS.

Tu penses que je puis rompre tout simplement?

VALMONT.

Oui, mon cher.

FORLIS.

Mais peut-être...

VALMONT.

As-tu vu ce Valère?

FORLIS.

Non.

VALMONT.

Non... C'est différent.

FORLIS, à part,

J'entrevois du mystère.

VALMONT.

Je te dirai, Forlis, qu'il a l'air et le ton
D'un homme très-aimable, et que dans la maison
On le voit d'un bon œil...

FORLIS.

Eh! qui? notre cousine?

VALMONT.

Je ne dis pas cela.

FORLIS.

Mais moi je le devine ;
Un mot m'en dit assez.

VALMONT.

Je vais donc préparer
Les aveux de ton cœur, qui doit se déclarer ;
Nous attendons notre oncle, et vraiment il est sage
D'offrir à ses regards, tous quatre, un bon ménage ;
Un tableau de famille ; et si son cœur charmé
Éprouvait le besoin d'aimer et d'être aimé,
On pourrait...

FORLIS.

Je t'entends.

VALMONT.

Avec un peu d'adresse...

FORLIS.

Régler ses intérêts.

VALMONT.

Captiver sa tendresse.

FORLIS.

Être maître de tout.

VALMONT.

Voilà du jugement !

(Il sort.)

SCÈNE II.

FORLIS.

Ceci me détermine... Un moment !... un moment !
Il serait bon, je crois, d'agir avec prudence,
De ne pas me presser, de garder le silence.
Si quelque acte secret, quelque donation
Avaient fixé ses droits à la succession,
J'aurais tort de manquer un si beau mariage...
D'ailleurs Valmont se trompe, Angélique est trop sage.
Elle vient à propos...

SCÈNE III.

FORLIS, ANGÉLIQUE, THÉRÈSE.

(Angélique paraît ennuyée.)

THÉRÈSE, bas à Angélique.

Près de votre cousin,
Allons, de la gaîté.

ANGÉLIQUE, bas à Thérèse.

Quand on a du chagrin
(A Forlis.)
Peut-on rire ?... Êtes-vous fatigué du voyage ?

FORLIS.

Le plaisir de vous voir, cousine, dédommage.

ANGÉLIQUE, en souriant.

Oh ! c'est un compliment !

FORLIS.

C'est le ton de Paris.

THÉRÈSE.

Vous arrivez bien tard, Monsieur... Il est permis...

FORLIS, qui est à la gauche de Thérèse, lui dit à l'oreille.

Mais que viens-je d'apprendre ?... est-il vrai que son père,
Sans assurer son sort, a fermé la paupière ?

THÉRÈSE, bas.

Oui, Monsieur.

ANGÉLIQUE, à part.

Que dit-il ?

FORLIS.

Elle est donc désormais
Sans fortune, sans dot ?

ANGÉLIQUE, en raillant.

Ah ! ce sont des secrets.

THÉRÈSE, bas.

Elle est très-riche encor.

FORLIS.

Ah ! très-riche ? C

THÉRÈSE.

Son âge,
Son éducation... C'est un bel héritage.

FORLIS.

Sans doute, c'est beaucoup.

THÉRÈSE, toujours bas.

Cela vaut mieux que l'or;
Pour un époux, Monsieur, voilà le vrai trésor :
La fortune se perd dans un jour de folie,
Mais l'éducation reste toute la vie.

ANGÉLIQUE, haut.

Je puis bien m'en aller.

THÉRÈSE.

Attendez un moment;
(A Forlis.)
On s'occupe de vous... C'est encore une enfant.
Mais quand elle saura que votre cœur sincère
A respecté les vœux qu'avait formés son père,
Ses sentimens pour vous s'accroîtront chaque jour :
De l'estime souvent naît le plus tendre amour.

ANGÉLIQUE, à part.

Oh! l'on parle de moi!

THÉRÈSE, à Forlis.

Certain devoir m'appelle;
Vous permettez, Monsieur? Je vous laisse avec elle.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, FORLIS.

FORLIS, à part.

C'en est fait, plus d'hymen!

ANGÉLIQUE, à part.

L'ennuyeux entretien!
Je voudrais lui parler, mais je ne trouve rien.

FORLIS, à part.

Je veux me dégager, l'instant est favorable.

ANGÉLIQUE, nonchalamment.

Aimez-vous la campagne?

FORLIS.

Elle n'a rien d'aimable :
Des champs, encor des champs... Je n'aime que Paris.

ANGÉLIQUE.

Moi, je voudrais toujours habiter ce pays.
Je me plais dans les lieux où se plaisait mon père.

FORLIS.

Ils vous rappelleraient à chaque instant Valère.

ANGÉLIQUE.

Près de lui j'ai passé bien des momens heureux :
Il est si bon, si doux... son cœur si généreux!

FORLIS.

On dit que ce cousin vous trouve très-jolie?

ANGÉLIQUE.

Il l'assure, du moins.

FORLIS, à demi-voix.

C'est de la modestie !

(A Angélique.)

Il vous aime ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! beaucoup !

FORLIS.

Valmont avait raison.

ANGÉLIQUE.

Élevés tous les deux dans la même maison,
Nous devons nous aimer... c'est devoir... c'est constance :
(En le regardant.)
Si vous étiez, Monsieur, l'ami de mon enfance,
(Avec un grand soupir.)
Que je vous chérirais !

FORLIS.

J'entends : c'est de l'amour.

ANGÉLIQUE, avec sentiment.

Ah ! je dois à Valère un éternel retour.

FORLIS, avec ironie.

Eh bien ! je vous conseille, en cette circonstance,
D'épouser ce cousin, l'ami de votre enfance.
Si je vous parle ainsi, c'est pour vos intérêts ;
Je respecte vos vœux, et je romps des projets
Que trop légèrement arrêta votre père.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE.

Mais dans ce qu'il me dit Forlis est-il sincère?
Dois-je le soupçonner? Il est de bonne foi;
Il vient de me prouver qu'il s'intéresse à moi.
Je lui donnais la main par pure obéissance,
Mais il peut bien compter sur ma reconnaissance.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE, allant au-devant de Valère.

Cousin, vous connaissez les peines de mon cœur,
Apprenez donc aussi ce qui fait mon bonheur:
Forlis à m'épouser renonce de lui-même.

VALÈRE.

De lui-même?... Et pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Parce qu'il dit que j'aime.

VALÈRE.

Et qui?

ANGÉLIQUE.

Vous, mon cousin.

VALÈRE.

Ce détour est bien bas?

(Avec chaleur.)

Il dit que vous m'aimez?

ANGÉLIQUE, avec douceur.

Il ne se trompe pas.

VALÈRE.

Je conçois ses desseins... Pour trouver une excuse,
Pour sauver son honneur, ce lâche vous accuse.
Qu'avez-vous répondu?

ANGÉLIQUE.

La simple vérité;
Que je vous chérissais.

VALÈRE.

Quelle ingénuité!

ANGÉLIQUE.

Il appelle cela de l'amour.

VALÈRE.

Ah! le traître
Par cet outrage vient de se faire connaître;
Mais je l'en punirai.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi vous fâchez-vous?
Le nom d'amour, cousin, n'est-il pas aussi doux
Que celui d'amitié?

VALÈRE, à part.

Trop aimable innocence!

ANGÉLIQUE.

Vous craignez de parler... Quelle est la différence ?

VALÈRE, embarrassé.

L'amitié naît du cœur, et c'est le sentiment
Qui nous unit, je crois, tous deux en ce moment.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes désormais tout ce qui m'intéresse :
Auprès de vous, cousin, je veux être sans cesse;
Loin de vous, je m'attriste et je verse des pleurs,
Je n'ai devant les yeux que de sombres couleurs,
Je crois avoir perdu la moitié de ma vie;
Quand je vous vois, tout change, et mon ame est ravie.
Est-ce de l'amitié, Valère, ou de l'amour ?
Serait-ce tous les deux ? parlez-moi sans détour.

VALÈRE, enthousiasmé.

Ne m'interrogez pas !

ANGÉLIQUE.

Pourquoi donc ce mystère ?

(Avec tristesse.)

Vous avez des secrets ?

VALÈRE, à part.

O ciel ! je dois me taire !

(Avec sentiment.)

Ah ! je voudrais pouvoir faire votre bonheur !

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, THÉRÈSE.

(Scène vive.)

(Thérèse vient agitée, et tremblante. Valère va presque au-devant d'elle.)

VALÈRE, à Thérèse.

Savez-vous que Forlis, au mépris de l'honneur?...

THÉRÈSE, tremblante.

Oui, je sais tout... J'étais dans la chambre voisine,
Lorsque monsieur Forlis entre chez sa cousine;
Valmont était présent; et j'entends leurs discours:
Sans égard, sans respect pour l'auteur de ses jours,
Ils font de cette enfant une triste victime!
De votre excellent cœur Valmont vous fait un crime!...
On prétend la bannir du sein de sa maison.

ANGÉLIQUE.

Me bannir de ces lieux! et pour quelle raison?
Ai-je fait quelque mal?

VALÈRE.

Intéressante amie,
A vous servir toujours je consacre ma vie.
(Il tombe à genoux.)
Je demande à genoux, cousine, la faveur
D'être votre soutien... d'être votre tuteur.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, THÉRÈSE, ARAMINTHE, ROSINE, VALMONT, FORLIS.

(Ils entrent par le fond du théâtre, et surprennent Valère aux genoux d'Angélique.)

(Surprise générale.)

VALMONT, à demi-voix à Forlis.

Je te l'avais bien dit : l'intrigue est manifeste.

FORLIS, à Araminthe et à Valmont.

On ne m'abuse pas avec un air modeste.

VALMONT, à Valère, qui se relève assez embarrassé.

Un amant bien épris dissimule toujours.

THÉRÈSE, avec chaleur.

Quand vous l'abandonnez, il offre ses secours.

(Tous sont frappés.)

VALMONT.

Vous ignorez, je crois, que Madame est maîtresse?

THÉRÈSE.

Que m'importe, Monsieur? mon langage vous blesse;
Mais j'aime cette enfant, et connais vos projets.

VALÈRE.

Vous voulez de ces lieux l'exiler à jamais.

VALMONT.

Qui vous dit?...

VALÈRE.

Je le sais !... Dépouillez l'héritière
Du tendre bienfaiteur qui vous servit de père ;
Proscrivez son enfant : ne vous déguisez plus ;
Mais respectez au moins son sang et ses vertus.

VALMONT, avec fatuité.

Vous avez tort, Monsieur.

FORLIS.

C'est de l'extravagance.

ARAMINTHE.

Faut-il donc s'emporter ?

VALÈRE.

Si quelqu'un s'en offense...

ANGÉLIQUE.

Valère, calmez-vous.

FORLIS.

Un peu moins de chaleur !

VALÈRE, avec beaucoup de chaleur.

Sachez que je défends la cause du malheur ;
Que je la défendrai... D'Ergaste elle est la fille,
La nature la place au sein de ma famille :
Si vous méconnaissez vos devoirs et ses droits,
Je puis en sa faveur faire parler les lois.

(Angélique, Valère et Thérèse sortent. Thérèse tient Angélique sous le bras.)

SCÈNE IX.

ARAMINTHE, ROSINE, FORLIS, VALMONT.

FORLIS.

Que parle-t-il de lois?... Redoutons ce Valère :
Si jamais procureur entre dans cette affaire,
L'héritage est perdu.

VALMONT, en raillant.

Je suis de ton avis.
La justice n'a pas de plus grands ennemis.

FORLIS.

Il faut changer les biens en toute diligence,
Vendre titres, contrats...

VALMONT, en lui frappant sur l'épaule.

Toujours de la prudence!

ROSINE, à Forlis.

Je désapprouve un peu ces calculs, ces projets :
Héritons; mais, Monsieur, à de vils intérêts...

FORLIS, avec un sourire de pitié.

A de vils intérêts!... Une fortune immense!

ROSINE.

Ne sacrifions pas les égards, la décence.

FORLIS, bas à Araminthe.

Elle est trop jeune encor pour entendre raison.

SCÈNE X.

ARAMINTHE, ROSINE, FORLIS, VALMONT, THÉRÈSE, FABRICE. Il apporte quelques livres qu'il met sur la table.

THÉRÈSE.

Je vous ai mis au fait du train de la maison.

ARAMINTHE.

C'est notre oncle?

FABRICE.

Lui-même.

VALMONT.

Excellente nouvelle!

THÉRÈSE.

Il doit loger ici.

FABRICE, à Thérèse, avec ame.

Comptez bien sur mon zèle.

(Thérèse sort.)

SCÈNE XI.

ARAMINTHE, ROSINE, FORLIS, VALMONT, FABRICE, BLAINVIL. Il est en habit simple, en tout une mise noble et de caractère.

ARAMINTHE, à Blainvil.

Que nous sommes heureux, mon oncle, de vous voir!

VALMONT.

Vous comblez nos désirs!

FORLIS.

Vous comblez notre espoir!

VALMONT.

Déjà votre retard excitait nos alarmes.

BLAINVIL.

Que votre empressement pour mon cœur a de charmes!

VALMONT.

Nous voulions tous courir au-devant de vos pas.

BLAINVIL, embarrassé.

Je vous suis obligé.

FABRICE, à Blainvil, en le tirant à part. Il suit tous ses mouvemens pour lui parler.

Vous voyez des ingrats.

ARAMINTHE.

Nos cœurs, à votre aspect, pensent trouver un père!

BLAINVIL, hésitant.

Comme moi des enfans.

FABRICE, bas à Blainvil.

Ce ton n'est pas sincère.

ROSINE.

Peut-être la chaleur...

BLAINVIL.

Oh! non, je ne crains rien...

FABRICE, à part.

On dirait, à les voir, qu'ils sont tous gens de bien.

BLAINVIL.

Je brave les saisons ainsi qu'en ma jeunesse.

ARAMINTHE.

Il faut vous reposer.

FABRICE, à part.

Croyez à leur tendresse!

VALMONT.

Nous allons vous laisser.

BLAINVIL, regardant ses neveux et Fabrice.

En effet, un moment...

VALMONT, en lui fesant voir une chambre.

Vous voyez le salon de votre appartement;
La vue en est charmante, agréable, fleurie:
A droite une montagne, à gauche une prairie;
Une grotte, un rocher, un bois délicieux,
Tout ce que l'art enfin peut offrir à nos yeux.

(Les parens vont pour se retirer.)

BLAINVIL.

L'utile agriculteur vit-il dans l'abondance ?
Voilà l'essentiel... S'il est dans l'indigence,
A mes yeux ce tableau n'aura rien de flatteur :
Le vrai luxe des champs, c'est l'aspect du bonheur.

VALMONT, bas en riant, à Araminthe.

Sa réponse est vraiment un trait de caractère.

ARAMINTHE.

Nous allons préparer tout ce qui peut vous plaire.

VALMONT.

Partageant vos regrets, il nous sera bien doux
De ne plus vous quitter, de parler avec vous
Des vertus, des bontés de l'oncle le plus tendre :
Vous étiez son ami, vous saurez nous entendre.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

BLAINVIL, FABRICE.

BLAINVIL.

Que parles-tu d'ingrats ?

FABRICE.

Monsieur, dans un moment
Vous serez éclairci... Mais quel événement
Vous a donc retenu ?...

(Il tire sa montre.)

C'est qu'il est près d'une heure.

BLAINVIL.

Fabrice, j'ai cherché long-tems cette demeure;
Tout m'en paraît changé!... D'ailleurs, mes yeux surpris
Ne pouvaient se lasser d'admirer ce pays.
Nous aimons à revoir, en prenant des années,
Le site où s'écoulaient nos premières journées:
Tout intéresse alors... De détours en détours,
Je croyais m'approcher, et m'éloignais toujours.

(Il voit les bustes.)

Mais que vois-je en ces lieux? ma surprise est extrême!

FABRICE.

Quand on a sur la terre un être qui nous aime,
Qui se fait un besoin de prolonger nos jours,
Monsieur, on doit s'attendre à ces aimables tours.

(En montrant les bustes.)

Vous voyez les auteurs dont les écrits, sans cesse,
Charment votre loisir...

BLAINVIL.

Quelle délicatesse!

(En se promenant.)

Que j'aime à contempler le buste d'un auteur
Qui connut l'art heureux d'intéresser le cœur.

(Il s'arrête à divers bustes.)

Sensible Fénélon, simple et bon La Fontaine,
A tout âge on vous aime... Et toi qui, sur la scène,
De l'homme tout entier signalas les travers,
Molière, avec respect je lis toujours tes vers!

(A Fabrice.)

Mais qui m'a préparé ce tableau qui m'enchante?

FABRICE.

C'est votre jeune nièce : elle est douce, charmante,
Et l'on veut l'accabler !... Ils sont tous sans honneur.
Oui, vous allez frémir.

BLAINVIL.

Encor quelque malheur ?

FABRICE.

C'est une indignité !... Toute votre famille
Refuse d'avouer Angélique.

BLAINVIL, surpris.

La fille
De mon frère ?

FABRICE.

Elle-même.

BLAINVIL.

On veut l'abandonner ?

FABRICE.

Chaque héritier refuse ici de lui donner
Ses légitimes droits... On méconnaît son père !

BLAINVIL, à part, avec ame.

Eh bien ! avais-je tort de vous presser, mon frère ?
(A Fabrice.)
Des nièces, des neveux trahiraient leur devoir ?

FABRICE.

Thérèse m'a tout dit.

BLAINVIL.

(Il faut bien marquer cet hémistiche.)

Oh ! le tems fera voir.

FABRICE.

Venez vous reposer... Un aussi long voyage
Doit fatiguer, Monsieur, un homme de votre âge :
Vous avez fait à pied la moitié du chemin.

BLAINVIL.

Lorsque je suis parti, tel était mon dessein.
Je ne m'en repens pas : en observant, Fabrice,
On voit des malheureux à qui l'on rend service,
Et l'on reprend courage...

FABRICE.

Ah ! dans plus d'un canton,
Tous les bons villageois demandaient votre nom,
Et jusques aux enfans, tous voulaient vous connaître ;
Mais je me suis gardé de vous trahir, mon maître.

BLAINVIL.

Si je fais quelque bien, mon ami, sois discret :
Tout service a son prix ; le mien, c'est le secret (*).

FABRICE.

Pourquoi vous dérober à la reconnaissance ?

BLAINVIL.

Pour jouir du bonheur né de la bienfesance :

(*) Quelques personnes ont pensé que ce vers blessait les lois de la syntaxe ; mais je puis opposer à leur jugement celui du premier grammairien de l'Europe, de l'abbé Sicard.

Quand je fais un heureux, on en parle toujours ;
L'un cherche l'inconnu qui donne des secours ;
L'autre dit qu'en tous lieux on le bénit, on l'aime,
Et l'on m'offre souvent en exemple à moi-même.
Si l'on me connaissait, ah ! tel qui, dans son cœur,
Veut graver aujourd'hui le nom du bienfaiteur,
Dirait peut-être alors : « Il pouvait davantage ;
» C'est par excès d'orgueil, pour être appelé sage,
» Qu'il verse quelques dons. » Il est doux, sur ses pas,
De faire des heureux, sans trouver des ingrats.

FABRICE, en regardant avec plaisir Blainvil, qui va placer son chapeau sur une chaise.

Et l'on pourrait penser qu'un homme aussi sensible
Délaisserait sa nièce !... Allons, c'est impossible :
Ah ! messieurs les méchans, nous venons à propos.

(Il s'approche de Blainvil.)

Quoi que vous en disiez, il vous faut du repos.

BLAINVIL.

Va donc tout préparer.

(Fabrice entre dans la chambre voisine.)

SCÈNE XIII.

BLAINVIL, après un moment de réflexion.

Non, non, je ne puis croire
Qu'ils osent de leur oncle outrager la mémoire ;
D'un oncle qui vivait pour faire leur bonheur,
Qui, dans ses tendres soins, n'écoutant que son cœur,

Accablait de bienfaits sa nombreuse famille...
Sur sa cendre glacée ils proscriraient sa fille !
Ses dons n'auraient servi qu'à faire des ingrats !
Fabrice s'est trompé... cela ne se peut pas :
Toutes les passions, qui s'agitent sans cesse,
Peuvent tromper les sens et trahir leur faiblesse,
Mais non dégrader l'homme à cet excès d'horreur,
Qu'en prenant un bienfait, il frappe un bienfaiteur...
Fesons du cœur humain une nouvelle étude,
J'ai besoin de douter de son ingratitude;
Ce jour m'offre un moyen d'en sonder les replis :
Un enfant malheureux... des parens réunis...
Une succession... Observons en silence
Quels seront les effets de leur reconnaissance.
Pour faire cette épreuve, avant de révéler
Un secret important, il faut dissimuler (*);

(Avec force.)

J'en aurai le courage : et si je vois les vices
Se joindre à tant de maux, ou réels ou factices,
Je m'entoure à jamais de mon obscurité,
Et par les bienfaits seuls tiens à l'humanité.

(Il sort par la même porte que Fabrice.)

(*) Ce mot dissimuler doit le fatiguer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Il convient qu'Araminthe, Rosine et Valmont fassent une seconde toilette, par égard pour leur oncle. Leur luxe doit d'ailleurs ajouter à l'effet du dénoûment. Cependant ce n'est pas de rigueur.)

SCÈNE I.

BLAINVIL, FABRICE.

FABRICE.

Vous voilà bien instruit.

BLAINVIL, vivement.

Va, cours chez le notaire;
Dis-lui que, dès ce jour, j'entends finir l'affaire
Qui m'amène en ce lieu.... C'est un triste devoir
Que je devais remplir, mais je repars ce soir.

FABRICE.

Ainsi vous aurez fait un pénible voyage
Pour ne vous occuper que de cet héritage?...

BLAINVIL.

Laisse ton héritage, et fais ce que je veux.

FABRICE.

Si je n'apercevais que des êtres heureux,
Je vous croirais, Monsieur.

BLAINVIL.

Suis mon ordre à la lettre.

FABRICE, élevant la voix.

Vous ne partirez pas, j'ose vous le promettre :
Ah ! je vous connais bien.

BLAINVIL, en riant.

Je me connais aussi.

FABRICE.

Quelqu'un pleure en secret : votre place est ici,
Vous ne pouvez partir.

BLAINVIL s'assied à l'opposé de la table.

Je chéris mes semblables,
Je me plais à penser qu'il est peu de coupables.
Ce qui se passe ici détruirait mon bonheur ;
Si je m'abuse, eh bien ! j'ai besoin d'une erreur.

FABRICE.

Oubliez ces ingrats ; un peu de caractère...

BLAINVIL, inquiet.

Je crains de les haïr.

FABRICE.

Mais le jeune Valère
Et sa jeune cousine ont droit à vos bontés ;
On vante de tous deux les rares qualités.
Donnez-leur quelques jours, rendez-leur donc justice.

BLAINVIL.

Je crains de les aimer, de m'attacher, Fabrice.
Dans nos affections, que de sources de pleurs !

FABRICE.

Nous leur devons aussi, Monsieur, mille douceurs;
Croyez que, près de vous, une nièce chérie...

BLAINVIL.

Je ne veux point troubler le repos de ma vie :
Sans y jouir beaucoup, la campagne me plaît;
Tous les jours elle m'offre un plus grand intérêt,
Un tableau plus riant, une grâce nouvelle :
Quand on sait l'observer, la nature est bien belle!
Tout intéresse alors, et tout charme les yeux :
Chaque fleur se transforme en fruit délicieux;
J'émonde l'arbrisseau que j'ai planté moi-même :
Je n'y tiens pas beaucoup, et cependant je l'aime,
J'admire ses progrès, sa grâce, sa beauté;
Je le crois mon ouvrage, et je suis enchanté.

FABRICE.

Cependant il périt.

BLAINVIL.

Un autre le remplace.

FABRICE.

C'est toujours un chagrin.

BLAINVIL.

Oui, qu'un instant efface.

(En regardant le portrait de son frère.)

Le goût seul est trompé... Mais les peines du cœur...
Va, ne perds point de tems.

FABRICE.

Eh! pourquoi cette humeur?

BLAINVIL.

Il suffit, laisse-moi.

FABRICE, à part.

Je veux vite, avec zèle,
Envoyer près de lui la jeune demoiselle.
(En le regardant de quelques pas.)
N'être jamais content, et faire autant de bien!
C'est qu'il a très-grand tort de ne tenir à rien.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BLAINVIL.

Oui, je dois résister... Plus de nouvelles chaînes;
N'augmentons pas le poids des misères humaines...
Cependant, vivre seul, au sein de sa maison,
Et passer sans amis sa dernière saison,
Dans un triste repos c'est achever sa vie!
N'est-ce point une erreur que ma philosophie?...
Si de l'isolement naissait tout mon ennui...
La nature fragile a besoin d'un appui:
Le roseau dont les vents courbent déjà la tête
Près d'un autre roseau résiste à la tempête;
L'homme a besoin d'amis pour épancher son cœur,
Pour vivre dans un autre... Oui, c'est là le bonheur...
Mais quand on perd l'objet!... Ne plus voir ce qu'on aime,
C'est perdre en un instant la moitié de soi-même.
Je chérissais mon frère, il a fini ses jours;
La blessure est cruelle et doit saigner toujours...

Si cet aimable enfant... Non, non, plus de faiblesse;
Si je cédais aux cris d'une aveugle tendresse,
Je me préparerais encor mille regrets.
Je ne veux plus d'amis... je n'en aurai jamais.

(Il aperçoit Angélique et Valère. Il se retourne avec réserve pour les voir.)

SCÈNE III.

BLAINVIL, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

BLAINVIL.

Dieux! je vois ces enfans!... je les vois, je les aime,
Et je sens que je dois le cacher à moi-même.

ANGÉLIQUE.

(Bas, à Valère.)

Nous venons tous les deux... J'éprouve à son aspect
Un sentiment d'amour, de crainte et de respect.

BLAINVIL, à Angélique.

On vous nomme Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

BLAINVIL.

Et votre âge?

ANGÉLIQUE.

J'ai seize ans.

BLAINVIL.

La jeunesse est un grand avantage;

Mais il faut l'honorer par de rares vertus.

VALÈRE, à Angélique, à part.

Le craignez-vous encore ?

ANGÉLIQUE, naïvement, à part.

Oh ! je ne le crains plus.

BLAINVIL, à Valère.

Vous êtes son cousin ?

VALÈRE.

Je m'appelle Valère.

BLAINVIL.

Ah ! Valère... Je sais ce que pensait mon frère
De votre ingratitude.

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas un ingrat,
C'est un tendre cousin.

BLAINVIL.

Fut-il bien délicat,
Lorsqu'au mépris des soins donnés à sa jeunesse,
D'un oncle généreux, aveugle en sa tendresse,
Il quitta la maison, oubliant ses bienfaits ?

VALÈRE.

Ah ! que n'a-t-il pu voir ma peine, mes regrets !

ANGÉLIQUE, avec Bonté.

Il a pleuré long-tems.

BLAINVIL, à part.

Que sa voix est touchante !

ANGÉLIQUE.

Il gémit tous les jours.

BLAINVIL.

Que sa grâce m'enchante !

(Dialogue très-vif.)

VALÈRE.

J'ai réparé, je crois, les erreurs d'un moment.

ANGÉLIQUE.

Il est très-estimé, mon oncle, au régiment.

VALÈRE.

Et je puis en offrir une preuve certaine :
En six mois, de soldat, on m'a fait capitaine.

ANGÉLIQUE.

N'est-ce rien que cela ?

BLAINVIL.

Serait-ce au champ d'honneur
Que vous avez reçu cette grande faveur ?...
Avez-vous combattu ?

VALÈRE.

Mais, dans plus d'une affaire :
C'est le premier besoin d'un brave militaire...
J'ai même une blessure.

BLAINVIL, touché.

Ah ! vous fûtes blessé ?

VALÈRE, avec ame.

Oui, mais je fus vainqueur.

BLAINVIL.

Tout est donc effacé :
Qui sert dans les combats son prince et sa patrie,
Rachète en un moment tous les torts de sa vie.

(En lui-même, avec une vive émotion.)

Mon cœur est dans la joie et craint de la goûter.
Que de maux sur la terre ils ont à redouter !
Ah ! déjà j'en frémis.

ANGÉLIQUE, bas à Valère.

Je voudrais...

VALÈRE, bas à Angélique.

Du courage...

ANGÉLIQUE, en balbutiant.

Si je n'étais timide.

BLAINVIL.

A seize ans, c'est l'usage ;
Mais elle dure peu, cette timidité !

(Il lui serre la main.)

Ah ! gardez-la long-tems !

ANGÉLIQUE, bas à Valère.

Il parle avec bonté.

(A Blainvil.)

Mon oncle...

BLAINVIL, avec beaucoup de sensibilité.

Moi ! votre oncle !

VALÈRE, effrayé.

Est-ce qu'il l'abandonne ?

BLAINVIL, d'un air inquiet, mais bon.

Non, non, je ne suis rien : je ne tiens à personne ;
Je dois vivre ignoré.

VALÈRE.

C'est combler son malheur !

BLAINVIL fait quelques pas ; il ne peut plus y tenir.

(A part.)

Je voudrais les presser tous les deux sur mon cœur !

ANGÉLIQUE, avec douceur.

Acceptez tous les soins que recevait mon père !

BLAINVIL, craignant sa faiblesse, et se reculant.

Que mon ame est émue !

ANGÉLIQUE.

Ai-je pu vous déplaire ?

BLAINVIL.

(Avec sensibilité.) (A part.)

Non, non, ma chère enfant !... Quel est mon embarras !

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur, permettez que je suive vos pas :
J'irai vivre avec vous dans votre solitude ;
De vous plaire toujours je ferai mon étude.

(Blainvil fait quelques pas en arrière pour échapper au besoin de les presser dans ses bras.)

BLAINVIL, à part.

Achevons mon épreuve...

VALÈRE.

Elle est sans avenir.

BLAINVIL s'éloigne toujours.

Je désire être seul.

VALÈRE.

Elle doit tout tenir
De vous, de vos bontés; elle n'a sur la terre
Que vous pour protecteur.

ANGÉLIQUE, alarmée de voir Blainvil qui semble les repousser.

Éloignons-nous, Valère.

BLAINVIL, à part.

Ah! comment résister?

VALÈRE, à Blainvil.

Son état est affreux!

BLAINVIL s'assied, accablé, près du bureau.

Je désire être seul... Retirez-vous tous deux.

(Angélique se retire en pleurant. Valère prend de l'énergie, et dit à Angélique:)

VALÈRE.

Si le sort, en ce jour, trahit votre espérance;
Si l'on est insensible à la reconnaissance;
Si l'on abuse ici d'un injuste pouvoir,
Vous aurez un parent fidèle à son devoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

BLAINVIL. (Il se remet.)

O noble empressement d'une amitié sincère !
Sentimens généreux, dignes d'un tendre frère,
Vous venez d'éclater : voilà votre chaleur !
J'éprouvais, à les voir, un plaisir, un bonheur
Que je leur dérobais par excès de prudence !
Ce cœur, né pour aimer, cherche l'indifférence !
Il est dans ses désirs sans cesse tourmenté.
J'ai pensé me trahir... Sa naïve bonté...

SCÈNE V.

BLAINVIL, FABRICE.

BLAINVIL, à Fabrice vivement.

Eh bien ! as-tu trouvé, Fabrice, le notaire ?

FABRICE.

Il était retenu, Monsieur, pour une affaire ;
Mais il m'a bien promis...

BLAINVIL.

Il fallait l'amener.
Tu sais que dans le jour je veux tout terminer,
Et, sans aucun délai, me remettre en voyage.

FABRICE.

Vous le verrez bientôt... Monsieur, un héritage...

BLAINVIL.

Quel motif le retient? pourquoi cette lenteur?...

FABRICE.

Comme vous êtes vif!... C'est un homme d'honneur.

BLAINVIL, très-vivement.

Qu'importe son honneur?

FABRICE.

Mais il réconcilie
Des époux divisés : c'est, dit-on, sa manie;
Pouvais-je l'empêcher?...

BLAINVIL reprend son caractère.

Un conciliateur
Annonce un esprit droit aussi bien qu'un bon cœur.
« Puissent tous les époux, dans leurs momens d'orage (*),
» De plaintes, de regrets, trouver un ami sage
» Qui, balançant leurs torts ainsi que leurs vertus,
» Ramène l'équilibre en leurs cœurs combattus! »

FABRICE fait un geste pour retourner.

Je puis bien retourner.

BLAINVIL, plus calme.

Non, non, je suis tranquille;
Je respecte un devoir aussi noble qu'utile...
(Il change de ton.)
Angélique est venue.

(*) On passe ces quatre vers à la représentation.

FABRICE, charmé.

Ah! j'en suis enchanté.
Vous avez admiré son ingénuité,
Sa grâce, sa candeur... et ses traits?

BLAINVIL.

A sa vue
Je me suis attendri, mon âme s'est émue,
Et pour ne pas céder au trouble de mes sens,
Moi, je l'ai repoussée.

FABRICE.

O ciel!

BLAINVIL.

Je m'en repens.
Chère enfant, j'en gémis; tu m'appelles ton père,
Et je ferme les bras!... Elle craint ma colère:
Elle a versé des pleurs; mais va la consoler;
Dis-lui bien que jamais Blainvil n'en fait couler.

FABRICE, empressé.

Mon cher maître, j'y cours... Réparons l'injustice.

BLAINVIL, affecté, à Fabrice qui sort.

Tu viendras me chercher dans le jardin, Fabrice,
Quand Dorval...

FABRICE, en sortant, avec chaleur.

A l'instant.

(Blainvil sort le dernier, par le jardin, et se trouve arrêté par Araminthe et Valmont.)

SCÈNE VI.

BLAINVIL, ARAMINTHE, VALMONT.

(Scène de dissimulation.)

(Blainvil est très-embarrassé; il se trouve entre Araminthe et Valmont, qui le flattent de toutes les manières.)

ARAMINTHE.

A PEINE dans ces lieux,
Vous songez à partir?

BLAINVIL.

Tout attriste mes yeux
Ainsi que ma pensée.

VALMONT.

Acceptez, je vous prie,
Pour calmer vos regrets, votre mélancolie,
Les soins de l'amitié.

BLAINVIL.

Les soins de l'amitié?

ARAMINTHE.

Vous paraissez surpris!

BLAINVIL.

Mais je suis oublié,
Et depuis si long-tems, que cette offre m'étonne!

ARAMINTHE, vivement.

Vous, mon oncle, oublié!

VALMONT.

Mon oncle nous soupçonne !

ARAMINTHE.

Il refuse de croire à tous nos sentimens !

VALMONT.

Nous jurons...

BLAINVIL.

L'amitié repousse les sermens.

VALMONT.

Que de fois j'ai voulu, dans mes goûts pour l'étude,
Me retirer au sein de votre solitude !

ARAMINTHE.

Je trouve, comme vous, un charme pour le cœur
A vivre dans les champs... c'est là le vrai bonheur.

VALMONT.

Fidèle à la nature, elle vous récompense.
Fatigués du tableau d'une vaine opulence,
A Paris, chaque jour, nous formons des projets.

BLAINVIL.

Et quels sont ces projets ?

ARAMINTHE.

De vivre désormais
Près d'un oncle chéri.

VALMONT.

Sans trouble, sans nuage,
Notre communauté devient un bon ménage,
Où les soins, les égards, les devoirs, les plaisirs,

Par leur accord charmant, comblent tous nos désirs.

BLAINVIL, étonné, à part.

Fabrice est abusé.

VALMONT.

Votre philosophie
Se grave dans nos cœurs et charme notre vie.

ARAMINTHE, vivement.

Par les liens du sang nous serons tous unis :
Ma sœur prend pour époux notre cousin Forlis ;
Moi, j'épouse Valmont... Ce double mariage...

BLAINVIL.

Angélique devait...

VALMONT.

Mon oncle, il est un âge
Où de nos passions l'invincible pouvoir
Nous écarte souvent des règles du devoir.
Forlis cède à l'amour en épousant Rosine :
Est-on maître de soi? Notre jeune cousine,
Modèle de vertu, de grâce, de candeur,
Digne du plus beau sort, a su toucher son cœur.
L'amour est une erreur, mais elle est excusable.

BLAINVIL.

Ici, je ne vois rien que de très-raisonnable.

VALMONT.

Il s'agit d'être heureux !

ARAMINTHE.

Il est si doux d'aimer

L'être que la raison nous force d'estimer !

BLAINVIL, à Araminthe, avec inquiétude.

Que devient Angélique ?

ARAMINTHE.

Ah! la délicatesse
Nous impose un devoir.

BLAINVIL, avec chaleur.

Expliquez-vous, ma nièce.

VALMONT.

Il faut qu'un voile épais sépare du grand jour
Ce qui blesse les yeux.

BLAINVIL, vivement.

Parlez-moi sans détour.

ARAMINTHE.

Chérissons cet enfant...

VALMONT.

Mais cachons sa naissance.

ARAMINTHE.

Le monde est si méchant...

(Les traits de Blainvil changent.)

VALMONT.

Par devoir, par prudence...
La mémoire d'un oncle est pour nous d'un grand prix,
On pourrait la fronder.

BLAINVIL.

Je suis un peu surpris
De la réflexion.

ARAMINTHE.

Nous taire est le plus sage.

BLAINVIL, à part.

Fabrice était instruit... j'en juge à leur langage.

ARAMINTHE.

On lui donne un état.

BLAINVIL, surpris.

Un état, c'est fort bien.

ARAMINTHE.

Vous approuvez?

BLAINVIL, à Araminthe.

J'entends ne me mêler de rien...
De tout arrangement je vous laisse maîtresse;
Je vous laisse le soin de guider sa jeunesse,
D'éclairer sa raison, de faire son bonheur.

ARAMINTHE, regardant Valmont.

Je saurai mériter une telle faveur.

BLAINVIL veut sortir, et revient.

Songez tous deux aux soins donnés à votre enfance;
Honorez le bienfait par la reconnaissance;
Que tout ingrat se trouble et rougisse à vos yeux.
(A part.)
Ah! je voudrais pouvoir les trouver vertueux!

VALMONT, vivement.

Permettez-vous, mon oncle, en cette grande affaire,
Que Forlis soit chargé d'entendre le notaire,

De discuter les points les plus minutieux?
C'est un calculateur.

ARAMINTHE.

Homme très-précieux.

VALMONT.

Et si Dorval abuse... on peut...

BLAINVIL, en sortant.

J'ai pour système
D'écarter le soupçon, de juger par moi-même :
Un seul mot m'apprendra s'il est homme d'honneur.
Quand je juge quelqu'un, j'interroge son cœur :
L'homme sensible, humain, obtient ma confiance;
J'ai vu depuis long-tems, et par l'expérience,
Que la vertu, la foi, l'honneur, la probité,
Ont toujours pour garant la sensibilité.

(Il sort gravement.)

SCÈNE VII.

VALMONT, ARAMINTHE; ils rient tous les deux

ARAMINTHE.

Est-il assez plaisant?

VALMONT.

Jamais sage de Grèce
N'a donné plus d'éclat, de pompe à la sagesse...

(A Araminthe en riant, et en lui baisant la main.)

Je suis content de vous.

ARAMINTHE.

J'ai rempli votre espoir ?

VALMONT.

Vous avez de l'esprit, et vous le faites voir.

SCÈNE VIII.

ARAMINTHE, ROSINE, VALMONT, ANGÉLIQUE.
Angélique suit d'un peu loin.

ROSINE, à Araminthe.

Angélique se plaint, elle est dans la tristesse.
Je dois vous l'avouer, son état m'intéresse.
Quel est votre dessein ? Expliquez-vous, ma sœur.

ARAMINTHE.

Ah ! faut-il m'expliquer ?... Est-ce un point de rigueur ?

ROSINE.

Je demande pour elle au moins de l'indulgence.

ARAMINTHE.

Approchez, Angélique, un peu de confiance ;
Je vous suis attachée, et je le prouverai.

ROSINE, à part.

Le bel attachement !

ANGÉLIQUE, avec douceur.

Je vous obéirai.

VALMONT, à part.

Elle est intéressante !

ARAMINTHE.

Il faut, ma chère amie,
Songer à l'avenir... Les beaux jours de la vie
Ne durent qu'un moment... Qui sait en profiter
Pour assurer son sort, n'a rien à regretter.

ANGÉLIQUE, avec confiance.

Cousine, vos conseils me rappellent sans cesse
Tous ceux que j'ai reçus dès ma tendre jeunesse.
Seule, je ne puis rien : il me sera bien doux
De les suivre toujours, d'être heureuse par vous.

ARAMINTHE.

Vous pouvez espérer...

ANGÉLIQUE, charmée.

Oh! oui, mon cœur espère
Mériter vos bontés : parlez, que dois-je faire?

ARAMINTHE.

Je vous donne un état... Dès demain, mon enfant,
Vous partez pour Lyon; c'est un point important.

(Angélique se trouble.)

Mais pourquoi vous troubler? ce premier sacrifice
Fera votre bonheur... Vous me rendrez justice.

ROSINE.

On saura tout prévoir.

ARAMINTHE.

Et vous aurez encor
Une rente assez forte.

ANGÉLIQUE.

Ah! que m'importe l'or?

Q. 114 126

(Elle est frappée du portrait de son père.)

J'ose vous demander une grâce dernière,
Madame, accordez-moi le portrait de mon père...
Ne me refusez pas... Laissez-moi le bonheur
De placer chaque jour ce portrait sur mon cœur.

ARAMINTHE. (Valmont lui fait signe de céder.)

Il est à vous.

ANGÉLIQUE s'élance pour le prendre, et le couvre de baisers.

Alors, je bénis mon partage :
Ce portrait-là vaut plus que tout votre héritage.

SCÈNE IX.

ARAMINTHE, ROSINE, VALMONT.

(Araminthe et Rosine sont consternées.)

VALMONT, à part.

D'un sentiment si beau je suis vraiment ému !

(A Araminthe et à Rosine.)

Quel changement soudain ! un air triste, abattu !

ARAMINTHE.

Le souvenir d'un oncle !

VALMONT.

En cette circonstance
Les regrets sont dictés par la reconnaissance ;
Mais il faut se soumettre.

ROSINE.

Il a tout fait pour nous ;
Devons-nous l'oublier ?

VALMONT.

A qui le dites-vous ?
L'oublier ! non, jamais, et, voulez-vous m'en croire ?
Par un noble tribut honorons sa mémoire :
Allons trouver Forlis, et donnons, en ce jour,
A la jeune orpheline une preuve d'amour.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

BLAINVIL, FABRICE.

(Ils entrent par le jardin.)

FABRICE.

Je vous cherche au jardin depuis assez long-tems.

BLAINVIL.

Et Dorval?

FABRICE.

Il est là.

BLAINVIL.

Qu'il vienne, je l'attends.

FABRICE.

J'ai rempli vos désirs auprès de votre nièce.

BLAINVIL.

Eh bien?

FABRICE.

On la traite si mal! J'ai pris sur vos neveux

D'autres renseignemens, et j'en rougis pour eux.
Il n'en est qu'un d'honnête, et c'est monsieur Valère.

BLAINVIL.

Il est le plus heureux... Fais entrer le notaire;
Je ne veux rien savoir.

FABRICE.

Comment! ne rien savoir!
Mais je dois vous parler... Pour moi, c'est un devoir;
Ce qui se passe ici me tourmente, m'afflige;
Vous serez indigné.

BLAINVIL.

Va, laisse-moi, te dis-je.

FABRICE.

Je ne puis.

BLAINVIL s'assied près du bureau.

Je le veux.

FABRICE fait un pas en arrière.

Allons, retirons-nous.

(Il s'approche de Blainvil.)

Il s'agit d'un enfant qui n'espère qu'en vous.

BLAINVIL, ému.

Tu parles d'Angélique?

FABRICE.

Avant votre assemblée,
Elle voulait vous voir... Son ame était troublée,
J'ai vu couler ses pleurs, et pour vous j'ai promis.

BLAINVIL, à part.

Eh quoi ! nos héritiers sont-ils nos ennemis ?

FABRICE.

Et savez-vous, Monsieur, quelle dot on lui donne ?
Le portrait de son père !... Ensuite on l'abandonne.

BLAINVIL, indigné.

Ensuite on l'abandonne !

FABRICE.

Oui, le fait est certain,
Si vous partez ce soir, on la chasse demain.

BLAINVIL, en lui-même.

Et voilà donc le prix de tant de bienfesance !
Ils étaient tous, sans lui, plongés dans l'indigence !
Il descend au cercueil, et de si grands bienfaits
N'obtiennent pas un jour de larmes, de regrets !
L'ingratitude est-elle une preuve certaine
Qu'il n'est rien de parfait dans la nature humaine ?
Ce serait l'outrager : les cœurs froids et pervers
N'entrent point dans le plan de ce bel univers.

FABRICE.

Eh bien ! n'ayez pour eux ni bonté ni tendresse,
Et pour les punir tous, adoptez votre nièce :
Un père de famille a bien des jours heureux ;
Auprès de ses enfans, il est enfant comme eux.
Un rien le réjouit, charme son caractère ;
Dites un mot, Monsieur, et vous devenez père ;
Votre nièce, à l'instant, vous donne un nom si doux ;
Par elle tout s'anime et change autour de vous.

BLAINVIL.

Je ne veux point troubler la fin de ma carrière.

FABRICE.

Un ami doit toujours fermer notre paupière !

BLAINVIL, attendri se retourne.

Eh ! n'es-tu pas le mien ?

FABRICE.

Vous me l'avez permis ;
Mais nos enfans, Monsieur, sont plus que nos amis.

BLAINVIL.

Tu me presses toujours !

FABRICE.

C'est qu'il m'est impossible

(Blainvil est surpris.)

De ne pas vous presser.

(Regardant Blaivil avec émotion.)

Près d'un homme sensible,
Notre premier désir est pour les malheureux.

BLAINVIL lui prend la main.

Va, ne te fâche point... servons-les tous les deux,
Je te promets.

(Angélique parait.)

SCÈNE II.

(Cette scène n'est pas la même que celle du quatrième acte; la gradation des sentimens s'est fait sentir. On aperçoit à l'expression de Blainvil qu'il est sur le point d'être vaincu. Son cœur doit toujours s'exprimer.)

BLAINVIL, FABRICE, ANGÉLIQUE.

FABRICE.

Monsieur, Angélique s'avance.

BLAINVIL, accablé.

Ménage-moi, Fabrice!

FABRICE.

Un peu de complaisance.
Ne la brusquez pas trop... Une nièce, un neveu,
Sont presque des enfans.

ANGÉLIQUE.

C'est un dernier adieu
Que je viens adresser au frère de mon père!

FABRICE, à demi-voix à Blainvil.

C'est un dernier adieu... Ne soyez pas sévère!
Elle est triste et timide.

BLAINVIL la regarde.

Eh! pourquoi cet adieu?

ANGÉLIQUE, avec timidité.

On me chasse, Monsieur, de ce paisible lieu.

BLAINVIL, indigné, à part.

On vous chasse !

ANGÉLIQUE.

Un seul jour m'a ravi la tendresse,
Le cœur de mes parens.

FABRICE, à Blainvil.

Combien elle intéresse !

BLAINVIL.

(A Angélique.)

Angélique !... attendez.

ANGÉLIQUE.

Et vous partez ce soir !

(Blainvil parait enchanté de ce mot.)

FABRICE.

En ces lieux, sans appui, quel serait son espoir ?

BLAINVIL, après un moment de silence.

Angélique...

ANGÉLIQUE.

Monsieur !

BLAINVIL.

Aurez-vous le courage
De braver le malheur ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

BLAINVIL.

A votre âge,
On connait peu les biens qui nous rendent heureux.

ANGÉLIQUE.

Votre amitié, Monsieur, comblerait tous mes vœux.

BLAINVIL.

(A Fabrice, à part.) (A Angélique.)

Sa réponse me charme !... En cette circonstance,
Peut-être accusez-vous quelqu'un d'indifférence ?

ANGÉLIQUE, surprise, avec ame.

Moi !...

BLAINVIL.

Mon frère...

ANGÉLIQUE.

Il a fait le bonheur de mes jours.

BLAINVIL.

(A part.) (A Angélique.)

Fort bien... Mais ses neveux ?

ANGÉLIQUE.

Je les aime toujours.

BLAINVIL, enchanté, à part.

Voilà bien la nature !

ANGÉLIQUE, avec timidité.

Ah ! si, sans vous déplaire,
J'osais vous demander une faveur bien chère...

(On aperçoit qu'elle désire l'embrasser. Elle embrasse sa main ; et, sur le point de s'éloigner, elle dit avec émotion :)

Je puis recommencer, c'est la dernière fois.

(Ici Blainvil la presse dans ses bras.)

BLAINVIL essuie ses yeux.

Je veux dans ce château rester encor un mois.

ANGÉLIQUE.

J'y serai près de vous ?

BLAINVIL.

Oui, mon enfant.

FABRICE.

J'espère
Que son oncle bientôt lui servira de père.

ANGÉLIQUE.

J'ai donc un protecteur !

BLAINVIL.

Depuis plus de quinze ans,
Non, je n'ai pas reçu de tels embrassemens !

(Il paraît accablé.)

FABRICE.

Qu'il est doux d'être aimé !

BLAINVIL, *ému.*

Lorsque je l'envisage,
De mon malheureux frère elle m'offre l'image...

(Après un moment de silence.)

Cette épreuve est trop forte !

(Il se retire près de la table tombe avec émotion sur le fauteuil, et paraît hors de lui.)

FABRICE, qui voit Blainvil troublé, dit à Angélique à demi-voix.

Allons, retirez-vous.

(Elle se retire.)

Je rends grâces au ciel, la victoire est à nous !

ANGÉLIQUE sort avec un air très-heureux.

Ah ! son émotion dissipe mes alarmes.
Il ne me chasse pas, puisqu'il verse des larmes.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

BLAINVIL, FABRICE.

FABRICE.

Vous venez de céder au cri de votre cœur,
Et vous avez joui d'un moment de bonheur !
Non, l'homme n'est pas fait pour vivre solitaire.

BLAINVIL.

Mais tu connais mes goûts, mes mœurs, mon caractère ?

FABRICE.

Par vos dons chaque jour vous faites des heureux !
Soyez heureux vous-même en vivant avec eux.

BLAINVIL.

Mais qui vient me trouver ?

FABRICE.

Monsieur, c'est le notaire.

BLAINVIL, satisfait.

Ah ! je respire enfin !

SCÈNE IV.

BLAINVIL, FABRICE, DORVAL, ARAMINTHE, ROSINE, VALMONT, FORLIS, VALÈRE, UN OU DEUX VALETS.

(Valère entre par une porte opposée. Dorval s'approche d'une table que l'on met au milieu. Blainvil reste près de son bureau. Tous prennent place dans l'ordre indiqué par la scène. Blainvil a l'air on ne peut plus gêné et troublé. A la gauche du notaire se trouvent Forlis, Valmont, Araminthe et Rosine, assis. A la droite, et assez loin, Blainvil assis, et Fabrice debout; Valère entre le notaire et son oncle, debout; ensuite Angélique vient à côté du notaire, elle se tient debout, Thérèse est auprès d'elle.)

DORVAL, en saluant Blainvil.

Je vois en vous le frère
Du défunt?

BLAINVIL, froidement.

Oui, Monsieur.

(Dorval parait surpris de cette brusquerie.)

Voici donc le moment
De juger tous les cœurs!

DORVAL, à Blainvil.

Ce triste événement
Cause de grands chagrins!

BLAINVIL, toujours brusquement, et cherchant ses pensées.

Monsieur, c'est très-possible.

DORVAL, à part.

Me serais-je abusé?... Serait-il insensible?

(Blainvil, en arrangeant ses papiers.)

[illegible]

[illegible], brusquement.

Monsieur, allons au fait.

[illegible], à [illegible].

[illegible]

DORVAL.

(Bas, à Blainvil.)

Je vois qu'on [illegible]. Une amitié sincère
[illegible] à Monsieur votre frère.

BLAINVIL.

[illegible] pas pour vous, Monsieur.

DORVAL.

J'ai d'autres sentimens !

BLAINVIL.

Qu'on perd au moins vrai tout le plaisir long-temps !

DORVAL.

Qu'obtient-il [illegible] estimable fille

FOULIS.

Que [illegible] Monsieur, à toute la famille !

BLAINVIL, à part.

Cet ingrat se trouve.

DORVAL, en lisant un papier.

Douze cent mille francs...

(Il regarde autour de lui.)

Les Héritiers, Messieurs, sont-tous ici présens ?

FORLIS.

Oui, Monsieur.

DORVAL regarde.

Mais je cherche en vain la demoiselle.

(A un valet, qui sort au même instant.)

Dites-lui qu'en ces lieux sa famille l'appelle....
Elle est au premier chef....

VALMONT, surpris.

Quels sont ses droits?

DORVAL.

L'honneur
Répond ici pour moi... Songez à son malheur,
Et songez à son père!

ARAMINTHE.

Elle verra qu'on l'aime.

VALMONT.

Tout est prévu, Monsieur.

ARAMINTHE.

Et notre oncle lui-même
Approuve nos desseins.

DORVAL.

Et l'hymen arrêté
Par Ergaste, Messieurs?

BLAINVIL, fortement.

Si je suis consulté,
D'après ce qui se passe, il devient impossible.

(A part, avec ame.)

L'ingrat méritait-il un être aussi sensible!

DORVAL.

Votre frère voulait....

BLAINVIL.

Eh! mon frère avait tort.

DORVAL.

Mais, Monsieur.

BLAINVIL.

Mais, Monsieur, quand il s'agit du sort
D'un être quel qu'il soit, l'homme prudent et sage
Ne dit jamais : je veux; et dans le mariage,
L'accord des sentimens fait les heureux époux.

VALMONT.

La raison le proclame.

FORLIS, charmé.

Et nous le pensons tous.

DORVAL, surpris à part.

C'est un ingrat de plus... Tout devient inutile!

SCÈNE V.

BLAINVIL, FABRICE, DORVAL, ARAMINTHE, ROSINE, VALMONT, FORLIS, VALÈRE, ANGÉLIQUE, THÉRÈSE.

(On fait ici un tableau général. Angélique doit se trouver, comme une victime, entre Valère et le notaire.)

DORVAL.

Vous voyez cette enfant, désormais sans asile :
Son père fut votre oncle et votre bienfaiteur,
Il ne parlait de vous qu'avec l'accent du cœur.
Quand il laisse sa fille au sein de l'indigence,
Et privée à jamais des droits de la naissance,
Que lui réservez-vous ?

VALÈRE.

Je ne suis pas heureux ;
Mais si jamais le ciel favorise mes vœux...
Je n'ai pas oublié les bienfaits de son père.

BLAINVIL, à part.

Et voilà le méchant que repoussait mon frère !

THÉRÈSE.

Parlez-moi d'un cousin si bon, si vertueux !

FORLIS.

Qui n'a rien à donner est toujours généreux.

VALMONT.

En promesses, Monsieur, vous êtes magnifique.

Mais ce pompeux éclat, qu'est-il pour Angélique,
Si le fait à l'instant ne suit l'intention ?

FORLIS tient un papier.

Nous prouvons notre zèle en cette occasion :
Ce contrat lui promet douze cents francs de rente.

Q.109

BLAINVIL, à part.

Un procédé si noble est selon mon attente.

VALMONT, à Blainvil.

Dans cet arrangement vous entrez avec nous ?

ARAMINTHE.

Chacun a fait sa part, et son sort est plus doux.

FORLIS.

Une rente, un état.

BLAINVIL.

Vraiment, je vous admire !

THÉRÈSE.

Ah ! les mauvais parens !

VALMONT.

Désirez-vous souscrire ?

BLAINVIL, avec un grand sang-froid.

Je n'ai rien à donner.

(Surprise générale.)

ARAMINTHE.

Mon oncle, ce bienfait
Assez légèrement touche votre intérêt.

VALMONT.

Il est doux d'obliger...

BLAINVIL.

De quel droit, à quels titres,
De son sort aujourd'hui serions-nous les arbitres ?

VALMONT, avec un calme ironique.

Tous nos droits sont connus.

BLAINVIL.

Les siens le sont aussi.

FORLIS.

Nous sommes héritiers.

BLAINVIL.

Elle est maîtresse ici.

(Tous se lèvent.)

ABAMINTHE, à Valmont.

Maîtresse !... que dit-il ?

FORLIS.

Mais dans cet héritage...

BLAINVIL.

Ingrats ! vous n'avez rien.

VALMONT, étonné.

Quel étrange langage !

BLAINVIL.

Non, rien, vous dis-je, rien... Ce dépôt précieux
Détruit tout votre espoir...

(En regardant Valère, Thérèse et le notaire.)

Et comble tous vos vœux.

(Angélique passe de son côté.)

DORVAL, en remettant un papier à Angélique.

Cette lettre est pour vous.

ANGÉLIQUE couvre la lettre de baisers.

Elle vient de mon père ;
Ah ! le ciel me devait une faveur si chère.

(Elle lit.)

« Angélique, le plus sincère des amis te remettra cette » lettre et l'écrit qu'elle renferme. Je l'ai chargé de ce » dépôt pour en faire usage si le sort disposait de ma vie... »

(Elle ne peut continuer.)

Je ne puis résister au trouble de mes sens !

VALÈRE prend la lettre et lit.

« C'est aux vertus de mon frère que je dois le bon-
» heur de te nommer ma fille. C'est au pied des autels,
» sous le ciel de l'Inde, que je reçus la bénédiction
» nuptiale. J'ai payé du plus grand sacrifice l'outrage
» fait à l'autorité paternelle. Malheur à qui la trahit !....
» Pendant quinze ans, j'ai caché la naissance de mon
» Angélique... Reçois le digne tuteur que t'accorde ma
» tendresse : sois mon héritière, mais pour rendre heu-
» reuse ta famille, pour prévenir ses besoins, et toujours
» essuyer ses larmes. »

ANGÉLIQUE se jette dans les bras de son oncle.

J'avais donc des amis, j'avais donc des parens.

DORVAL tient un papier.

Ces titres, ce contrat, règlent sa destinée.
Angélique est le fruit d'un secret hyménée :
Rien ne peut altérer la force de ses droits,
Elle a pour elle, ici, la nature et les lois.

FABRICE, à Blainvil.

Et moi qui vous pressais de lui servir de père?

BLAINVIL.

Je t'en sais bien bon gré.

VALMONT, bas à Araminthe.

Montrons du caractère.

ARAMINTHE.

Il faut nous éloigner.

ANGÉLIQUE, en s'approchant d'Araminthe.

Ne me quittez jamais.

ARAMINTHE.

Héritez, mon enfant, et gardez vos bienfaits.

(Ici Blainvil la prend par le bras avec chaleur, et l'éloigne de ses parens.)

VALMONT.

Le sort nous a séduits par un brillant mensonge,
Tout enchantait nos yeux, et ce n'était qu'un songe.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

BLAINVIL, DORVAL, VALÈRE, ANGÉLIQUE, THÉRÈSE, FABRICE.

FABRICE.

Les voilà tous partis.

THÉRÈSE, en les regardant.

Quelle était mon erreur!
Mais on peut bien juger les autres par son cœur.

ANGÉLIQUE, en lui prenant la main.

Et le tien est si bon!

DORVAL, à Blainvil.

Mais pourquoi ce mystère?

BLAINVIL.

Pour remplir en tuteur la volonté d'un père;
Pour donner à ma nièce, à l'ombre du malheur,
Un époux digne d'elle, un noble protecteur,
Épris de ses vertus et non de sa richesse;
Heureuse on la flattait, et pauvre on la délaisse:

(A Angélique.)

Mais j'estime Valère, accorde-lui ta main,
Lui seul n'a point trahi les droits du cœur humain;
Ces droits chers et sacrés, charme de l'innocence,
Repos de l'infortune et sa seule espérance.
Ensemble nous vivrons comme de bonnes gens.

ANGÉLIQUE.

Mais nous visiterons, mon oncle, tous les ans,
Le lieu de ma naissance.

BLAINVIL.

Oui, ce petit voyage
Sera de l'amitié le doux pélerinage.
Valère, tu suivras le chemin de l'honneur.
Quand un siècle commence avec tant de splendeur,
Au milieu des héros si chers à la victoire,
L'homme doit respirer le besoin de la gloire.

complet : N.

ANGÉLIQUE.

Je serai votre fille, et pourrai, chaque jour,
D'un père qui n'est plus trouver en vous l'amour.

FIN DE L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE.

CAROLINE,

OU

LE TABLEAU,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. ROGER;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 4 octobre 1800.

. . . . . Ah! quelle joie extrême
D'enrichir la beauté qu'on respecte, qu'on aime,
Et qui, pour un peu d'or, vous apporte en retour
Des biens plus précieux, et l'estime, et l'amour!

SCÈNE I.

NOTICE

SUR M. ROGER.

Jean François ROGER, né à Langres le 17 avril 1776, fit avec succès ses humanités au collége de cette ville, dirigé par l'abbé Sermand. La révolution ayant éloigné tous les professeurs, il alla faire sa rhétorique à Paris, où il resta jusqu'au 10 août. Sorti précipitamment de la capitale, et revenu à Langres, il s'y fit remarquer par son dévoûment pour la cause royale, quoiqu'à peine âgé de seize ans. Jeté, avec toute sa famille, dans les prisons de la terreur pour avoir composé et chanté des chansons contre les révolutionnaires, il n'en sortit que dix-sept mois après le 9 thermidor. On ne l'y avait retenu si long-tems que par exception, et parce qu'on le regardait comme dangereux.

M. Roger, revenu à Paris, étudia le droit sous M. Jolly son oncle; mais l'ascendant de sa vocation lui fit préférer la littérature à la

jurisprudence; et s'étant jeté dans la carrière dramatique, il débuta par *l'Épreuve délicate*, qui obtint quelque succès. Ensuite il donna la *Dupe de soi-même*, qui en eut peu : cette pièce rappelle *l'École des Femmes*, de Molière, à laquelle elle est par trop inférieure. Il a donné, en société avec M. Creuzé de Lesser, *le Billet de Loterie*, opéra; *le Magicien sans magie*, et *la Revanche*, comédie, etc. En société avec M. de Jouy, *l'Amant et le Mari*, opéra. Le théâtre Feydeau lui doit, en outre, le *Valet de deux Maîtres*, opéra en un acte, et le Vaudeville, *Arioste gouverneur*.

L'Avocat et *Caroline*, qui sont dans ce volume, sont ses deux meilleurs ouvrages, surtout le premier, qui est remarquable tout à la fois par le comique de bon ton, et l'intérêt uni aux convenances qui y règnent, ainsi que par l'élégance et la correction du style. C'est une des meilleures pièces en trois actes et en vers qui aient paru depuis trente ans; le sujet en est tiré de Goldoni, et le ton sentimental y domine. Le caractère du personnage principal a été tracé sur l'oncle de l'auteur, ce même Jolly dont nous venons de parler.

M. Roger a publié, en 1805, un *Excerpta*, ou *Fables choisies de La Fontaine*, avec des notes; en 1807, un *Théâtre classique* avec commentaires, composé d'*Athalie*, d'*Esther*, de *Polyeucte* et du *Misantrope*, plusieurs autres éditions d'auteurs classiques, et l'*Histoire poétique* du père Jouvency. En 1809, il a fait paraître la *Vie politique et militaire du prince Henri de Prusse*.

Il fut destitué, en 1798, d'une place qu'il occupait au ministère de l'intérieur, pour avoir lu à l'Athénée une traduction en vers du magnifique début des *Annales de Tacite*, qui fesait allusion aux attentats de la veille (18 fructidor). Réintégré dans ce même ministère par la suite, et par ordre de M. Chaptal, il le quitta pour entrer dans les Droits-Réunis, appuyé du patronage de M. Français, qui, pour cette fois seulement, protégea un homme de mérite; le titre de bon employé dans les caves était bien plus beau à ses yeux que celui d'homme de lettres. M. Roger devint son secrétaire particulier.

En 1807, il fut élu membre du corps législatif, par le département de la Haute-Marne. Créé ensuite conseiller de l'Univer-

sité, sur la présentation de M. Fontanes, et nommé membre de la Légion-d'Honneur, sur la demande de celui-ci, qui le chargea de toute la comptabilité de cet établissement, il perdit cet emploi à la chute de Buonaparte. Au retour du roi, en 1814, il fut fait inspecteur-général des études; et en 1815, il perdit, dans l'interrègne, cette nouvelle place, pour avoir écrit dans le *Journal-Général*, des articles courageux en faveur des Bourbons et contre l'empereur.

La seconde rentrée de Louis XVIII, en 1815, lui rendit son emploi; mais il était réservé à quelque chose de mieux, et fut, dès 1815 même, nommé secrétaire-général des Postes, dont il exerce encore maintenant les fonctions. Reçu à l'Académie, en remplacement de M. Suard, le 30 novembre 1817, il fut présenté au roi, le 9 décembre suivant. S. M. lui dit : « M. Roger, votre cause a été » plaidée par un bon *avocat*. » Jeu de mots plein de finesse; allusion qui est plus qu'un bon mot, et qui n'étonne pas de la part du prince qui l'a faite.

M. Roger est un des principaux membres de la société des *Bonnes-Lettres*, et il s'est

particulièrement attiré l'attention publique depuis quelques années, par les discours publics qu'il a prononcés dans diverses séances l ttéraires de l'Académie et de cette société.

—

PERSONNAGES.

CAROLINE, jeune orpheline.
DESROSNAIS.
DUBREUIL, peintre.
DESCHAMPS, valet de Desrosnais.
FRANÇOISE, vieille gouvernante de Desrosnais.

La scène est à Paris.

NOTA. On a placé les personnages en tête de chaque scène dans l'ordre où les acteurs doivent être placés sur le théâtre. Le premier nommé est le premier à droite du théâtre, et ainsi de suite.

CAROLINE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre de l'appartement de Caroline; elle est meublée très-simplement. Dans le fond, à droite, sont plusieurs dessins au crayon, une table, un carton de dessins, un chevalet et autres choses nécessaires pour dessiner. Du même côté, sur le devant, est un vieux paysage encadré richement, mais enfumé, et dans lequel on doit à peine distinguer un âne. Du côté opposé est une fenêtre donnant sur la cour, une table et un autre carton rempli de paysages. Du même côté, mais dans le fond, est la porte d'entrée. Au lever du rideau, Caroline est à dessiner.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, DESROSNAIS.

DESROSNAIS, frappant et entrant presque en même tems.

Est-il permis d'entrer?

CAROLINE.

Ah! c'est vous, mon voisin?

DESROSNAIS.

Je vous dérange ?

CAROLINE.

Non : car voilà mon dessin
Tout-à-fait achevé.

DESROSNAIS.

Sans moi !... Mais, ce me semble,
Nous étions convenus de travailler ensemble.
Vous manquez aux traités.

CAROLINE.

Oui, vous avez raison ;
Mais je voulais aller ce matin au Salon.

DESROSNAIS.

Dubreuil de ce dessin sera content, j'espère.

CAROLINE.

Quel maître !... il m'aime autant qu'il chérissait mon père.

DESROSNAIS.

Mais il est un peu brusque ; il vous gronde parfois...

CAROLINE.

Son âge et l'amitié lui donnent tant de droits !

DESROSNAIS.

Je lui déplais, je pense.

CAROLINE.

Oh ! cela ne peut être :
Il doit vous estimer.

DESROSNAIS.

Au reste, il est bon maître.

Quels progrès en deux mois ! j'en ai beaucoup moins fait
En deux ans.

CAROLINE, montrant son ouvrage.

Ainsi donc, ma tête vous paraît ?...

DESROSNAIS, regardant Caroline.

Ah ! charmante !

CAROLINE.

Oui ?... Mais bon ! vous me flattez, je gage

DESROSNAIS.

Cela ne se peut pas.

CAROLINE, se levant.

J'ai soigné cet ouvrage.
Je travaille vraiment avec plaisir ici.

DESROSNAIS.

Cependant, vous quittez cet appartement-ci :
Un écriteau l'annonce.

CAROLINE.

Oui, l'on m'en cherche un autre.

DESROSNAIS.

Pourquoi, si vous l'aimez, ne pas garder le vôtre ?

CAROLINE.

Il est trop cher. Mon père était peintre, et déjà
Veuf depuis quatorze ans, quand la mort m'en priva.
D'un peintre il m'a laissé le modeste héritage :
Sans parens, sans tuteur, je n'ai pour tout partage
Que les soins de Dubreuil, ses conseils, ses leçons.
Dans cette maison-ci tous deux nous demeurons :
Il est près d'en sortir ; en docile écolière,

Je suis mon protecteur et l'ami de mon père,
Puis, sans être à l'abri d'un malheur imprévu,
Dois-je donc en loyers manger mon revenu?

DESROSNAIS.

A juger vos moyens par votre bienfesance,
Qui ne vous croirait pas dans la plus grande aisance?

CAROLINE.

On s'enrichit, je crois, en fesant quelque bien.
L'indigent n'a que peu, mais l'avare n'a rien (*).

DESROSNAIS.

(A part.) (Haut.)
Ah! quelle ame! Ainsi donc, vous êtes décidée
A quitter ces lieux?

CAROLINE.

Oui.

DESROSNAIS, après une pause.

J'approuve votre idée...
Oui... vous avez raison... La maison, en effet,
Est vieille, triste... enfin, ce n'est point votre fait...
Je prévois que dans peu j'en sortirai moi-même.

CAROLINE.

Vous!... Mais vous la trouviez d'un agrément extrême.

DESROSNAIS, embarrassé.

C'est que... j'y travaillais : votre exemple, vos goûts,
Cette conformité... d'études... Mais, sans vous,
Je deviendrai, je crois, paresseux.

(*) *Avarus ipse miseriæ causa est suæ.* (PUB. SYRUS.)

CAROLINE, gaiment.

La paresse
M'aurait gagnée aussi, sans vous, je le confesse.

DESROSNAIS.

Pour moi, je me disais, en prenant mes crayons :
« Je ne puis égaler ma voisine ; essayons
» De mériter du moins une fois son suffrage. »
Et je voyais alors avancer mon ouvrage.
Mon dessin devenait plus correct et plus pur,
Et ma main plus légère, et mon coup d'œil plus sûr.
Me manquait-il papier, plumes, pinceaux ? sur l'heure
Je les trouvais chez vous, sans quitter ma demeure.
Vous êtes orpheline : eh bien ! pour vous du moins
Ma vieille gouvernante était aux petits soins,
Vous épargnait l'ennui de mainte bagatelle :
Elle sortait pour vous ; vous écriviez pour elle.
N'était-il pas charmant cet échange de biens,
De services, d'égards et de doux entretiens ?
Mais vous partez ! Adieu les plaisirs et l'étude ;
Sans vous, Paris pour moi n'est qu'une solitude.

CAROLINE.

Vous redoutez l'ennui ! vous, monsieur Desrosnais !
De plaisirs, à Paris, manquerez-vous jamais ?
Jeune, plein de talens, avec votre fortune...

DESROSNAIS.

Ma fortune ! elle m'est inutile, importune :
Qu'en faire seul ?

CAROLINE.

Ah ! ah ! l'embarras est nouveau !

Vous trouverez des gens qui de ce grand fardeau
Sauront vous soulager.

DESROSNAIS, timidement.

Si j'avais une amie
Qui voulût à la mienne associer sa vie,
Qui fût pauvre, qui n'eût pour tout bien que son cœur,
Et ces douces vertus, gages d'un vrai bonheur,
Je jouirais alors! Ah! quelle joie extrême
D'enrichir la beauté qu'on respecte, qu'on aime,
Et qui, pour un peu d'or, vous apporte en retour
Des biens plus précieux, et l'estime, et l'amour!

CAROLINE.

Mais, Monsieur, pensez-vous qu'une femme, fût-elle
D'appas aussi pourvue, aussi tendre, aussi belle
Que vous le souhaitez, mais pauvre, mais sans biens,
Puisse, sans qu'on la blâme, accepter ces liens?

DESROSNAIS.

Quoi!

CAROLINE.

Vous avez en vain des qualités aimables.
Le monde, toujours prêt à nous trouver coupables,
Dirait que votre femme, en s'unissant à vous,
Chérissait la fortune et très-peu son époux.

DESROSNAIS.

Eh! le monde...

CAROLINE.

A raison. Sa critique sévère
Aux nœuds mal assortis met un frein nécessaire.
Quoi de plus malheureux, en effet, qu'un lien
Où l'un apporte tout, où l'autre ne met rien!

DESROSNAIS, avec ame.

Ah! ciel! que dites-vous? N'est-ce rien, en ménage,
Que la conformité d'humeur, de goûts et d'âge?
N'est-ce rien, dites-moi, que ces égards touchans,
Ces paroles d'amour et ces soins caressans,
Si rares parmi nous, si communs chez les femmes?
Cet art de consoler, de réchauffer nos ames?...
La fortune envers vous vainement a des torts;
Votre ame est une dot qui vaut tous nos trésors.

CAROLINE.

Vous supposez, Monsieur, la fortune fidèle:
Mais que l'époux un jour ait à se plaindre d'elle;
Quels reproches!... J'en ai vu maint exemple.

DESROSNAIS.

Vous?

CAROLINE.

Dussé-je aussi jamais ne choisir un époux,
Je ne peux ni ne veux lui devoir ma richesse:
Je veux pouvoir l'aimer, sans vendre ma tendresse;
Non point pour ses bienfaits, mais par goût, mais par choix,
Et pouvoir lui donner autant que j'en reçois.

DESROSNAIS.

Vous me désolez... Quoi! si vous aimiez vous-même?...

CAROLINE.

Non... je m'en défendrai... je suis libre... Si j'aime,
Je veux un ami tendre, et non un protecteur;
J'épouse mon égal, mais non mon bienfaiteur.

DESROSNAIS.

Pouvez-vous présumer?...

CAROLINE.

J'entends quelqu'un, je pense.

DESROSNAIS, à part.

Je ne pourrai jamais vaincre sa résistance.

SCÈNE II.

CAROLINE, DESROSNAIS, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Bonjour, Mademoiselle.

CAROLINE.

Ah! Françoise, c'est vous?
Bonjour.

DESROSNAIS, avec un peu d'humeur.

Que me veux-tu?

FRANÇOISE.

Bon! les voilà bien tous!
Ce que je veux? Vraiment! il semble, à vous entendre,
Qu'on n'ait rien d'important à vous dire, à vous rendre.
Je sors. Voilà la clef de votre appartement.

(Elle lui donne une clef.)

Vous n'en fermez jamais la porte! Heureusement
Que j'ai pour vous de l'ordre et de la vigilance.
Cent fois on vous aurait volé, sans ma prudence,
L'argent dont vous avez hérité. Dieu merci!
J'en sais le compte, allez; et puis, j'y veille.

DESROSNAIS.

Aussi
Tu prends beaucoup de peine.

FRANÇOISE.

Ah! bien loin de m'en plaindre,
Je voudrais faire plus. Vous n'auriez rien à craindre,
Si je vous servais seule. A quoi bon, dites-moi,
Ce valet arrivé d'avant hier? pourquoi?
C'est me faire un affront! Suis-je déjà d'un âge
A ne pouvoir encor gouverner un ménage?

DESROSNAIS.

Mais tu grondes toujours!

FRANÇOISE.

Eh! n'ai-je pas raison?
Ce Deschamps m'est suspect.

DESROSNAIS.

C'est un brave garçon.

FRANÇOISE.

Ah! je ne sais... ses yeux... et sa mine sournoise...
Tenez, je m'en défie.

DESROSNAIS.

Allons, allons, Françoise,
Tu ne vois que voleurs!

FRANÇOISE.

Eh! ne dirait-on pas
Qu'ils sont si rares!... Mais je m'en vais de ce pas
Visiter des marchands, courir toute la ville.

Sans vanité, Monsieur, je vous suis bien utile ;
Car, avec leur esprit, tous ces pauvres garçons
S'entendent au ménage, ah ! Dieu sait !... Finissons.
Aurez-vous aujourd'hui, ma belle demoiselle,
Quelque ordre à me donner ? Vous connaissez mon zèle.

CAROLINE, avec bonté.

Non, je vous remercie.

FRANÇOISE.

Ah ! combien je voudrais
Vous servir quelque jour tous les deux ! Je serais

(Regardant son maître.)

Bien contente... et quelqu'un encor plus... Mais chimère !
Vous nous quittez, dit-on : cela me désespère ;
Et c'est bien mal vraiment ! quitter ainsi les gens
Qui vous aiment !... Adieu... je m'en vais, car je sens
Que je vous gronderais.

CAROLINE.

Adieu, bonne voisine.

(Apercevant Dubreuil.)

Voici Dubreuil.

FRANÇOISE.

Adieu, mam'selle Caroline.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

CAROLINE, DUBREUIL, DESROSNAIS.

DUBREUIL.

Bonjour, ma chère enfant.

CAROLINE.

Ah! je vous attendais.

DESROSNAIS, à part.

Encor Dubreuil!

DUBREUIL, à part.

Toujours ici ce Desrosnais!

(Haut.)

J'arrive tard? Pardon. J'ai trouvé sur ma route
Un merveilleux, un fat, qui ne sait rien, sans doute,
Et qui juge, proscrit, loue à tort, à travers,
Les tableaux, la musique, et la prose et les vers.
Il m'a de ses bons mots assommé plus d'une heure,
Et suivi, malgré moi, jusqu'à notre demeure.
Aussi, morbleu! je l'ai gourmandé comme il faut.

DESROSNAIS.

Vous vous plaignez d'un fat? Plaignez-le bien plutôt:
Doublement malheureux, dans le monde il éprouve
Et l'ennui qu'il y porte, et l'ennui qu'il y trouve.

DUBREUIL.

Non, c'est une fureur qui se répand partout:
On n'invente plus rien, et l'on critique tout.

Mais, çà, ne perdons pas notre tems. Votre ouvrage
(Regardant Desrosnais.)
N'est pas fini, sans doute? Un joli voisinage
Donne lieu trop souvent à des distractions.

CAROLINE.

Pardonnez.

DUBREUIL.

Ah! voyons-le, avant que nous allions
Au salon.

DESROSNAIS.

(A part.)

Au salon? Eh quoi! toujours ensemble!

DUBREUIL.

Cela doit être beau!

CAROLINE, lui montrant son dessin.

Tenez, que vous en semble?

DUBREUIL.

Je l'avais prévu.

CAROLINE.

Quoi?

DUBREUIL.

Mais cela ne vaut rien.

CAROLINE, montrant Desrosnais.

Monsieur l'a trouvé bon.

DUBREUIL.

Parbleu! je le crois bien:
Tout ce qui vient de vous, il le trouve admirable.

DESROSNAIS.

Vous l'avez dit, Monsieur; rien de plus véritable.

DUBREUIL, considérant le dessin.

Quels traits! quelle maigreur!... Voyez un peu ce bras!...
Des oreilles, un nez, qui ne finissent pas!
Enfermez-vous : sans quoi, jamais de bon ouvrage.
(A Desrosnais avec malice.)
Vous, Monsieur, pour quelqu'un qui peint le paysage,
Vous n'allez pas souvent à la campagne?

DESROSNAIS.

Ah! bon!
Vous croyez?

DUBREUIL, tirant sa montre.

Ciel! midi!... Courons vite au salon.
Nous en sommes voisins, par bonheur.

CAROLINE.

Ma toilette.

DUBREUIL.

Ma toilette! toujours!...

CAROLINE.

Mais comme je suis faite!
Regardez donc, de grâce...

DUBREUIL.

Eh! vous êtes au mieux.

DESROSNAIS, à Caroline.

Reviendrez-vous bientôt? Je voudrais en ces lieux...

DUBREUIL, à Desrosnais.

Vous restez?

DESROSNAIS.

Vous avez mes dessins, ma voisine :
Puis-je finir chez-vous celui-ci ?

DUBREUIL.

L'on dessine
Fort mal ici.

DESROSNAIS.

A Caroline.

Très-bien. Puis-je?...

DUBREUIL.

Eh ! restez-y donc ;
Caroline aussi-bien ne vous dira pas non.

(Il sort avec Caroline.)

SCÈNE IV.

DESROSNAIS.

Je suis chez elle au moins, si je ne puis la suivre.
Tout dans ce lieu me plaît, et me charme, et m'enivre !
Enfin, je suis aimé ; ce n'est point une erreur ;
Tout en elle a trahi le secret de son cœur.
Mais j'ai de la fortune, hélas ! et la cruelle
Ne veut pas d'un époux qui soit moins pauvre qu'elle.
Eh quoi ! je me verrais privé de tant d'appas,
Parce que je suis riche et qu'elle ne l'est pas !...
Elle ne l'est pas.... Mais, en dépit d'elle-même,
Ne peut-on l'enrichir par quelque stratagème ?...
Si je trouvais ici quelque moyen...

(Ses yeux s'arrêtent sur le vieux paysage.)

Eh! mais,
L'heureuse idée! Oh! oui... c'est cela!... je pourrais...
Allons... j'espère enfin : mon innocente adresse
Triomphera, je crois, de sa délicatesse.
Deschamps peut me servir.

(Il appelle à la porte.)

Deschamps!... Mais doucement
Ceci veut des égards et du ménagement.

(Il appelle encore.)

Deschamps!

SCÈNE V.

DESROSNAIS, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

J'y suis.

DESROSNAIS.

Tu peux me rendre un bon office.

DESCHAMPS.

Oh! mes petits talens sont à votre service;
Qu'est-ce?

DESROSNAIS.

Depuis deux jours, de ma terre venu,
De Caroline encor tu n'as pas été vu?

DESCHAMPS.

Du tout : elle n'a pas l'honneur de me connaître.

DESROSNAIS.

Sous un prétexte, il faut à ses regards paraître.

DESCHAMPS.

Bon.

DESROSNAIS.

Déguisé.

DESCHAMPS.

Pourquoi ?

DESROSNAIS.

Pourras-tu soutenir
Un personnage ?

DESCHAMPS.

Cent.

DESROSNAIS.

Sauras-tu bien mentir ?

DESCHAMPS.

Un laquais !

DESROSNAIS.

En tableaux te connais-tu ?

DESCHAMPS.

Sans doute.
Mon père était huissier... priseur, s'entend.

DESROSNAIS.

Écoute.
Tu vois bien ce tableau ?

(Il lui montre le vieux paysage.)

DESCHAMPS.

Je vois... je n'y vois rien,

Car il est tout noirci par la fumée... Eh bien?

DESROSNAIS.

Eh bien! c'est un chef-d'œuvre.

DESCHAMPS.

Allons! Monsieur veut rire!
Une enseigne!

DESROSNAIS.

Un chef-d'œuvre, entends-tu bien? Admire,
Achète, je paîrai.

DESCHAMPS.

Mais le prix du tableau?

DESROSNAIS.

Ma foi!... mille louis : ils sont tout prêts.

DESCHAMPS.

Bravo!
Allons, d'un connaisseur prenons bien la figure,
Et d'un franc parvenu les airs et la tournure.

DESROSNAIS.

Tu leur ressembleras aisément.

DESCHAMPS.

En effet,
Aujourd'hui plus d'un maître a le ton d'un valet:
Un valet peut fort bien prendre le ton d'un maître.

DESROSNAIS.

Va donc; et feins surtout de ne pas me connaître.

DESCHAMPS.

Parbleu! le premier soin des laquais parvenus

N'est-il pas d'oublier tous ceux qu'ils ont connus?
Pour rendre entre eux et moi la ressemblance extrême,
Je méconnaîtrai tout, les autres et moi-même.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DESROSNAIS.

Oh! comme ce tableau va m'être précieux!
Il n'est pas bon... mais c'est un Lorrain (*) à mes yeux!
On a frappé! Déjà! serait-ce Caroline?

(Il regarde par la fenêtre.)

(Il se met à son dessin.)

Oui... Travaillons... Dubreuil a raison : je dessine
Fort mal dans cette chambre... Ah! qu'importe où je sois?
Elle seule m'occupe, et partout je la vois.

SCÈNE VII.

DESRONAIS, CAROLINE.

CAROLINE.

Me voilà de retour. Ah! quelle foule immense!
Au salon tout Paris s'est réuni, je pense.
Surprise avec raison, j'interroge; on me dit

(*) Claude le Lorrain, un des plus fameux peintres de paysage.

Que le jeune Guérin, Guérin dont le PROSCRIT (*)
Du plus rare talent semblait l'effort suprême,
Dans un nouveau tableau s'est surpassé lui-même.
J'entre et vois tout le monde immobile, étonné,
Fixé sur un seul point, d'un seul côté tourné.
Chacun cherche un tableau, personne ne le quitte.
C'est Phèdre, c'est Thésée et le noble Hippolyte,
Dit-on de toutes parts; j'en approche un moment:
Quel effet! quel prestige et quel enchantement!
J'ai cru, je l'avoûrai, voir leurs bouches muettes
Prononcer les beaux vers du plus grand des poètes;
Et, par l'illusion de ce tableau divin,
Entendre encor Racine, en admirant Guérin.

DESROSNAIS.

Ah! je veux dès demain lui porter mon suffrage.

CAROLINE.

Et vous, avez-vous bien avancé votre ouvrage?

DESROSNAIS.

Mais... pas mal.

CAROLINE.

Vous avez été seul peu de tems.

DESROSNAIS.

Vous n'avez pas compté comme moi les instans.

CAROLINE.

Dubreuil a de l'humeur.

(*) *Marcus Sextus*, ou le *Proscrit*, premier tableau de M. Guérin, chef-d'œuvre de pathétique.

DESROSNAIS.

Trop.

CAROLINE.

Oui. Mais comme il m'aime !
C'est un excellent guide, à qui mon père même
Dut beaucoup... Qu'ils étaient bons amis tous les deux !
Se disputant toujours, ne s'en aimant que mieux.
Tenez, je m'en souviens, leur dispute ordinaire
Roulait sur ce tableau que je tiens de mon père.
Il en fesait grand cas, et Dubreuil s'en moquait.

DESROSNAIS, feignant de voir le vieux paysage pour la première fois.

Voyons.

(Il le descend, et le pose sur un fauteuil.)

Quel est l'auteur ?

CAROLINE.

Mon père l'ignorait.

DESROSNAIS.

Savez-vous qu'il est bon ?... mais fort bon !

CAROLINE.

Oui : peut-être.

DESROSNAIS.

Mais comment donc ! Dubreuil devrait mieux s'y connaître.
Il ne faut que des yeux.

CAROLINE.

Quand on en veut avoir.
Mais souvent, par humeur, il ne voulait rien voir.

DESROSNAIS.

Il vous traite du moins avec plus de justice :

Heureux qui, comme lui, peut vous rendre service!..
Que n'ai-je ses talens! et qu'il me serait doux
De vous offrir les soins que Dubreuil a pour vous!

CAROLINE.

Permettez... dans la cour j'entends une voiture.

(Elle court à la fenêtre.)

DESROSNAIS.

Bon! vous m'écoutez bien!

CAROLINE.

Quelle étrange figure!

DESROSNAIS, à part.

C'est Deschamps.

CAROLINE.

C'est chez moi qu'on monte!

(On frappe à la porte.)

Eh! oui vraiment.

Entrez.

SCÈNE VIII.

CAROLINE, DESROSNAIS, DESCHAMPS, en habit du jour, mais ridicule.

DESCHAMPS.

Est-il permis de voir ce logement?
Il est à louer?

CAROLINE.

Oui.

DESCHAMPS

Cette chambre est jolie...
Elle conviendra fort, je crois, à ma Julie.

DESROSNAIS.

C'est votre fille?

DESCHAMPS.

Non.

CAROLINE.

Votre femme?

DESCHAMPS.

A peu près.
Moi, je loge à deux pas.

DESROSNAIS.

Voilà des feux discrets!
Monsieur dans ses amours apparemment préfère
Le piquant du scandale au piquant du mystère?

DESCHAMPS.

Du mystère! Fi donc! moi, quand je suis aimé,
Je veux que tout Paris en puisse être informé.

CAROLINE.

Monsieur ne veut-il pas visiter l'autre pièce?

DESCHAMPS.

Vous n'en avez que deux en tout?... Je vous les laisse.
Pourquoi donc sur la porte écrire : APPARTEMENT?
C'est me faire monter fort inutilement.
Ainsi l'on en impose à nous autres gens riches!...
APPARTEMENT! et puis, fiez-vous aux affiches!...
J'ai cru trouver ici chambres et cabinets,

Salle à manger, boudoir, cuisine, caveau frais,
Bibliothèque...

DESROSNAIS.

Ah! ah! vous aimez la lecture?

DESCHAMPS.

Oui, mais je suis surtout amateur de peinture.

DESROSNAIS.

Vraiment!

DESCHAMPS.

Sans me vanter, j'ai chez moi des tableaux
D'un prix!... Le Muséum n'en a pas de plus beaux.
J'ai des originaux... à coup sûr sans copie.
C'est que j'ai voyagé long-tems en Italie.
Les peintres m'estimaient; Raphaël m'aimait fort.

DESROSNAIS, à part, à Deschamps.

Ah! butor!

CAROLINE.

Raphaël, Monsieur! mais il est mort
Depuis trois cents ans.

DESCHAMPS.

Oui!... je le sais à merveille.
Est-ce à moi qu'on apprend une chose pareille?
Mais c'est un petit-fils... A ce que je comprends,
Madame est artiste?

CAROLINE.

Oh! j'en suis aux élémens.

DESCHAMPS.

Travaillez, travaillez; vous aurez ma pratique.

DESROSNAIS, bas à Deschamps.

Au fait, bavard, au fait.

DESCHAMPS.

Une taille angélique...

DESROSNAIS, de même.

Le tableau !

DESCHAMPS.

Serviteur. Pardon, cent fois pardon...

(Il feint de vouloir sortir et s'arrête.)

(A Caroline.)

Ah ! ah ! que vois-je là ?... Des dessins ? Pourrait-on ?...

(Il parcourt les dessins qui sont à droite.)

D'après LEBRUN ? fort bien ! d'après LESUEUR ? sublime !

CAROLINE, à Desrosnais.

Il paraît s'y connaître.

DESROSNAIS.

Oui.

DESCHAMPS.

REMBRANDT ?... Je l'estime.

(Regardant le tableau dont il doit faire emplette.)

Mais quel est ce tableau ?

CAROLINE.

Je n'en sais pas l'auteur.

DESCHAMPS.

Ah ! juste ciel ! c'est lui !

CAROLINE.

Qui donc, lui ?

DESCHAMPS.

Quel bonheur !

DESROSNAIS.

Qu'est-ce donc ?

DESCHAMPS.

Mon pendant !... deux pieds ! cadre semblable !
Je le trouve à la fin ! hasard inconcevable !...

(Avec emphase.)

Quel ton brillant !... Quel flou !... Savez-vous ce que c'est ?

DESROSNAIS.

Non.

DESCHAMPS.

Quoi ! vous l'ignorez ?

CAROLINE.

Enfin ?

DESCHAMPS.

C'est un Vernet.

CAROLINE.

Se peut-il ?

DESROSNAIS.

Vous croyez ?

DESCHAMPS.

Eh ! peut-on s'y méprendre ?
La voilà cette touche et si fière et si tendre !
Ah ! Madame, on n'a pas coutume de vanter
Un tableau, quel qu'il soit, quand on veut l'acheter.
Mais moi, de l'admirer je n'ai pu me défendre.
Combien en voulez-vous ?

CAROLINE.

Mais il n'est pas à vendre :
Feu mon père y tenait, et je veux le garder.

DESCHAMPS.

Le prix que j'y mettrai pourrait vous décider.
Comme en mon cabinet il tiendra bien sa place !
Madame, encor un coup, vendez-le moi, de grâce !
Que vous puis-je en offrir ?

CAROLINE.

Oh ! son prix n'est pas...

DESROSNAIS.

Quoi !
Allez-vous le donner ?

(Ici Desrosnais repasse à côté de Deschamps, et se trouve entre lui et Caroline.)

(A Deschamps.)

Monsieur, c'est avec moi
Qu'il faut traiter.

DESCHAMPS.

Non point : cela ne doit pas être,
Et Monsieur...

CAROLINE.

Du marché je le laisse le maître.

DESCHAMPS.

Soit : mais j'aimerais mieux avoir affaire à vous,
Madame.

DESROSNAIS.

Promptement, de grâce, expliquons-nous.
Ce paysage est donc un Vernet ?

DESCHAMPS.

Véritable.

DESROSNAIS.

Original ?

DESCHAMPS.

Sans doute.

DESROSNAIS.

En ce cas, impayable.

DESCHAMPS.

Ah ! je vous vois venir ; je vais être écorché.

DESROSNAIS.

Non. Trente mille francs : n'est-ce pas bon marché ?

(Surprise de Caroline.)

DESCHAMPS.

Bon marché ! Laissez donc ! juste Dieu ! quelle somme !
S'il en vaut la moitié, je veux que l'on m'assomme.

CAROLINE, à Desrosnais.

Y pensez-vous ? j'étais bien sûre d'un refus.

DESROSNAIS.

Eh bien ! vingt-quatre mille, et ne m'en parlez plus.

CAROLINE, de même.

C'est trop.

DESROSNAIS.

Mais un Vernet !

DESCHAMPS.

Oh ! oh ! en conscience ?

DESROSNAIS.

C'est à prendre ou laisser.

DESCHAMPS.

Voyez! de ma science
Me voilà bien payé! Si je n'avais pas dit
Que c'était... Rien n'est sot comme les gens d'esprit.

DESROSNAIS, avec ironie.

Vous ne le prouvez pas.

DESCHAMPS.

Vous êtes trop honnête.
Allons, n'y pensons plus; la folie en est faite.

CAROLINE, à Desrosnais.

Mais est-il bien possible?

DESCHAMPS.

Ah çà! j'emporte...

DESROSNAIS.

Quoi?

DESCHAMPS.

Le tableau.

DESROSNAIS.

Mais, Monsieur...

DESCHAMPS.

Vous pensez bien, je croi,
Que sur moi je n'ai pas une aussi forte somme.

DESROSNAIS.

Monsieur...

DESCHAMPS.

Me prenez-vous pour un malhonnête homme?

DESROSNAIS.

Oh! non pas, Monsieur; mais...

DESCHAMPS.

Savez-vous que mon nom
Vaut mieux que de l'argent?

DESROSNAIS.

Je ne vous dis pas non.
(Bas.)
T'en iras-tu, bavard?

DESCHAMPS.

Mais pour vous satisfaire,
Je cours dès ce moment, je cours chez mon notaire...
Ou plutôt à la bourse : en un quart-d'heure au plus,
J'y puis honnêtement gagner dix mille écus;
(Bas à Desrosnais.)
J'y vole... et je reviens. Chez vous je vais attendre.
(Haut.)
Messieurs les amateurs, que je vais vous surprendre!
En exposant chez moi ce chef-d'œuvre étonnant,
Je veux en quinze jours rattraper mon argent.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

DESROSNAIS, CAROLINE.

CAROLINE.

Est-ce un rêve ?

DESROSNAIS.

Mais, non.

CAROLINE.

Ma surprise est extrême.

DESROSNAIS.

Vous me voyez surpris presque autant que vous-même.

CAROLINE.

Quoi ! je me croyais pauvre, et j'avais ce tableau !
Mais il est d'un prix fou !

DESROSNAIS.

L'ouvrage est assez beau ;
Cependant, je l'avoue entre nous, c'est bien vendre.

CAROLINE.

Mais quel est donc cet homme ? et pouvez-vous comprendre
Qu'on jette ainsi l'argent ?...

DESROSNAIS.

Un nouveau riche ? Eh quoi !
Ne connaissez-vous pas ces gens-là comme moi ?
Prodigues de leurs biens, comme avides des nôtres,

Ils dissipent les uns, comme ils ont pris les autres (*).
Leur fortune d'un jour en un jour se détruit.
Heureux quand les beaux arts en tirent quelque fruit;
Et quand, sur l'humble artiste étendant leurs largesses,
Ils font, par leurs bienfaits, pardonner leurs richesses!...
D'ailleurs, cet homme-ci me paraît connaisseur,
Et rien, vous le savez, ne coûte à l'amateur.

CAROLINE.

Qu'à cet événement j'étais loin de m'attendre!
Mon cœur d'un peu de joie a peine à se défendre!
L'avenir, entre nous, m'inspirait quelque effroi.

DESROSNAIS.

Eh bien! vous voilà presque aussi riche que moi.

CAROLINE.

Oh! non.

DESROSNAIS.

Votre fortune, au moins, vous met à même
De choisir un époux qui soit riche et vous aime.
Ah! si... N'auriez-vous point déjà fait quelque choix?

CAROLINE.

Qui, moi?

DESROSNAIS.

Vous. Parmi ceux qui viennent quelquefois
Vous voir...

(*) *Iisdem erga aliena sumptibus, quibus sua prodegerant, cum rapacissimo cuique ac perditissimo, non agri, aut fœnus, sed sola instrumenta vitiorum mutarent.*

TACITE, liv. I.

CAROLINE, tendrement.

En vois-je tant?

DESROSNAIS.

N'est-il point d'ami tendre,
Dont les yeux, dont les soins aient su se faire entendre?...
Si, pour vous mériter, il fallait vos vertus,
On ferait, je le sais, des efforts superflus :
Mais que n'apprendra pas votre époux de vous-même?
On imite aisément un modèle qu'on aime.
Ah! parlez. Nul mortel n'est-il digne de vous?
N'oserais-je aspirer au nom de votre époux?
Eh bien!... Que ce silence a droit de me confondre!
Vous ne me dites rien?

CAROLINE, plus tendrement.

N'est-ce pas vous répondre?

DESROSNAIS.

Moi!... votre époux! Amour! l'ai-je bien entendu!

CAROLINE, moitié en riant.

Mais l'acquéreur n'est pas encore revenu.

DESROSNAIS.

Ah! chassez loin de vous cette idée importune;
Bientôt...

CAROLINE, de même.

Je vous l'ai dit : point d'hymen sans fortune.
Si l'on ne revient pas apporter...

DESROSNAIS.

Oh! oui, mais,
Si l'on vient, Caroline est à moi pour jamais.

O promesse charmante autant qu'inattendue!
Je jouirai toujours d'une si chère vue!
Bonheur inespéré! transports! ravissement!
Je cours faire dresser le contrat...

CAROLINE, de même.

Un moment:
Le tableau...

DESROSNAIS.

Quel trésor! je lui dois ce que j'aime:
C'est moi qu'il enrichit beaucoup plus que vous-même.

CAROLINE, de même.

Prenez garde! Songez qu'il pourrait me rester.

DESROSNAIS.

Je songe à mon bonheur, et je cours le hâter.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CAROLINE.

Si l'on revient pourtant!... La surprise, la joie...
D'un si prompt changement que faut-il que je croie?
Une fortune honnête, un amant plein d'amour,
Un mariage heureux... Tout cela dans un jour!
Je l'aimais donc? Hélas! et comment s'en défendre?
Tant de délicatesse! un intérêt si tendre!
Tant de respects!... Le ciel m'est témoin que jamais
Je n'avais désiré de la fortune; mais
Qu'elle va m'être chère! Ah! dans ma joie extrême,

Je voudrais qu'à son tour il fût pauvre lui-même.
Il voulait m'enrichir : je voudrais aujourd'hui
L'enrichir à mon tour, pour me venger de lui.

SCÈNE XI.

CAROLINE, DUBREUIL.

CAROLINE.

Ah ! c'est vous, mon ami ?... Je vais bien vous surprendre.

DUBREUIL.

Quoi donc ?

CAROLINE.

Persistez-vous maintenant à prétendre
Que mon père avait tort de garder ce tableau ?

DUBREUIL.

Mais à moins qu'il ne soit d'hier devenu beau...

CAROLINE.

Combien l'estimez-vous ? Je trouve à m'en défaire.

DUBREUIL.

Oui ? Donnez-le pour rien ; c'est une bonne affaire.

CAROLINE.

Oh ! c'est y mettre aussi par trop d'entêtement !
Et si je vous disais qu'on m'en offre, comptant,
Vingt-quatre mille francs.

(Dubreuil rit aux éclats.)

C'est la vérité pure.

DUBREUIL.

Ah! la plaisanterie est bonne, je vous jure!

CAROLINE.

Je ne plaisante point.

DUBREUIL.

Vingt-quatre mille francs!...
Les avez-vous touchés?

CAROLINE.

Pas encor; mais j'attends.

DUBREUIL.

Vous serez quelque tems, je crois, à les attendre.

CAROLINE.

On doit les apporter bientôt, en venant prendre
Ce tableau.

DUBREUIL.

Quel est donc l'acquéreur fortuné
Par un si beau chef-d'œuvre en ces lieux amené?

CAROLINE.

Il n'a pas dit son nom.

DUBREUIL.

Il a tort de le taire.

CAROLINE.

Il s'y connaît: il est de l'avis de mon père.
Il ne venait ici que pour l'appartement;
Ce tableau l'a frappé.

DUBREUIL.

Je le crois aisément.

Regardez. Il est vrai qu'on n'y trouve ni formes
Ni détails ; qu'on n'y voit que des masses informes ;
Qu'il est sans coloris, sans dessin, sans effet ;
Du reste, j'en conviens, c'est un tableau parfait.

CAROLINE.

Ce ton railleur m'effraie, et je commence à craindre
Qu'il ne revienne pas... Que je serais à plaindre !

DUBREUIL.

Eh bien ! consolez-vous d'avance.

CAROLINE.

Il se pourrait ?...

DUBREUIL.

Allez ! que je devienne un peintre de portrait,
Si vous le revoyez jamais de votre vie.

(En riant.)

Comptez-y bien. A moins qu'étant jeune et jolie...
Cet homme n'ait pour vous... et c'est ce qu'on verra.
Mais non : il a voulu rire. Ah ! ah ! c'est donc là
Cette belle fortune !... Elle est un peu fragile.

CAROLINE.

Vains projets de bonheur ! Espérance inutile !

DUBREUIL.

Vingt-quatre mille francs ! Je conçois vos regrets.

CAROLINE.

Vous ne m'entendez pas. Desrosnais ! Desrosnais !

DUBREUIL.

Ah ! je me doutais bien... Mais s'il faut qu'on apporte
L'argent, il attendra.

CAROLINE.

Dieu ! j'entends à la porte...

(Elle regarde.)

C'est lui !

DUBREUIL.

Qui ? Desrosnais ?

CAROLINE.

Non ; l'acquéreur.

DUBREUIL.

Eh quoi !

CAROLINE.

Eh bien ! dites encor qu'on se moquait de moi !
M'en croirez-vous, enfin ?

SCÈNE XII.

DESCHAMPS, toujours déguisé, CAROLINE, DUBREUIL.

DESCHAMPS.

Je suis prompt en affaire.

(Il tire son argent et le compte sur la table à droite.)

DUBREUIL, à part.

Allons, c'est un amant : oh ! oui ; la chose est claire.

CAROLINE, à Dubreuil.

Interrogez cet homme, il vous fera sentir
Les beautés du tableau.

DUBREUIL.

Soit.

CAROLINE.

J'aurai le plaisir
De vous voir convaincu.

DESCHAMPS.

Je suis exact, Madame,
(A part.) (Haut.)
Vous voyez. Quel est donc cet homme ? Sur mon ame,
Le compte est juste, allez. Trois, six, neuf, dix rouleaux,
Chacun de cent louis, point rognés et point faux.
Il ne tenait qu'à vous d'en demander le double ;
D'honneur, je le donnais.

DUBREUIL, à part.

Ma surprise redouble.
(Haut à Deschamps.)
A vos yeux ce tableau paraît donc un trésor ?

DESCHAMPS.

Ah ! mon Dieu !... pour l'avoir, je l'aurais couvert d'or.

DUBREUIL.

Bon !

DESCHAMPS.

Il ne m'en aurait pas coûté davantage.

DUBREUIL, froidement.

Mais qu'a donc ce tableau, Monsieur, qui vous engage
A le payer si cher ?

DESCHAMPS.

Si cher !... Je l'ai pour rien.

DUBREUIL.

Mais encore, souffrez... Qu'y trouvez-vous de bien ?

DESCHAMPS.

Ce que j'y trouve? ô ciel! la demande est bizarre,
Et digne, en vérité, de ce siècle barbare!
Ce que j'y trouve?

DUBREUIL.

Eh! oui, voyons.

DESCHAMPS, à part.

Quel embarras!
Je lui dirais bien mieux ce que je n'y vois pas.

DUBREUIL.

Eh bien?

DESCHAMPS.

Primo, le cadre est superbe, j'espère.

DUBREUIL, riant.

Ah! ah!

DESCHAMPS.

Puis, quel dessin! quel coloris! quel faire!...
Le beau cheval!

DUBREUIL.

Ah! oui, c'est un âne.

DESCHAMPS.

Fort bien!
Mais antique!... On dirait qu'il parle.

DUBREUIL.

J'en conviens.

Après ?

DESCHAMPS.

Mais êtes-vous en état de m'entendre?
Il me faudrait des jours entiers pour vous apprendre...
Si j'achète un tableau, c'est qu'il est bon, enfin.

DUBREUIL.

J'entends; mais celui-ci, moi, me paraît mesquin.

DESCHAMPS.

C'est qu'il a des beautés trop au-dessus peut-être...
D'abord, je soutiendrai qu'il est avant la lettre.

DUBREUIL, riant aux éclats.

Avant la lettre!... Ah! ah! vous vous y connaissez,
Monsieur le connaisseur!

DESCHAMPS.

Je paie, et c'est assez.
De quoi vous mêlez vous?

DUBREUIL.

Ah! de quoi je me mêle!

DESCHAMPS.

Quels droits cet homme a-t-il sur vous, Mademoiselle?

CAROLINE, montrant Dubreuil.

Je ne dois à Monsieur que des remercîmens,
Et vous sans doute aussi, car tout ce que j'entends
M'assure qu'avec moi, Monsieur, vous alliez faire
Un très-mauvais marché.

DESCHAMPS.

Ce n'est pas son affaire.
Si je le trouve bon?

CAROLINE.

Mais dans le doute, moi,
Je ne puis l'accepter.

DESCHAMPS.

Quoi! vous ajoutez foi...
Un Vandale!...

DUBREUIL.

Insolent! A présent je devine
Le motif qui vous a conduit chez Caroline.

CAROLINE.

Comment?

DUBREUIL.

Vous, connaisseur! qui? vous! jamais de l'art
Vous n'avez eu l'idée... Ah! quel heureux hasard
M'a conduit en ces lieux, pour arracher Madame
Au piége...

DESCHAMPS.

Qu'est-ce à dire?

DUBREUIL.

Au piége affreux, infâme...
Je n'ose m'expliquer, ni lever le rideau;
Mais vous ne veniez pas ici pour ce tableau.

DESCHAMPS.

Je ne vous entends pas, et...

CAROLINE, à part.

Quel trait de lumière !
Cet homme aussi tantôt m'a parlé de manière...
(A Deschamps.)
Ah ! ciel !... Monsieur, Monsieur, remportez votre argent ;
Je garde mon tableau.

DESCHAMPS.

Vous le gardez ! comment !
Mais il n'est plus à vous. C'est une perfidie
Abominable, atroce, incroyable, inouïe !

SCÈNE XIII.

DESCHAMPS, DESROSNAIS, CAROLINE, DUBREUIL.

DESCHAMPS, à Desrosnais.

Ah ! Monsieur ! vous voilà ! Soyez juge entre nous ;
On veut rompre un marché sacré, fait devant vous.

DESROSNAIS, à part.

(Haut.)
Ciel ! Madame ? et pourquoi ?

CAROLINE.

Ceci cache un mystère...

DESROSNAIS.

Quoi donc ?

CAROLINE.

Je rougirais d'éclaircir cette affaire.

DUBREUIL.

Ce tableau vaut-il donc vingt-quatre mille francs?

DESROSNAIS.

Qu'importe, si Monsieur veut les donner?

CAROLINE.

J'entends;
Mais voilà justement pourquoi je les refuse.

DUBREUIL, montrant Deschamps.

On voit quel est Monsieur; on sait bien quelle ruse
L'amène ici.

DESROSNAIS, à part.

Grand Dieu!

DESCHAMPS.

J'en veux avoir raison.
Un homme de mon rang! de ma condition!
Un ami des arts!

DUBREUIL.

Vous! juste ciel! quel blasphême!

DESCHAMPS.

Un connaisseur fameux!

DUBREUIL.

Oui, qui ne sait pas même
Distinguer un cheval d'un âne!

DESROSNAIS.

En vérité?
(Bas à Deschamps.) (Haut.)
Maladroit! Et Monsieur vante sa probité!
Ses connaissances!

DUBREUIL.

Oui.

DESROSNAIS, à Caroline et à Dubreuil.

Ce dernier trait m'éclaire ;
Qu'il soit honnête ou non, je vais vous en défaire.

(A Deschamps.)

Monsieur, qu'on vous accuse, avec ou sans raison,

(Bas.)

Le marché ne peut plus se conclure. Tiens bon.

DESCHAMPS.

Ah ! l'horreur !...

DESROSNAIS.

Point de bruit.

DESCHAMPS.

Bah ! menace inutile !

DESROSNAIS.

(Bas.) (Haut.)

Ferme. Voulez-vous bien respecter cet asile ?

DESCHAMPS.

Avez-vous respecté mon marché, vous ?

DESROSNAIS.

(Bas.)

Fort bien !

(Haut, et d'un ton de colère.)

Sortez !

(Bas.)

Prends le tableau.

DESCHAMPS.

Puisqu'on n'écoute rien,
Nous allons voir. Je vais chercher un commissaire.

(Il cherche à prendre le tableau.)

CAROLINE, effrayée.

Un commissaire! O ciel!

DUBREUIL, à Caroline.

Rassurez-vous, ma chère.

DESROSNAIS, haut, à Deschamps.

Nous ne vous craignons pas.

DESCHAMPS.

Je vous ferai savoir!...

DESROSNAIS, bas, à Deschamps.

(A Caroline.)

Prends donc... N'ayez pas peur.

(Ici Deschamps prend le tableau.)

DESCHAMPS.

Adieu: jusqu'au revoir.

(Il se sauve avec le tableau; il est rencontré et arrêté par Françoise.)

SCÈNE XIV.

DESROSNAIS, FRANÇOISE, DESCHAMPS, CAROLINE, DUBREUIL.

FRANÇOISE.

(Arrêtant Deschamps.)

Au voleur! au voleur!.... Monsieur, qu'on le retienne.

DUBREUIL.

Quoi donc ?

DESROSNAIS, à Françoise.

Quelle folie est aujourd'hui la tienne ?

FRANÇOISE.

Là, je suis folle! ah! oui! ça vous est bien permis!
Après que l'on vous a volé mille louis!

CAROLINE et DUBREUIL, ensemble.

Mille louis!

DESROSNAIS, bas à Françoise.

Tais-toi.

FRANÇOISE.

Comment! que je me taise!
Je puis bien cette fois gronder tout à mon aise,
J'espère! Ah! juste ciel!

DESROSNAIS.

Mais, je...

FRANÇOISE.

Rien. Je prétends
Que l'on fouille au plus tôt ce traître de Deschamps.

CAROLINE, à part.

Deschamps! c'est le valet...

DESCHAMPS.

Je suis un honnête homme.
Monsieur, défendez-moi.

FRANÇOISE.

Rends-nous d'abord la somme.

CAROLINE, montrant l'argent qui est sur la table.

La voici.

FRANÇOISE.

Ciel!

DESCHAMPS, à Françoise.

Eh bien?

CAROLINE, à Desrosnais.

Je vous ai deviné.

DESROSNAIS.

Qui? moi!

CAROLINE.

Comment plus tôt n'ai-je pas soupçonné?

DUBREUIL.

C'est lui?... Ma foi, ce trait mérite bien qu'on l'aime;

CAROLINE.

Ah! vous m'avez trompée!

DESROSNAIS, passant auprès de Caroline.

Eh! sans ce stratagème,
Comment aurais-je pu fléchir votre rigueur?
Caroline! auriez-vous regret à mon bonheur?

DUBREUIL, se mettant entre eux deux.

Épousez-le, ma chère : avec une telle ame,
On doit faire, je crois, le bonheur de sa femme.

(Desrosnais saute au cou de Dubreuil.)

DESCHAMPS.

Suis-je un voleur Françoise!

FRANÇOISE.

Oh! non, pas à présent.
(A son maître.)
Grâce au ciel, vous avez bien placé votre argent.

DESROSNAIS, à Caroline.

Eh bien! vous vous taisez!... Vous ai-je fait offense?

CAROLINE, tendrement.

A moi! Que vous savez mal juger mon silence!
Ah! si de pareils dons pouvaient être offensans,
Quels cœurs pourraient jamais être reconnaissans?...
Je vous en remercie, et je vous les pardonne.

DESROSNAIS.

Point de remercîment : c'est à moi que je donne.

DESCHAMPS.

Et le Vernet, Monsieur, qu'en ferons-nous?

DUBREUIL.

Du feu.

CAROLINE.

Non pas. Je lui dois trop pour l'estimer si peu.

FIN DE CAROLINE.

L'AVOCAT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. ROGER;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 12 mars 1806.

Vir bonus, dicendi peritus.
CICÉRON.

PERSONNAGES.

ARMAND, avocat.
DUCLOS, marin, client d'Armand.
CÉCILE, orpheline.
MARIE, gouvernante de Cécile.
ROBERTOT, procureur de Falaise.
COURVILLE, marchand forain, Normand.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à Rouen, dans un hôtel garni.

NOTA. On a placé les personnages en tête de chaque scène dans l'ordre où les acteurs doivent être placés sur le théâtre. Le premier nommé est le premier à droite du théâtre, et ainsi de suite.

L'AVOCAT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un cabinet de travail; deux portes latérales; une autre au fond; un bureau à droite de la scène.

SCÈNE I.

ARMAND.

Oui, cette cause est sûre, et le droit est constant.
Voilà mon plaidoyer fini; j'en suis content.
Il me tarde de voir quel effet il va faire!
Je ne plaidai jamais plus importante affaire,
D'un intérêt plus grand et plus universel.
Sept heures!... C'est bientôt le moment solennel...
O lois dont en ce jour j'invoque la prudence!
De la société seconde providence!
Vous faire triompher est un emploi flatteur,
Un privilége auguste, et j'en sens tout l'honneur.

(Il se lève.)

Pourquoi faut-il souvent que cet honneur insigne
Coûte tant à celui qui veut s'en rendre digne!
Avant d'avoir appris contre qui je plaidais,
Du choix qu'on fit de moi je me félicitais...
Mais, juste ciel! plaider contre celle que j'aime,
La perdre! à mon devoir c'est m'immoler moi-même!
Que faire? était-il tems encor de refuser?
A d'indignes soupçons pouvais-je m'exposer?
Et, sans manquer aux lois que mon état m'impose,
Si près du jugement, abandonner la cause?
Abandonner Duclos! moi, son ancien ami!
Moi qu'il ne sut jamais obliger à demi!
Moi qui me dois à tous, et qui ne puis sans crime
Refuser mon secours au faible qu'on opprime,
Ni voir une injustice et la voir de sang-froid!
Moi, protecteur public de quiconque a bon droit!
Malheur à l'avocat de qui l'ame vulgaire
Ne sent pas tout le prix d'un si beau ministère!
Qu'en ce jour mon devoir soit ou non rigoureux,
Est-il quelque vertu qui rende malheureux?
Non; quoi qu'à ma raison ma passion oppose,
N'écoutons que l'honneur, soyons tout à ma cause.

(Il retourne à son bureau.)

Chère Cécile! au moins, si tu pouvais savoir
Ce qu'il va m'en coûter pour remplir mon devoir!...
Tu ne le sauras pas... tu ne liras pas même
Ces vers... Eh! oui, ces vers... car à mon trouble extrême
Le sort bizarre ajoute encore ce travers:
Je la combats en prose, et je la chante en vers.
Mais quelqu'un vient, cachons ces vers, et du silence!

C'est mon client ; bon cœur, mais d'une méfiance
Et d'une brusquerie !... Enfin, c'est un matin.

SCÈNE II.

ARMAND, DUCLOS.

ARMAND.

DÉJA, monsieur Duclos ?

DUCLOS.

Est-il donc si matin ?

ARMAND.

Assez.

DUCLOS.

Que les momens sont longs, quand on les compte !
Je meurs d'impatience et de peur.

ARMAND.

Vous ? quel conte !

DUCLOS.

D'honneur, je n'en dors point ; et le jour et la nuit
Ce diable de procès m'agite et me poursuit.
Je vais, je sors, je rentre...

ARMAND.

Asseyez-vous, de grâce.
Du calme.

DUCLOS.

Seriez-vous si tranquille à ma place ?
Ce n'est pas votre affaire, on le voit bien.

ARMAND.

Eh quoi !
Quand je dois la plaider, n'est-elle pas à moi ?

DUCLOS, s'asseyant.

Pardon ; je vous connais, et, quoique jeune encore,
Comme toute la France, Armand, je vous honore.
Si Rouen m'eût offert un meilleur avocat,
Plus éclairé que vous, plus franc, plus délicat,
Morbleu ! jusqu'à Paris aurais-je été vous prendre
Pour venir tout exprès à Rouen me défendre ?
Ici vingt avocats honorent leur métier ;
Mais ce n'est qu'à vous seul que j'ai pu me fier ;
Et, si de mon procès j'avais chargé quelque autre,
Je serais déjà mort.

ARMAND.

Quelle crainte est la vôtre ?
N'avons-nous pas pour nous le bon droit, l'équité ?

DUCLOS.

Le bon droit ! Ah ! vraiment ! la belle sûreté !
Fiez-vous-y, ma foi, dans le siècle où nous sommes !

ARMAND.

Les juges, croyez-m'en...

DUCLOS.

Les juges sont des hommes,
Et c'est contre une femme, hélas ! que nous plaidons.

ARMAND.

Cécile gagnerait son procès ?

DUCLOS.

Je réponds

Qu'on la reconnaîtra pour fille de mon frère,
Et qu'on l'institûra son unique héritière.
N'a-t-elle pas pour elle un premier jugement?
Inique!... Mais, enfin, j'en appelle en tremblant.

ARMAND.

Le premier tribunal n'a-t-il pu se méprendre?

DUCLOS.

Eh! mon Dieu! le second saura-t-il mieux m'entendre?

ARMAND.

Oui : les tems sont changés et les juges aussi.

DUCLOS.

Soit; et puis vous plaidez pour moi cette fois-ci.
Mais...

(Il se lève et Armand aussi.)

ARMAND.

Eh bien! voyons donc ce qui vous épouvante.

DUCLOS.

La déclaration de la mère expirante.

ARMAND.

Bon!

DUCLOS.

L'on croit volontiers les gens qui vont mourir,
Et ce n'est guère là le moment de mentir.
Elle a menti, pourtant; j'en jure sur mon ame,
A mon frère jamais je ne connus de femme;
Et, quoique ensemble au Cap nous n'ayons pas vécu,
S'il s'y fût marié, certes je l'aurais su.

ARMAND.

Il vous écrivait?

DUCLOS.

Non ; certain motif fort sage...
Mais enfin montre-t-on l'acte de mariage ?
On n'en a point trouvé.

ARMAND.

Quand il existerait,
Croyez-vous qu'à Cécile, hélas! il suffirait ?
De deux époux, ici, qu'importe l'alliance,
Si l'enfant ne produit son acte de naissance ?
Or (et c'est là le point) cet acte existe-t-il ?
Non. On nous parle en vain d'incendie et d'exil ;
Ce n'est aux yeux des lois qu'un moyen illusoire :
Les registres publics, voilà ce qu'il faut croire.
Qui vous alarme enfin ? Serait-ce le talent
De monsieur Robertot, ce procureur normand,
Tuteur, oncle, et de plus avocat de Cécile ?

DUCLOS.

Le coquin ! n'a-t-il pas répandu dans la ville
Que Cécile ressemble à mon pauvre Duclos ?
Sur sa seule parole il va trouver des sots
Tout prêts à l'attester.

ARMAND.

Eh bien !

DUCLOS.

C'est une histoire ;
Mais plus on est absurde, et mieux on se fait croire.

ARMAND.

Vous avez vu Cécile, et vous devez savoir...

DUCLOS.

Je ne l'ai jamais vue. Elle a voulu me voir;
Elle m'a même écrit dix fois pour me remettre
(Disait-elle) un papier, je ne sais quelle lettre...
Tout ce que femme peut inventer de détours,
Elle l'a, pour me voir, employé tous les jours.
Mais, morbleu! vainement. J'ai, sans vouloir les lire,
Renvoyé ses billets, et j'ai fait interdire
Ma porte à tout le monde, afin d'être assuré
Qu'elle n'entrera pas chez moi contre mon gré.

ARMAND.

Vous la haïssez donc?

DUCLOS.

Moi! point. Mais je suis père,
Et mes fils n'ont plus rien sans les biens de mon frère.
Quoi donc! on le proscrit, ses biens sont séquestrés;
L'amitié, le devoir... (car un jour vous saurez
Que celui qu'on bannit n'était pas seul coupable,
Et que j'ai...)

(S'arrêtant comme s'il craignait d'en avoir trop dit.)

Désolé du malheur qui l'accable,
Je demande à grands cris son rappel. Un refus
Le maintient exilé, mais ses biens sont rendus:
Il meurt! et moi j'aurais tout sauvé du naufrage,
Pour voir des étrangers prendre son héritage!
Je me verrais volé sans crier au voleur!...
Mais pour haïr Cécile, oh! non: sur mon honneur!
Son coquin d'oncle, soit: c'est un fourbe, un corsaire;

Mais Cécile, on la dit bonne, honnête, sincère.

ARMAND.

C'est la vérité.

DUCLOS.

Vous la connaissez ?

ARMAND.

Un peu.

DUCLOS.

Est-elle jolie ?

ARMAND.

Oui, très-jolie.

DUCLOS, à part.

Ah ! morbleu !

(Haut.)

Mon cher ami, je suis la confiance même.

ARMAND, riant.

Oui ?

DUCLOS.

Mais vous êtes jeune et d'une ardeur extrême :
Ceci pour vous et moi n'a-t-il pas son danger ?

ARMAND.

Bon !

DUCLOS.

Dans le même hôtel pourquoi venir loger ?

ARMAND.

Il était naturel qu'ici je descendisse ;
Cet hôtel est voisin du Palais de justice.

Le hasard a voulu qu'en même tems que moi
Cécile y vînt aussi. Fallait-il fuir !

DUCLOS.

Ma foi !
Qui brave le péril, à succomber s'expose.

ARMAND.

J'ignorais qu'elle fût pour rien dans cette cause.
Sa famille, son nom, tout m'était inconnu,
Et c'est depuis huit jours au plus que j'ai tout su.
Avec sa gouvernante elle vit retirée.
Dans sa position on veut être ignorée ;
Et je n'ai tout appris que quand son procureur
S'est dit en arrivant son oncle et son tuteur.

DUCLOS.

Allons ! je vous en crois. Mais çà, le tems se passe ;
Si j'allais visiter nos juges ?

ARMAND.

Non, de grâce.

DUCLOS.

Fort bien : mais Robertot ne peut-il pas avoir
Offert... que sais-je, moi ? l'or a tant de pouvoir !

ARMAND.

De l'or ! c'est faire outrage à ces juges austères.

DUCLOS.

On vous croirait vraiment né du tems de nos pères !
Mais ce qu'ils condamnaient n'est plus qu'un jeu plaisant ;

Les vices d'autrefois sont les mœurs d'à présent (1).

(Il va pour sortir.)

Que vois-je !... de Cécile, oui, c'est la gouvernante...
Quel dessein ?...

ARMAND.

Je ne sais.

SCÈNE III.

ARMAND, DUCLOS, MARIE.

MARIE, à Armand.

Monsieur, votre servante.
C'est monsieur Robertot, qui, pressé de sortir,
M'envoie auprès de vous, et vous fait avertir,
A moins qu'en ce moment vous ne puissiez l'entendre,
Qu'ici, dans un quart d'heure, il est prêt à se rendre.

DUCLOS, un peu rassuré.

Ah !

ARMAND.

Qu'il vienne.

MARIE.

Mon Dieu ! vous faut-il donc plaider !

(Montrant Duclos.)

Et Monsieur que voilà ne veut-il rien céder ?
Peut-on être plus dur, et de cette manière
Repousser, dépouiller la fille de son frère ?...

(A Armand.)

Car vous aurez beau faire avec tous vos discours,
Cécile est bien sa nièce et la sera toujours (2).
Croyez-vous empêcher par votre rhétorique
Qu'elle ne soit la fille et l'héritière unique
De feu monsieur Duclos, qui, pour certain écrit,
A l'île Saint-Domingue, hélas! mourut proscrit?
Est-ce à moi qu'on viendra soutenir le contraire,
A moi qui la vis naître et qui lui sers de mère?

DUCLOS.

Comment donc! elle plaide!

MARIE.

Eh! vraiment! pourquoi pas?
Je ne vous conçois point, vous autres avocats:
La chose est toute simple, et vous, j'en suis certaine,
Vous allez pérorer, qui sait?... une semaine,
Pour embrouiller l'affaire au lieu de l'arranger.
On vous écoutera pourtant, vous, étranger;
Mais Cécile et moi? point. Et cependant, je pense,
On devrait l'écouter, elle, de préférence.
Mais bon! que je suis sotte et que de vains discours!
Vous ne m'écoutez pas, et je parle à des sourds.

(Montrant Duclos.)

Que de fléchir Monsieur il ne soit pas facile,
Soit; il a refusé même de voir Cécile.
Mais vous, monsieur Armand, vous plaider contre nous!
Devions-nous donc attendre un pareil trait de vous?

DUCLOS.

Ah!... pourquoi pas?

MARIE.

Allez ! c'est de la perfidie !
Après avoir montré tant d'intérêt...

ARMAND, voulant l'interrompre.

Marie...

DUCLOS.

Vous vous connaissiez donc beaucoup ?

MARIE.

Nous le voyions
Tous les jours.

DUCLOS.

Tous les jours !

MARIE.

Et lorsque nous sortions,
Souvent il nous suivait, et cela fesait dire
Qu'il était amoureux de nous.

DUCLOS.

Lui !

ARMAND, à part.

Quel martyre !

MARIE.

Mais, bah ! les avocats ! comptez donc là-dessus !
Ça ne sait que parler, parler, et rien de plus.
Parlez donc. Je rejoins l'oncle de ma maîtresse ;
Peut-être obtiendra-t-il plus que moi. Je vous laisse,
Et vois avec regret que les gens à talens,
Par malheur, ne sont pas toujours de bonnes gens.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ARMAND, DUCLOS.

DUCLOS, vivement.

Armand, dirait-on vrai ? Vous aimeriez Cécile ?

ARMAND.

Que de vous alarmer il est peu difficile !
Sur un propos léger allez-vous tout d'un coup ?...

DUCLOS.

Vous ne l'aimez donc pas ?

ARMAND.

Je l'estime beaucoup.

DUCLOS.

Me préserve le ciel d'en prendre aucun ombrage !
Mais... au surplus elle est promise en mariage
(Vous le savez sans doute) à certain... Eh ! son nom ?

ARMAND.

Courville.

DUCLOS.

C'est ça même. Honnête homme, dit-on...
Pour un Normand. D'ailleurs amoureux de la belle.

ARMAND.

Oh ! oui, selon sa dot.

DUCLOS.

Enfin, très-aimé d'elle.

ARMAND, vivement.

Aimé? lui! vous pensez?...

DUCLOS, l'examinant.

Certainement. Aussi
Je ne crains pas pour vous.

ARMAND.

Ah! je l'espère ainsi.

DUCLOS.

Mais les juges!... Cécile est jolie; et ses larmes...
Une femme qui pleure a toujours tant de charmes!...
Tenez, mon cher, au lieu de nous faire juger,
Si je vous proposais...

ARMAND.

Eh! quoi?

DUCLOS.

De transiger.

ARMAND.

Comment! trouveriez-vous votre affaire mauvaise?

DUCLOS.

La belle question! non certe! à Dieu ne plaise!

ARMAND.

C'est donc de mes talens que vous vous méfiez?

DUCLOS.

Non.

ARMAND.

C'est donc de ma foi?

DUCLOS.

Moi ! jamais, et croyez...

ARMAND.

Pourquoi donc transiger ?

DUCLOS.

Je ne sais... mais je n'ose...
N'avez-vous donc enfin jamais perdu de cause ?

ARMAND.

Rarement ; sur ce point je ne suis pas léger,
Et je juge une affaire avant de m'en charger.
La vôtre est juste, oui, juste, et doit même être utile.
Aussi, quelque intérêt que m'inspire Cécile,
Contre elle jusqu'au bout je soutiendrai vos droits,
Fondés sur l'équité, la raison et les lois...
Et quelles lois, Monsieur ? les lois les plus sacrées,
Transmises d'âge en âge et toujours révérées,
Celles qu'il nous importe à tous de maintenir:
Si j'y portais atteinte, il faudrait m'en punir.
Non ; de l'ordre public garans sûrs et fidèles,
Ces lois ne souffrent point qu'on transige avec elles ;
Et, tant qu'à mes conseils enfin vous vous fîrez,
Non, Monsieur, non, jamais vous ne transigerez.

DUCLOS.

Certainement ! Combien votre zèle m'enflamme !
Ce n'était qu'une épreuve, et j'en rougis dans l'ame.
Moi, transiger ! jamais je n'en eus le dessein !
Je l'avoûrai pourtant ; inquiet, incertain,
Hier j'ai consenti que Robertot lui-même
Vînt ce matin...

ARMAND.

Eh bien ! il s'en ira de même,
Et vous allez m'aider à le congédier.

DUCLOS.

Non pas, chargez-vous-en ; j'ose vous en prier :
Moi, je vais éclaircir un point qui m'inquiète,
Et m'assurer, malgré leur équité parfaite,
Si nos juges, aux vœux de maître Robertot,
N'ont pas prêté l'oreille un plus qu'il ne faut.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ARMAND.

Comme à sa méfiance, ô ciel ! il s'abandonne !
Je ne le vois que trop ; moi-même il me soupçonne !
Pour son repos... le mien... oui, j'y suis décidé,
Fuyons toujours Cécile avant d'avoir plaidé.
Mais voici son tuteur... Malheureuse pupille !

SCÈNE VI.

ARMAND, ROBERTOT, COURVILLE.

ROBERTOT.

Monsieur, je vous présente ici monsieur Courville,
Un de mes bons amis, et bientôt mon parent ;
Qui nous a de Falaise amenés à Rouen

Dans sa voiture. Il fut autrefois militaire.
On eût parlé de lui s'il avait fait la guerre !
Depuis, négociant des plus achalandés.

COURVILLE.

Tout prêt à vous servir, si vous le commandez.
La foire de Guibrai dans peu de jours commence ;
Et si vous y veniez...

ROBERTOT.

Son commerce est immense.
C'est un homme d'honneur, d'esprit, de probité.

COURVILLE.

Oh ! c'est trop fort, mon cher.

ROBERTOT.

Non, c'est la vérité.
Sans cela, vous sentez que, malgré sa richesse,
Il n'eût osé prétendre à la main de ma nièce ;
Car la probité... moi... Comme futur époux,
Permettez qu'il assiste à notre rendez-vous.
Çà, vous voulez, dit-on, peu sûr de votre cause,
De vos prétentions rabattre quelque chose.
Quelles sont, s'il vous plaît, vos propositions ?
Nous les rejetterons, je pense ; mais voyons :
Peut-être en ferez-vous d'honnêtes, de sincères ;
Qui sait ? Je ne suis point, moi, comme mes confrères ;
Je vis de procédure, et je hais les procès.
Je voudrais voir partout la justice, la paix.
Que gagnerais-je à voir ma nièce reconnue
Pour fille de son père, et de ses biens pourvue ?
Rien, sinon le plaisir de voir ses jours heureux,

(Montrant Courville.)

Unis à ceux d'un homme aimable et généreux.

COURVILLE, à part.

Tu ne lui dis pas tout.

ROBERTOT.

Moi, je fais les avances
En attendant la noce, et si mes espérances...
Enfin...

ARMAND.

Pardon, Monsieur, mais le tems...

ROBERTOT.

C'est bien dit;
Le tems vole, et chacun doit le mettre à profit :
C'est qu'en vous écoutant aisément on l'oublie.
Parlez, continuez, Monsieur, je vous supplie.
Vous dites donc?

ARMAND.

Qui? moi, Monsieur? Je ne dis rien.

ROBERTOT.

Or donc, pour revenir au but de l'entretien,
Vous voulez transiger? Essayons de conclure.

ARMAND.

Je ne veux rien du tout, Monsieur, je vous assure.

ROBERTOT.

Ah! c'est pour voir venir. Eh bien! vous exigez?...

ARMAND.

Rien, vous dis-je.

ROBERTOT.

Le quart?

ARMAND.

Non.

ROBERTOT.

Le tiers ?

COURVILLE.

Rédigez
Vos propositions.

ARMAND.

Je n'en ai point à faire.

ROBERTOT.

Allons ! cédons tous deux un peu, mon cher confrère,
Parlez.

ARMAND.

Non ; mon client, un instant, en effet,
D'une transaction avait eu le projet.
Il a changé d'avis ; nous plaiderons l'affaire.

ROBERTOT.

Eh bien ! nous plaiderons, si cela peut vous plaire.
Nous aurons vingt témoins.

ARMAND.

Sans preuves par écrit !

OBERTOT.

Mais je voudrais bien voir qu'on nous les interdît !

ARMAND.

Où serions-nous, Monsieur, sans une loi contraire?

Si chacun, par témoins, pouvait prouver son père,
Les pauvres pourraient bien rester sans héritiers,
Mais les riches bientôt en auraient des milliers.

ROBERTOT.

Lorsque le TRACTATUS est clair et véritable...

COURVILLE.

Encor du latin !

ROBERTOT.

En espèce semblable,
Nous avons vingt arrêts rendus rien qu'à Paris,
Qui font jurisprudence, arrêts IN TERMINIS,
Arrêts en robe rouge et chambres assemblées,
Dont toutes vos raisons se verront accablées.
Ah ! vous croyez avoir à faire en ce débat
A quelque novice ; oui ! mais, monsieur l'avocat,
Nous verrons, car ma cause...

ARMAND.

Et des moins favorables.

ROBERTOT.

Bah ! j'en ai gagné cent qui n'étaient pas gagnables.
Bientôt nous nous verrons face à face au Palais.

ARMAND.

Je l'espère.

ROBERTOT.

(Il va pour sortir et revient.)
Bonjour. Songez-y, je m'en vais.

ARMAND.

Serviteur.

ROBERTOT, à Courville.

Venez.

COURVILLE.

(Bas.)

Non... Vous en savez la cause.

(Haut.)

Je voudrais à Monsieur parler de quelque chose ;
S'il veut bien...

(Armand fait signe que oui.)

ROBERTOT.

(Bas.)

Adieu donc. Je vais voir nos amis ;
Savoir d'eux la méthode et les us du pays.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ARMAND, COURVILLE.

COURVILLE.

Que je bénis, Monsieur, l'heureuse circonstance
Qui m'a permis de faire avec vous connaissance !
Ah ! quel homme !

ARMAND.

C'est moi qui dois être flatté...

COURVILLE.

Je ne vous flatte point, vous m'avez enchanté.
Aussi, dame ! à Paris vous êtes un illustre,
Et du barreau français l'ornement et le lustre.

ARMAND.

Monsieur...

COURVILLE.

Que Robertot n'a-t-il votre talent!
Seulement la moitié! je serais trop content.
Mais, tenez, entre nous, c'est un petit génie;
Honnête... oh! pour cela... Mais tête rétrécie,
Pas d'esprit, pas de tact, enfin un procureur.

ARMAND.

Vous ne le gâtez pas.

COURVILLE.

C'est mon ami de cœur.
Mais, s'il faut vous le dire, avec cet adversaire
Vous n'aurez pas de gloire à gagner votre affaire,
Et c'est un ennemi peu digne de vos coups.
Moi, j'y renoncerais, si j'étais que de vous;
Car enfin, d'un côté point de gloire, et de l'autre,
Si vous perdiez!... Et puis quel client que le vôtre!
Un marin soupçonneux... Convenez qu'il serait
Bien plus de votre goût, si cela se pouvait,
De défendre une jeune et charmante pupille,
Aimable... car elle est aimable, ma Cécile,
Et, la cause gagnée, elle a cent mille écus
Dont je ne parle pas... Et puis tant de vertus!
Ah! de la ruiner ce serait bien dommage!

ARMAND.

Je conviens qu'il faudra m'armer d'un grand courage.

COURVILLE.

A votre place aussi, moi, je supposerais

Une affaire, un voyage, et m'en retournerais.

ARMAND.

Vous feriez là, Monsieur, une belle incartade!

COURVILLE.

Oui! vous croyez?... Eh bien! soyez plutôt malade.

ARMAND.

Comment!

COURVILLE.

Nous sommes seuls; tenez, parlons sans peur:
Ayez la fièvre, et moi je paîrai le docteur.

ARMAND.

Plaît-il?

COURVILLE.

Ne plaidez point, et ma reconnaissance...

ARMAND.

Ah! j'entends; vous voulez acheter mon silence (3).

COURVILLE.

Acheter, moi! fi donc! Mais quoi! je sais fort bien
Que dans ce monde-ci l'on ne fait rien pour rien;
On cherche à s'arrondir... Accepter n'est pas prendre,
Et refuser sa voix, enfin, n'est pas la vendre.

ARMAND.

Me connaissez-vous bien pour me parler ainsi?

COURVILLE.

Mais vous êtes pour nous trop dangereux aussi.

ARMAND.

Ah! vous me croyez donc homme à gagner ma cause?

COURVILLE.

J'en tremble.

ARMAND.

Et pensez-vous que ce fût autre chose
Si je ne la plaidais?

COURVILLE.

Parbleu! quel préjugé!
Le cher Duclos perdrait avant d'être jugé.

ARMAND.

Eh quoi! je lui serais, Monsieur, si nécessaire,
Et je balancerais à plaider son affaire!
Et je m'exposerais à faire publier
Qu'on peut, pour de l'argent, me...

COURVILLE.

Ne peut-on nier?
Et qui d'ailleurs sur vous forgerait cette histoire?

ARMAND.

Vous l'avez bien pensé... d'autres peuvent le croire.
Ah! dût-il de mes jours m'en coûter le bonheur,
Je préviendrai ce bruit fatal à mon honneur.
La cause de Duclos est désormais la mienne,
Et je la plaiderai sans que rien me retienne.

COURVILLE, d'un ton à demi-fanfaron.

Et si l'on vous priait de ne pas la plaider?

ARMAND.

J'en tirais. On ne peut pas plus m'intimider,
Monsieur, que me séduire, et de vos bonnes grâces

Je suis aussi touché qu'ému de vos menaces.

COURVILLE.

Oui?... Parbleu! nous verrons! je suis entreprenant...

SCÈNE VIII.

ARMAND, DUCLOS, COURVILLE.

DUCLOS.

Qu'entends-je? on se querelle?

ARMAND, à part.

A l'autre maintenant!

COURVILLE.

O mon Dieu!... point du tout... nous badinions ensemble.

DUCLOS.

Vos badinages sont sérieux, ce me semble.
Le sujet du débat?

COURVILLE.

Rien de très-alarmant.

DUCLOS.

Serait-ce par hasard Cécile?

ARMAND.

Elle?

COURVILLE.

Comment?

DUCLOS.

Eh! l'on vous dit rivaux.

COURVILLE, à part, avec une joie maligne.

Lui, mon rival! ah! peste!

DUCLOS.

Vous disputiez, enfin!

ARMAND, avec indifférence.

Moi? point, je vous proteste.
D'autres choses vraiment occupent mon esprit,
Et je veux oublier ce que Monsieur m'a dit.

DUCLOS.

Mais ma défense?

ARMAND, montrant son bureau.

Est là. J'ai pris soin de l'écrire
Pour en être plus sûr.

DUCLOS.

Je voudrais bien la lire.
Permettez-vous? Pardon.

ARMAND.

Eh! mon Dieu! vous riez;
Il est juste, je crois, que vous la connaissiez.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Armand.

Monsieur, on vous demande.

ARMAND.

Eh! qui?

LE DOMESTIQUE.

Ce vieux confrère
Qui loge en face.

ARMAND.

Ah! oui! J'avais pour une affaire,
Un arbitrage,... hier promis d'aller chez lui.

LE DOMESTIQUE.

Il dit que cela presse; il vous attend.

ARMAND.

Eh! oui;
Mais ces Messieurs...

LE DOMESTIQUE.

Il n'a qu'un seul mot à vous dire.

DUCLOS.

Eh bien! alors, qu'il vienne, et moi, je me retire.

ARMAND.

Non; demeurez, de grâce... Oh! je le connais bien;
Il ne viendrait pas.

DUCLOS.

Bon !

ARMAND, en riant.

Il est mon ancien.

DUCLOS.

Allez donc ; mais, morbleu ! revenez au plus vite.

ARMAND.

Vous permettez ?... j'y vole, et reviens tout de suite.

(Il sort.)

SCÈNE X.

DUCLOS, COURVILLE.

DUCLOS.

Depuis deux mois, voyez ! il est ici pour moi ;
Tout le monde en profite ; à peine je le voi.

COURVILLE.

Vous avez donc en lui confiance parfaite ?

DUCLOS.

Pourquoi non ? N'est-il pas l'homme le plus honnête ?...

(Il s'approche du bureau pour y prendre le plaidoyer d'Armand.)

(Il lit.)

Voyons donc un peu... Bien ! cet exorde est fort bon !
Un beau style... C'est là, ma foi, du Cicéron.

(Il fait en gesticulant tomber les vers qu'Armand, dans la première scène, a cachés sans y songer dans son plaidoyer.)

(Après y avoir jeté les yeux.)

Mais... quel est ce papier? Est-ce une erreur?... Le traître!

COURVILLE.

Qu'avez-vous donc?

DUCLOS.

Lui-même enfin se fait connaître:
Il me trompait!

COURVILLE.

Armand?

DUCLOS.

Homme fourbe et pervers!
Il m'outrage! à Cécile il adresse des vers.

COURVILLE.

Armand?

DUCLOS.

Eh! oui. Des vers pour ma partie adverse!

COURVILLE.

Ah! sur ce sujet-là votre avocat s'exerce!
Je vous fais compliment; les vers sont-ils jolis?

DUCLOS.

Eh! Monsieur!...

COURVILLE.

De sa main sont-ils vraiment écrits?

DUCLOS.

Que trop!... Mais je suis bon, morb'eu! de vous répondre!
Songeons à le trouver, songeons à le confondre;
Voyons s'il me pourra nier sa trahison!

COURVILLE.

Et vous qui le vantiez !...

DUCLOS.

Encore une leçon !
Les hommes !... ah ! contre eux que sert l'expérience ?
Le perfide !... il avait presque ma confiance !

(Il sort furieux.)

COURVILLE, se frottant les mains.

Vivat ! ils sont brouillés ! que nous faut-il de plus ?
Ennemis divisés sont à moitié vaincus.

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel garni, qui est commun à toute la maison ; plusieurs sorties.

SCÈNE I.

CÉCILE, MARIE.

CÉCILE.

Encore une démarche inutile !

MARIE.

Peut-être.

Est-il vraiment sorti ?

CÉCILE.

Non. Il n'y veut pas être.
Chez ce cruel Duclos combien depuis deux mois
Déjà n'avons-nous pas eu vain été de fois !
Pour toi, comme pour moi, sa porte est condamnée.
Quelle humeur !... ou plutôt quelle haine obstinée !...
Quoi ! cet homme qu'on dit brusque, emporté, mais bon,
Peu content de m'ôter et mes biens et mon nom,
De méconnaître en moi la fille de son frère,
Refuse de me voir ! renvoie avec colère
Mes lettres sans les lire ! et, lorsque je ne veux

Qu'assoupir des débats affligeans pour tous deux,
Il cherche cet éclat qui fait toute ma crainte ;
Il n'écoute pitié, ni prudence, ni plainte !
Le cruel ne sait pas que d'un mot, aujourd'hui,

(Montrant une lettre pliée qu'elle tient à la main.)

Je pourrais le confondre et me venger de lui !

MARIE.

Le confondre d'un mot ! eh bien ! dites-le vite.

CÉCILE.

Non ; lui seul doit l'entendre, et toujours il m'évite !

MARIE.

Mais quel est donc enfin ce mot mystérieux ?

(Cécile cache la lettre.)

Est-il dans cette lettre ? Allons ! soit... à mes yeux
Dérobez-la toujours. Mais si dans votre cause
Elle peut faire poids, comme je le suppose ;
Car je l'ignore au fond, et c'est mal, entre nous ;
A monsieur Robertot que ne la donnez-vous ?
Peste ! il la ferait bien valoir à l'audience !

CÉCILE.

Ah ! si je n'écoutais que mon impatience
Et mon dépit... Mais non. N'avons-nous pas déjà
Gagné notre procès une fois sans cela ?

MARIE.

De quoi tremblez-vous donc ?

CÉCILE.

Quand je gagnai l'affaire,
Je n'avais pas, hélas ! Armand pour adversaire !

MARIE.

Fort bien! parce qu'il vient de Paris! En effet,
C'est pour vous d'avoir peur un merveilleux sujet!
Eh! parlons vrai : tenez, vous le craignez, Cécile,
Moins que vous ne l'aimez... La feinte est inutile,
Et votre trouble seul... Allez, sans vanité,
Je m'y connais.

CÉCILE.

Eh bien! oui, c'est la vérité.

MARIE.

Mais pouvez-vous penser qu'il vous aime?

CÉCILE.

Au contraire!
Me fuirait-il, hélas! si j'avais su lui plaire?...
Je m'en flattais pourtant, et crus d'abord en lui
Voir ce trouble qu'en moi tu blâmes aujourd'hui.

MARIE.

Ah! ah! ce qu'on désire aisément se suppose;
Et, pour gagner nos cœurs, il faut si peu de chose!

CÉCILE.

J'en crus trop aisément ses regards, ses discours...
L'illusion qui plaît devrait durer toujours!
Mais, tu le vois, malgré le traité qu'on propose,
Pour me désespérer, il veut plaider la cause!

MARIE.

Pour vous désespérer! ah! Dieu l'en punira.
Il veut plaider l'affaire? eh bien! il la perdra.

CÉCILE.

Je devrais la gagner : mais ses talens...

MARIE.

Folie !
Un homme qui, dit-on, fait de la poésie !

CÉCILE.

Ce que je crains encor bien plus que son talent,
C'est cette probité, garant sûr et constant
Du bon droit de tous ceux dont il prend la défense,
Et qui pour mon procès me fait trembler d'avance.
Suis-je assez malheureuse ! Un seul homme à mes yeux
Réunit goût, esprit et talens précieux ;
Sa réputation, sa vertu sont sans tache ;
Sa personne séduit, son caractère attache ;
Il n'est ni délicat, ni sincère à demi ;
Je l'aime !... et le hasard en fait mon ennemi !
Ce qu'en lui j'admirais est ce qu'il me faut craindre !
Plus il est honnête homme, et plus je suis à plaindre !

MARIE.

Eh ! laissons cet Armand. Le mari qu'il vous faut,
C'est Courville : il est riche, et très-riche !

CÉCILE.

Mais sot !

MARIE.

L'un n'empêche pas l'autre.

CÉCILE.

Ah ! quelle est ma faiblesse
D'avoir de l'épouser pu donner ma promesse !

MARIE.

Je suis pour les maris qui n'ont pas trop d'esprit.
Ils vous aiment du moins. Mais cet Armand maudit!

CÉCILE.

Oh! du respect pour lui, Marie, ou bien...

MARIE.

J'enrage.
Quoi! je...

CÉCILE.

Paix! c'est mon oncle.

SCÈNE II.

CÉCILE, ROBERTOT, MARIE.

ROBERTOT.

Ah! je suis tout en nage.
J'ai visité, je crois, le tribunal entier,
Où j'ai laissé mon nom écrit chez le portier.
Mais je n'aurai perdu ni mes pas ni mes veilles,
Et ce matin, vraiment, j'aurai fait des merveilles.

CÉCILE.

Mais si la cause est juste, à quoi bon supplier?

ROBERTOT.

Prétends-tu par hasard m'apprendre mon métier?
Au reste, il est bien tems que tout ceci finisse;
Je me ruine, moi, pour te rendre service.

SCÈNE III.

CÉCILE, ROBERTOT, COURVILLE, MARIE.

ROBERTOT, à Courville.

Vous voilà donc enfin! et chez cet avocat
Qu'avez-vous fait? Voyons.

COURVILLE.

Oh! presque un coup d'état.

ROBERTOT.

Peste! il consentirait à recevoir la somme?...

COURVILLE.

Qui? lui! Sous ce rapport c'est bien le plus pauvre homme!...
Un savant, un lettré qui n'aime pas l'argent.

ROBERTOT.

Que diable aime-t-il donc?

CÉCILE.

L'honneur, apparemment.

COURVILLE.

J'ai cru que, ce moyen ne réussissant guère,
Je pourrais réussir par un moyen contraire.
J'ai voulu l'effrayer... Il sait que j'ai servi...

ROBERTOT.

Eh bien donc! Abrégez.

MARIE.

Qu'a-t-il fait?

COURVILLE.

Il a ri.

CÉCILE, avec joie.

Ah! tant mieux!

COURVILLE.

Oui! tant mieux! c'est moi qui vous l'assure;
Je ne sais trop comment eût fini l'aventure;
Il n'a pas peur!

ROBERTOT.

Et vous?... Voilà donc ce grand coup!

COURVILLE.

Attendez donc un peu! vous n'êtes pas au bout.
Nos ennemis bientôt vont être en guerre ouverte.
Duclos a devant moi fait une découverte!...

ROBERTOT.

Quoi donc?

COURVILLE.

Vous le saurez. Mais ce diable d'Armand
Peut reprendre bientôt sur lui son ascendant,
(A Cécile.)
A moins... Si vous vouliez, ma belle demoiselle,
Faire entendre raison à cet esprit rebelle...

CÉCILE.

Qui? moi! Monsieur?

COURVILLE.

Je sais ce que je dis... Je croi
Que vous réussiriez, et beaucoup mieux que moi.

ROBERTOT.

Ça n'est pas difficile.

COURVILLE.

Il faut que chacun s'aide :
Si vous voulez gagner, empêchez qu'il ne plaide.

CÉCILE.

Mais que puis-je ?...

COURVILLE.

Eh ! mon Dieu !... L'on vient ! si c'était lui !
Restez, parlez, songez qu'il s'agit aujourd'hui
De sauver tous mes biens... les nôtres, je veux dire.
(A Robertot.)
Nous, sortons.

ROBERTOT.

Mais pourquoi ?

COURVILLE.

Je vais vous en instruire.
(Il entraîne Robertot.)

SCÈNE IV.

CÉCILE, ARMAND, traversant le salon pour aller dans son cabinet qui est censé être à la gauche de la scène; MARIE.

MARIE.

Ah! monsieur l'avocat! c'est vous?

ARMAND, à part.

Grand Dieu! fuyons.

(Haut.)

Pardon...

MARIE.

Où courez-vous? Quoi! nous vous effrayons!
Vous n'êtes pas galant! et, Dieu me le pardonne,
Notre mine jamais n'a fait peur à personne.

ARMAND.

Dans tout autre moment j'aurais... Mais aujourd'hui...

CÉCILE, à Marie.

Prétends-tu que Monsieur s'arrête malgré lui?
Depuis assez long-tems n'a-t-il pas fait connaître
Quels sentimens en lui ma présence fait naître?
N'a-t-il pas assez mis de soin à m'éviter?
Monsieur a ses raisons, et je dois l'imiter.

(Elle va pour sortir.)

ARMAND.

Ah! restez!... Mais à quoi nous sert cette entrevue?

CÉCILE.

Oui, vous dites trop vrai; lorsque vous m'aurez vue,
Mon malheur pour cela sera-t-il moins certain?
N'importe... Eh bien! Monsieur! vous plaidez ce matin?...
Êtes-vous préparé?... ma perte est-elle sûre?

ARMAND.

Ah! ne redoublez pas le tourment que j'endure!
Laissez-moi mon courage: hélas! j'en ai besoin.
J'aurais été plus fort, vous combattant de loin!
Si vous pouviez savoir tout l'effort qu'il m'en coûte!
Mais un devoir sacré... mais mon état...

CÉCILE.

Sans doute!
Un état qui vous fait oublier l'amitié!
Qui vous rend insensible, et sourd à la pitié!
Où pourvu que l'on brille, on ne s'informe guère
Et des pleurs que l'on cause et des maux qu'on peut faire!

ARMAND.

S il me fesait paraître insensible à vos yeux,
Mon état, qui m'est cher, me serait odieux.

MARIE.

Est-il possible?... Eh bien! (car, moi, je le confesse,
Monsieur, vous êtes bon sans que cela paraisse)
Des deux côtés ensemble oublions le passé;
Tenez, ne plaidez pas, et tout est effacé.

ARMAND.

Demandez-moi plutôt ma fortune et ma vie;
Vous exigeriez moins, je vous le certifie;
Et puissé-je à ce prix vous satisfaire tous!

CÉCILE.

Il est tant d'avocats ! Faut-il que ce soit vous !

ARMAND.

Oui, mon devoir le veut ; je ne suis plus mon maître :
J'avais promis enfin avant de vous connaître.

MARIE.

Mais vous la connaissez à présent, et je croi...

ARMAND.

J'ai promis ; je ne sais point manquer à ma foi.
Si je rompais pour vous le serment qui m'enchaîne,
Je perdrais à la fois votre estime et la mienne.

CÉCILE.

Mais êtes-vous bien sûr des droits de ce client
Pour qui vous témoignez un intérêt si grand ?

ARMAND.

Sans doute ! eh ! sans cela croit-on que je plaidasse ?
Et contre vous encore ?... eh ! faites-moi la grâce
De croire qu'il faut bien que ses droits soient certains,
Pour que j'immole...

CÉCILE.

Oh ! oui ! les jugemens humains
Sont si sûrs !... Eh ! Monsieur ! qui vous dit que vous-même
N'allez pas provoquer une injustice extrême ?
Qui vous dit, pour défendre et mes biens et mon nom,
Que je n'ai pas en main...

ARMAND.

Expliquez-vous ?

CÉCILE.

Non, non;
Plaidez, Monsieur, plaidez; faites à l'audience
Librement contre moi briller votre éloquence.
Puisque vous le voulez, soyez mon ennemi.

ARMAND.

Votre ennemi! qui? moi!

MARIE.

Vous êtes son ami
Peut-être?

ARMAND,

Ah! par pitié, soyez plus généreuse!
Je suis assez puni de vous voir malheureuse!
Mais avoir votre haine encore à redouter!...
Mon cœur à tant d'assauts ne saurait résister.

CÉCILE.

A vous haïr peut-être aurais-je plus de peine
Que vous n'en aurez, vous, à supporter ma haine.

ARMAND, troublé.

Qui? vous!

SCÈNE V.

CÉCILE, ARMAND, DUCLOS, MARIE.

DUCLOS.

Vous voilà donc?

ARMAND, à part.

Ciel!

DUCLOS, à part.

Des femmes ici!
C'est sans doute Cécile! Ah! suis-je assez trahi?
(Haut.)
Vous ne m'attendiez guère en ce moment, je pense,
Mesdames, ni Monsieur, si j'en crois l'apparence.

ARMAND.

Monsieur, le hasard seul...

DUCLOS.

Le hasard! c'est au mieux!
Et de Mademoiselle il n'est pas amoureux!

MARIE.

A ses discours, vraiment, il n'y paraissait guère.
(Elle va se placer à droite entre Cécile et Duclos.)

DUCLOS.

Il faut donc en donner une preuve plus claire.
(A Armand.)
Connaissez-vous ces vers?

ARMAND, à part.

(Haut.)
Ah! Dieu! De quelle part,
D'où tenez-vous, Monsieur, ce papier?

DUCLOS.

Du hasard.
Il me sert quelquefois aussi.

ARMAND.

Je vous conjure...

DUCLOS.

Non, non, non, permettez que j'en fasse lecture.
Des vers d'un avocat ! ce sont des raretés.

CÉCILE, bas à Marie.

Ils sont de lui !

ARMAND.

Monsieur...

DUCLOS, lisant.

A CÉCILE... Écoutez.

ARMAND.

De grâce... ce papier... ah ! daignez me le rendre,
Il renferme un secret qu'on ne doit point apprendre.

MARIE, prenant le papier des mains de Duclos.

Un secret ! Lisons donc.

« O toi que j'aime et fuis toujours,
» Dont je plains et cause les larmes,
» Que ne puis-je au prix de mes jours
» T'épargner un moment d'alarmes ! »

Fort bien !

DUCLOS.

Oui ! merveilleux !

MARIE.

« Sur le sort cruel qui t'attend
» Bien moins que toi je suis tranquille,
» Si ma voix te poursuit, Cécile,
» En secret mon cœur te défend. »

DUCLOS.

Te défend !

MARIE, transportée.

C'est charmant !

(Elle continue.)

« Mon client soupçonneux ignore... »

DUCLOS.

Ah ! je suis soupçonneux !

J'ai tort.

MARIE, continuant.

« Mon client soupçonneux ignore... »

DUCLOS.

Assez, assez, dispensez-nous du reste.

MARIE.

Pourquoi donc ?

(Elle continue.)

« Soupçonneux... »

DUCLOS, lui reprenant les vers.

Finissez, dis-je.

MARIE, à Cécile.

Je vous proteste
Que Monsieur m'interrompt aux vers les plus jolis.

DUCLOS.

(A Cécile.)

C'est vraiment grand dommage ! Eh bien donc ! votre avis ?
Je crois que de Monsieur vous connaissiez la prose ;
Mais ses vers, ce me semble...

MARIE.

Oh ! c'est bien autre chose !

CÉCILE, à Duclos.

Vous le connaissez mal ; il n'est que trop pour vous !

DUCLOS.

Le bon garçon, ma foi ! Par grâce, laissez-nous.

CÉCILE, s'avançant vers lui.

Mon oncle, vous n'avez jamais voulu m'entendre !

DUCLOS.

Son oncle ! c'en est trop ! Vous voulez le défendre ?

CÉCILE.

Il n'en a pas besoin ; mais c'est moi qui voudrais
Vous montrer des papiers.

DUCLOS.

Joignez-les au procès.

CÉCILE.

Eh quoi ! mon oncle !...

DUCLOS.

Encor ! vous n'êtes point ma nièce :
Finissons, ou je sors.

(Cécile s'éloigne, et rentre dans son appartement qui est censé à droite au fond du salon.)

MARIE.

Eh ! Monsieur ! l'on vous laisse,
Et c'est avec plaisir. Quel homme ! mais, parbleu !
Votre avocat nous aime, et nous avons beau jeu.

SCÈNE VI.

ARMAND, DUCLOS.

DUCLOS.

En est-ce assez, Monsieur?

ARMAND.

Que voulez-vous conclure
De tout ceci?

DUCLOS.

Mais rien; sinon ma perte sûre.

ARMAND.

Comment!

DUCLOS.

Ah! vous comptez peut-être encor plaider?

ARMAND.

Et pourquoi non?

DUCLOS.

Pourquoi! Peut-on le demander?
Après ce que je viens et de voir et d'entendre!

ARMAND.

Quoi! ce seraient ces vers?...

DUCLOS.

Osez-vous les défendre?

ARMAND.

Je n'en prends pas la peine: un léger souvenir,

Le fruit capricieux d'un instant de loisir...

DUCLOS.

Le fruit de votre amour qui clairement s'exprime.

ARMAND.

Vous seul en les montrant avez fait tout leur crime ;
Et Cécile, sans vous, Monsieur, n'eût point appris
Le secret malheureux que vous avez surpris.

DUCLOS.

Ah ! vous avouez donc que vous aimez Cécile !

ARMAND.

Oui.

DUCLOS.

Vous me l'avouez avec un air tranquille !

ARMAND.

Vous l'aurais-je caché, si, toujours inquiet,
Méfiant...

DUCLOS.

Vous voyez ! je l'étais sans sujet !
Vous craigniez bien plutôt que cette confidence
Sur votre trahison n'éveillât ma prudence !

ARMAND.

De quelle trahison me parlez-vous ici ?

DUCLOS.

Non ! Je vous trouve ensemble, et ne suis point trahi !

ARMAND.

Le hasard, malgré moi, m'a fait revoir Cécile,
Je vous le jure encor.

DUCLOS.

Bah ! détour inutile.

ARMAND.

Eh quoi ! mon cher ami...

DUCLOS.

Vous n'êtes plus le mien ;
Vous m'avez trompé.

ARMAND.

Moi ! Veuillez m'écouter.

DUCLOS.

Rien.

ARMAND.

Rien !... Voilà donc le prix de mes soins, de mon zèle,
D'un dévoûment constant, d'une amitié fidèle !
De votre défenseur vous accusez la foi !
Je viens plaider pour vous ! il faut plaider pour moi !
Le concours fortuit de quelques circonstances
Contre moi, je le sais, a mis les apparences ;
Mais de ces jeux du sort quels mortels sont exempts ?
Sur la foi du hasard et des événemens
Doit-on juger celui dont l'honorable vie
Des hommes et du sort dément la calomnie ?

DUCLOS.

Mais votre amour enfin ! Vos aveux en font foi.

ARMAND.

Sans doute, après l'honneur, Cécile est tout pour moi.

DUCLOS.

Eh bien ! peut-on parler contre celle qu'on aime ?

ARMAND.

On doit pour l'équité parler contre soi-même.

DUCLOS.

Je ne vous mettrai point à cette épreuve-là.
Je vous excuse ; mais un autre plaidera.

ARMAND.

Un autre ! en ce moment ! le pouvez-vous encore,
Sans que ce nouveau choix, Monsieur, me déshonore ?

DUCLOS.

Si je vous satisfais et vous crois innocent,
N'est-ce donc pas assez ? n'êtes-vous pas content ?

ARMAND.

Non, je ne le suis pas ; non, je ne saurais l'être.
Qu'importe un vil salaire avec le nom de traître ?
Qu'importe que je sois innocent à vos yeux,
Si ma honte est publique et me suit en tous lieux ?
Pensez-vous sur ce fait, aussi brusque qu'étrange,
A la malignité pouvoir donner le change ?
Vous m'avez pour plaider fait venir tout exprès,
Et sans avoir plaidé je m'en retournerais !
Depuis long-tems partout on parle de l'affaire ;
Mes mémoires pour vous courent la France entière ;
Et vous m'exposeriez à l'affront inouï
D'avoir été chassé pour vous avoir trahi !
Ah ! s'il me faut subir une telle infamie,
Que plutôt mille fois on m'arrache la vie !

DUCLOS, à part.

Ce diable d'homme !... Eh bien ! nous verrons... quelque jour...

ARMAND.

Quelque jour ! Aujourd'hui.

DUCLOS.

Non ; je prirai la cour
De remettre l'affaire.

ARMAND.

Au point où nous en en sommes !
O le plus méfiant !... le plus cruel des hommes !
Vous risquez de la perdre !

DUCLOS.

Eh ! mon Dieu, je le sais ;
Mais je risquerais plus si je vous la laissais ;
Je connais trop l'amour et la faiblesse humaine.

ARMAND.

Croyez qu'autant que vous j'ai redouté la mienne.
Et savez-vous, Monsieur, ce qu'il m'en a coûté ?
Combien j'ai combattu ? combien j'ai résisté ?
J'ai vingt fois été près de vous rendre vos pièces.

DUCLOS, effrayé.

Juste ciel !

ARMAND.

Mais bientôt, honteux de mes faiblesses,
Sentant quel préjugé contre vous j'élevais ;
Je n'examinai plus contre qui je plaidais ;
Je ne vis que ma cause... et ne vois qu'elle encore.
Eh quoi ! pour vous sauver, c'est moi qui vous implore !
Ah ! venez au Palais... venez ; j'y plaiderai ;
Devant Cécile même, oui, je vous défendrai :
Vous verrez si toujours les regards d'une femme

Ébranlent le courage et la fermeté d'ame !
Vous rougirez alors de m'avoir outragé,
Et le gain du procès m'aura bientôt vengé !

DUCLOS.

Le gain !... Mais si je perds ?

ARMAND.

Quelle peur vous afflige ?

DUCLOS.

Qui m'indemnisera ?

ARMAND.

Moi.

DUCLOS.

Qui ? vous !

ARMAND.

Moi, vous dis-je !
Oui, toute ma fortune est à vous pour garant,
Et j'en signe aujourd'hui, s'il faut, l'engagement.
Prenez mes biens, mes jours, pour moi c'est peu de chose,
Mais laissez-moi l'honneur, mais laissez-moi ma cause.

DUCLOS, transporté.

Ah ! oui, je vous la laisse, et gardez tous vos biens,
Brave homme; et que ne puis-je, au prix de tous les miens,
Expier ma cruelle et folle défiance !
Qui vous résisterait ! tant d'ame et d'éloquence !...
Ah ! venez... à présent, je suis sûr du succès :
Plaidez, plaidez ainsi, nous gagnons mon procès.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au second acte.

SCÈNE I.

COURVILLE, CÉCILE.

COURVILLE.

Je ne vous conçois pas, vraiment, Mademoiselle :
Quand j'ai montré pour vous tant d'ardeur et de zèle,
A l'audience au moins j'ai cru qu'on vous verrait ;
Et là, tranquillement, vous attendez l'arrêt.

CÉCILE.

Tranquillement ! oh ! non.

COURVILLE.

Venez donc, et j'espère...

CÉCILE.

Que ferait ma présence au gain de mon affaire ?

COURVILLE.

Ah ! ce qu'elle y ferait ? Beaucoup. Que de procès
A de moindres moyens ont dû tout leur succès !
S'il faut de cet Armand redouter l'éloquence,
Vos charmes pourraient mettre un grain dans la balance.

CÉCILE.

Si nous étions réduits à ce faible secours,
Que j'aurais lieu de craindre !

COURVILLE.

Oh ! vous voilà toujours !
Modeste !... c'est charmant ! Mais, en personnes sages,
Il nous faut profiter de tous nos avantages.
Vous en avez un grand, car on dit que vos yeux
Ont blessé l'avocat...

(Cécile fait un signe de mécontentement. Courville continue.)

Tant mieux !... je dis tant mieux !...

CÉCILE.

Mon oncle seul suffit pour défendre ma cause,
Monsieur ; sur la justice et lui je me repose.

COURVILLE.

La justice... fort bien... mais croyez mes avis.

CÉCILE.

Donnez-m'en qui par moi puissent être suivis.

COURVILLE.

Quelle froideur ! ô ciel ! et quelle indifférence !
Songez donc qu'il s'agit d'une fortune immense !
De cent mille écus net et d'hypothèque exempts !
Et que cent mille écus... font trois cent mille francs.

CÉCILE.

C'est très-juste.

COURVILLE.

Et, ma foi ! la somme vaut la peine
Que pour la posséder tant soit peu l'on se gêne.

CÉCILE.

Mais à l'argent, Monsieur, que mon procès rendrait,
Vous prenez, ce me semble, un bien tendre intérêt.

COURVILLE.

Ah! j'en prends à vous seule, adorable Cécile;
Riche ou pauvre, comptez sur le cœur de Courville.
Mais un peu d'or jamais ne nuit à la beauté,
Et trois cent mille francs n'ont jamais rien gâté.
Allons, daignez vous rendre au Palais, je vous prie.

CÉCILE.

Il n'est pas nécessaire. Ici j'attends Marie.
J'espère que bientôt elle m'apportera
Des nouvelles... On vient... Eh! tenez, la voilà.

SCÈNE II.

COURVILLE, MARIE, CÉCILE.

MARIE, tout essoufflée.

Tout va bien, mes enfans; et j'ai bonne espérance.
Notre cause est gagnée, ou peu s'en faut, je pense.

CÉCILE.

Ciel!

COURVILLE.

Vraiment!

MARIE.

De plaisir j'ai le cœur si troublé...
Je vous dirai d'abord que votre oncle a parlé...

Oh! mais parlé! C'était un plaisir de l'entendre.
A tout ce qu'il a dit je n'ai rien pu comprendre;
Mais c'était excellent! Que vous dirai-je enfin?
Il n'a presque rien dit qui ne fût en latin.
Aussi l'on écoutait... l'on ouvrait des oreilles...
On n'entend guère ici de harangues pareilles!
Moi, je pleurais de joie... et les juges vraiment!...
Chacun le regardait avec étonnement...
Que n'avez-vous paru dans ce moment, ma chère?
Votre seule présence eût décidé l'affaire.

COURVILLE.

(A Cécile.) (A Marie.)

Qu'ai-je dit?... Mais Armand?

MARIE.

Ah! combien je le hais!
Le fourbe insigne! après les vers qu'il nous a faits!
Peut-on ainsi traiter une jeune personne
Aussi belle que vous, et surtout aussi bonne!

CÉCILE.

Il aurait dit du mal de moi?

MARIE.

Certainement.
N'a-t-il pas eu le front de dire hautement
Que vous... ah! je l'aurais tué dans ma colère!...
Oui... que vous n'étiez pas fille de votre père!...
Au surplus, c'est égal. Il a si mal parlé,
Que Duclos pour sa cause a lui-même tremblé,
Et que, l'interrompant presque à chaque minute,
A son cher avocat il a cherché dispute;
Parlant, se démenant, pestant, jurant, criant:

Silence! (dit l'huissier) mais bah! c'est vainement;
Lui, de parler toujours, et d'insulter de même,
Tantôt son avocat, tantôt votre oncle même:
Si bien... ah! ah! ah! ah! que les juges alors,
Fatigués de ses cris, l'ont fait mettre dehors.

COURVILLE, riant aussi.

Dehors! ah! ah! dehors!

MARIE.

Il est sorti de suite.
Moi, je l'ai devancé pour accourir bien vite
Vous dire... Mais il vient, et vous pourrez ici
Vous assurer encor par lui de tout ceci.

SCÈNE III.

COURVILLE, DUCLOS, CÉCILE, MARIE.

COURVILLE, à Duclos.

Ce qu'on nous dit, Monsieur, serait-il bien possible?
Quoi! l'on vous a prié... de sortir? c'est horrible!

DUCLOS, sans l'écouter.

Félicitez-vous bien, Mademoiselle; enfin
Vous l'emportez! et, grâce à mon heureux destin,
J'ai trouvé contre moi, conjurés pour vous plaire,
Juges, greffiers, public, et clercs et commissaire;
Jusqu'aux huissiers enfin, dont les PAIX-LA! maudits
Ne m'ont prouvé que trop qu'on les avait séduits.

COURVILLE.

Je vous réponds, Monsieur, qu'on n'a séduit personne.

Mais nous devions gagner; la cause était si bonne!

DUCLOS, se promenant à grands pas.

Mais c'est mon avocat, c'est ce traître d'Armand
Qui mérite à lui seul tout mon ressentiment!
Il veut plaider ma cause, et la voilà perdue!
A lui je m'abandonne, et c'est lui qui me tue!

CÉCILE.

Consolez-vous, Monsieur; vous n'avez rien perdu:
Appelez-moi ma nièce, et tout vous est rendu.

DUCLOS.

Qu'entends-je?

COURVILLE.

Un moment donc! eh mais! Mademoiselle..

MARIE.

Bien, très-bien, mon enfant!

COURVILLE.

L'offre est vraiment nouvelle!

CÉCILE, à Duclos.

Ah! si je pouvais seule un instant vous parler!...
Mais, non; d'un nouveau coup pourquoi vous accabler?
Croyez-en ma parole; oui, je suis votre nièce;
Je ne sais point mentir.

DUCLOS, ému.

Votre sort m'intéresse;
Votre bonté surtout...

COURVILLE, à part.

Ah! peste! il s'attendrit!

(Haut.)

Oui, son sort!... sa bonté!... Comme il se radoucit!

CÉCILE, voulant l'interrompre.

Eh! Monsieur...

COURVILLE, à Duclos.

Ce matin vous n'étiez pas si tendre.
Voilà des chers parens ce qu'on a droit d'attendre!
Soyez dans le besoin, vous n'en voyez aucun:
Soyez riche, il en pleut, et dix mille pour un.

DUCLOS.

Qu'est-ce à dire?

CÉCILE.

Monsieur, je démens...

DUCLOS.

Quelle audace!
Quoi! quand je m'attendris, on me croit faire grâce!
A la seule pitié quand mon cœur se livrait,
On vient me soupçonner d'un sordide intérêt!
Morbleu!

CÉCILE.

Ce n'est pas moi, je vous le certifie.

DUCLOS.

Comme un autre.

CÉCILE.

Mes pleurs...

DUCLOS.

Nouvelle perfidie.

CÉCILE.

Reprenez mes biens.

DUCLOS.

Non.

CÉCILE.

Mon cher oncle!...

DUCLOS.

Jamais.

CÉCILE.

De grâce...

DUCLOS.

Allez au diable, et me laissez en paix!

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté DUCLOS.

COURVILLE.

Il enrage vraiment d'avoir perdu sa cause!
Et de vos biens encore il aurait quelque chose!

(Il se met à genoux.)

Fi donc!... Ah! permettez qu'un amant, qu'un époux...
Couronnez mon amour, ma fortune est à vous.

SCÈNE V.

COURVILLE, ROBERTOT, CÉCILE, MARIE.

ROBERTOT.

Elle en aura besoin, car elle est ruinée.

MARIE et CÉCILE.

Ciel!

COURVILLE.

Ruinée?

ROBERTOT.

Eh! oui, vous dis-je, assassinée.
Le procès est perdu.

COURVILLE.

Perdu!

ROBERTOT.

Sans contredit.

MARIE.

Quel coup de foudre!

CÉCILE.

Hélas!

COURVILLE.

Je vous l'avais prédit!
Il fallait transiger, l'affaire était mauvaise.

MARIE.

Vous la trouviez si bonne!

COURVILLE.

Et puis, est-ce à Falaise
Qu'on peut apprendre l'art?... Pardon... mais il fallait
Peut-être mieux plaider que vous ne l'avez fait.

ROBERTOT.

Mais vous êtes plaisant de me le dire en face!
Je vous aurais, morbleu! voulu voir à ma place.
Vous ne connaissez guère, et je m'en apperçoi,
Ce maudit avocat qui plaidait contre moi.
Dieu merci! je manie assez bien la parole.
Mais il aurait, ma foi! désarçonné Barthole!
J'ai crié comme un diable, on n'a rien entendu.
On prononce, je perds, et reste confondu,
Tandis que, transporté, le nombreux auditoire
Entoure, suit Armand et le comble de gloire.

CÉCILE.

Eh bien! Marie, eh bien!

MARIE.

Qui s'en serait douté?

ROBERTOT.

Dans ton malheur au moins, Cécile, il t'est resté
(Montrant Courville.)
Un ami généreux. Votre union propice
Va du sort envers toi réparer l'injustice...
Voilà ton seul appui...

COURVILLE, embarrassé.

Monsieur... certainement...
Mais quoi! ne peut-on pas casser le jugement?

ROBERTOT.

Non.

COURVILLE.

Tout est donc perdu ?

ROBERTOT.

Tout.

COURVILLE.

Sans ressource ?

ROBERTOT.

Aucune.

COURVILLE.

Oh! que non ; quelque jour nous en trouverons une.
Cela me donnera le temps de préparer
Notre heureux mariage.

ROBERTOT.

Eh quoi ! le différer ?

COURVILLE.

D'un moment... pour le rendre encore plus solide

(Passant auprès de Cécile.)

Par des arrangemens... Ah ! si je me décide
A m'éloigner... croyez.... que c'est.... pour quelques jours...
Il est vraiment cruel !... Je vous aime toujours...
Mais une affaire... Adieu... Je vous laisse, Cécile,
Avec un bien digne oncle !... et je pars plus tranquille.

(Il se sauve.)

SCÈNE VI.

ROBERTOT, CÉCILE, MARIE.

ROBERTOT.

Comment ! il partirait !... je le reconnais là !
Mais nous allons lui faire un procès... qu'il perdra ;
Et je cours l'assigner. Il faudra, sur mon ame,
Ou que je le ruine, ou que tu sois sa femme !

CÉCILE.

Quoi ! vous me laissez seule ?

ROBERTOT.

Oh ! que non .... tu seras
(Prenant la main de Marie.)
Avec elle... Et d'ailleurs... sois sage... et... tu verras !

SCÈNE VII.

CÉCILE, MARIE.

MARIE.

Tu verras ! belle dot !.... Allons ! tout déménage.

CÉCILE.

Courville... c'est tout simple, et même il me soulage.
Mais mon oncle ! à ce coup je ne m'attendais pas.

MARIE.

Que vois-je, ô ciel ! Armand qui porte ici ses pas !

SCÈNE VIII.

ARMAND, CÉCILE, MARIE.

MARIE.

Que voulez-vous encore à ma pauvre maîtresse,
Monsieur? Faut-il vous voir et vous craindre sans cesse?
Venez-vous?...

CÉCILE.

C'est assez.

MARIE.

Ah! j'ai peut-être tort!

CÉCILE.

Tout ce que tu diras ne peut changer mon sort.
Sans fatiguer Monsieur d'un reproche inutile,
Sortons.

ARMAND.

Non... demeurez. Écoutez-moi, Cécile.
Vous devez me haïr... J'ai bravé vos douleurs,
J'ai plaidé contre vous et causé vos malheurs...
Mais j'ai fait mon devoir. M'en ferez-vous un crime,
Lorsqu'en le trahissant je perdais votre estime?
Quel tourment pour un cœur si tendrement épris!
Choisir de votre haine ou de votre mépris!...
Je vous ai, je le sais, ravi votre fortune;
Mais qu'avez-vous perdu, quand il vous en reste une
Que ne pourront jamais arracher de vos mains

Ni caprices du sort ni jugemens humains ?
Vous vous croyez à plaindre, ô femme que j'adore!
Ah! combien à mes yeux vous êtes riche encore!
Tant de vertus, d'attraits, que vous seule ignorez,
Quelle dot pour l'époux que vous vous choisirez!
Mais hélas! à ce titre est-ce à moi de prétendre?
Puis-je essuyer vos pleurs, moi qui les fis répandre?....
Si pourtant le respect, si le plus tendre amour
Peuvent auprès de vous trouver grâce à leur tour,
Pardonnez-moi, Cécile, un crime nécessaire,
Sans lequel je serais indigne de vous plaire :
Par générosité partagez mon destin,
Et daignez m'enrichir en recevant ma main.

MARIE, avec un cri de joie.

Ah! monsieur l'Avocat! serait-il bien possible?

CÉCILE.

A tant d'amour, Monsieur, je dois être sensible,
Mais ne puis avec vous former aucun lien.

ARMAND.

Quoi! vous?

MARIE.

Le refuser! mais y pensez-vous bien?

SCÈNE IX.

ARMAND, DUCLOS, CÉCILE, MARIE.

DUCLOS, en dehors.

ARMAND ! où donc est-il ? Armand ! que je le voie !

(Il l'aperçoit et lui saute au cou.)

Ah ! cher ami ! je sais... j'ai gagné.... quelle joie !
J'en étais sûr ! Pourtant, comme je l'ai traité !...
Oui, si j'avais perdu, je l'aurais mérité !
J'ai su notre succès par Robertot lui-même...
Il partait. Il était d'une fureur extrême !
Mais vous, qu'avez-vous donc ? n'êtes-vous pas content ?
N'êtes-vous pas heureux d'avoir un tel talent ?

ARMAND.

Très-heureux en effet... Cécile aussi sans doute ?

DUCLOS, à Cécile.

Ah ! pardonnez... ma joie à vos peines ajoute :
J'ai tort.

MARIE.

Le plus grand tort c'est de nous ruiner.

DUCLOS.

Vous ruiner ! qui ? moi ! peut-on le soupçonner ?

(A Cécile.)

Quand je ne saurais pas combien Armand vous aime,
N'ai-je pas une dette à vous payer moi-même ?

(A Armand.)

Tantôt, quand mon procès me paraissait perdu,
Ne voulait-elle pas que tout me fût rendu ?
Et je pourrais, pour prix d'un procédé si tendre,
Conserver tous les biens qu'elle a voulu me rendre !
Morbleu ! c'est m'offenser, et je m'en vengerai ;
De sa dot c'est moi seul, moi, qui me chargerai.

CÉCILE.

Monsieur....

MARIE, à Cécile, montrant Armand.

Çà, maintenant nous l'épousons, je pense.

ARMAND.

Eh bien ! Cécile, eh bien !

DUCLOS.

Est-ce qu'elle balance ?

CÉCILE.

Pardonnez : tous les deux vous me pressez en vain,
Et je dois refuser et vos dons et sa main.

ARMAND.

Ciel !

CÉCILE, à Duclos.

Si je ne suis point fille de votre frère,
Monsieur, je ne suis plus pour vous qu'une étrangère,
Qui des biens de vos fils ne dois accepter rien.
Je voulais des parens et non pas votre bien.

(Montrant Armand.)

Et, plus j'ai pour Monsieur d'estime véritable,
Plus d'accepter sa main je me croirais coupable.
Un homme tel que lui, que je sois riche ou non,

Ne doit point épouser une fille sans nom.

MARIE.

S'il vous donne le sien, qu'est-il besoin du vôtre?
Croyez-vous que son nom n'en vaille pas un autre?
Vous êtes sans famille? eh bien! c'est pour cela:
Prenez un bon mari qui vous en donnera.

DUCLOS.

Que sa noble fierté me touche et m'intéresse!
Vous l'épouseriez donc si vous étiez ma nièce?...
Mais vous ne l'êtes point.

CÉCILE, avec impatience.

Qui suis-je donc, hélas!

DUCLOS.

Je ne sais... je voudrais... mais vous ne l'êtes pas;
Car vous l'auriez prouvé.

CÉCILE, lui donnant une lettre.

Lisez donc cette lettre,
Que si souvent en vain j'ai voulu vous remettre!

DUCLOS, considérant la lettre.

Ciel! elle est de mon frère!...

A Cécile Duclos.

MARIE.

Ah!

ARMAND.

Pourquoi donc l'avoir cachée aux bureaux?

CÉCILE.

Vous allez le savoir.

DUCLOS, lisant.

« MA CHÈRE ENFANT,

» Mon frère, coupable comme moi de la faute qui m'a » perdu... »

S'interrompant.

Il est trop vrai !

» Mon frère, coupable comme moi de la faute qui m'a
» perdu, a craint, et je l'ai craint aussi, que la plus légère
» correspondance entre nous ne lui fît partager mon exil.
» Il faut cependant, comme il a toujours ignoré mon ma-
» riage, que, si je meurs, il puisse te reconnaître pour
» ma fille. Remets-lui donc ce billet, mais toi-même, mais
» à lui seul, et sois sûre que tu trouveras en lui l'oncle
» le plus tendre, etc. »

Ma nièce !

Cet écrit me perdait sans ta délicatesse.

CÉCILE.

Eh ! puisqu'il vous perdait, pouvais-je m'en servir ?

(Duclos l'embrasse.)

Mais donnez-le moi.

(Elle veut reprendre la lettre pour la déchirer.)

DUCLOS, l'arrêtant.

Non ! tu veux anéantir
Le titre le plus fort, et le seul qui te reste,
Et que t'a ménagé la puissance céleste !
Cécile ! je le garde ; il est sacré pour moi !
Oui ; je te reconnais, je le veux, je le doi :
D'abord, je vais partout te présenter moi-même.
Épouse, mon enfant, l'honnête homme qui t'aime.
Tu peux seule en ce jour m'acquitter envers lui.

CÉCILE.

Mais vous demeurerez avec nous !

DUCLOS.

Eh bien ! oui :
Que la même maison désormais nous rassemble.

ARMAND, souriant.

Vous ne craignez donc plus de nous trouver ensemble ?

DUCLOS.

Non... mais c'est à Paris qu'il vous faut demeurer :
C'est là qu'est le talent, là qu'on sait l'honorer ;
Là, que tout avocat à ses devoirs fidèle
Vous prendra désormais pour guide et pour modèle.

FIN DE L'AVOCAT.

NOTES.

(1) *Vitia majorum sunt mores nostri.* SÉNÈQUE.

(2) Quelques personnes ont pensé que j'aurais dû dire : *Et LE sera toujours*,

Elles sont dans l'erreur, si l'on s'en rapporte à Vaugelas, à de Vailly, à Voltaire, à Dumarsais, et enfin à l'Académie française. Voici la règle :

« Il faut toujours *le* quand ce pronom se rapporte à un » adjectif ou à un substantif employé adjectivement. »

Ainsi il faut dire :

Êtes-vous plaideuse ? Oui, je *le* suis.

Êtes-vous mère ? Oui, je *le* suis.

« Mais il faut toujours *la* quand ce pronom se rapporte à un » substantif précédé de son article. »

Êtes-vous la mère de cet enfant ? Oui, je *la* suis.

Êtes-vous sa nièce (la nièce de lui) ? Oui, je *la* suis.

(3) Mot du célèbre avocat Gerbier.

L'AVARE FASTUEUX,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. SAINT-JUST;

Représentée sur le théâtre de la rue de Louvois, le 27 novembre 1805.

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires : l'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice.

Maximes de LA ROCHEFOUCAULD.

NOTE

SUR M. SAINT-JUST.

Monsieur SAINT-JUST, né à Paris d'une famille de finance, a toujours cultivé les lettres par goût. Il est l'un des auteurs les plus spirituels qui aient enrichi la scène de l'opéra-comique; et les ouvrages qu'il y a fait paraître ont dû autant leur grand succès à leur mérite littéraire, qu'à l'excellente musique qui les accompagne.

Outre celles de ces pièces que l'on trouve dans ce recueil, il a donné *Zoraïme et Zulnar; les Amours d'Henri IV; la Famille suisse; l'Heureux malgré lui; les Méprises espagnoles*, et *le Nègre par amour*, opéras-comiques.....

Nous ne croyons pas qu'il ait fait d'autres comédies que l'*Avare fastueux*.

PERSONNAGES.

FONDOR.
MADAME FONDOR, femme de Fondor.
ERNESTINE, leur fille.
ROSALBAN, fils d'un ministre.
DUPONT, amoureux d'Ernestine.
MATHIEU, factotum de Fondor.
MARCEL, fermier de Fondor.
VOISINS de Fondor.
MUSICIENS.
DOMESTIQUES.

La scène se passe en Picardie, dans le château de Fondor.

L'AVARE FASTUEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon orné de tableaux. Il y a un secrétaire sur la droite, une table avec du papier sur la gauche.

SCÈNE I.

MADAME FONDOR, DUPONT.

MADAME FONDOR.

Allons, mon cher Dupont, calmez un peu vos sens ;
C'est trop vous alarmer. Dès vos plus jeunes ans,
Mon époux vous promit de vous nommer son gendre ;
Pour père vous avez son ami le plus tendre ;
Je vous sers, et ma fille, approuvant nos desseins,
Par le don de son cœur, rend vos droits plus certains.

DUPONT.

Mes droits, me dites-vous !... Ils sont sacrés, sans doute ;
Mais je n'en crains pas moins.

MADAME FONDOR.

Oui ; tantôt d'amasser éprouvant le désir,
Et tantôt tourmenté du besoin d'éblouir,
Il sent combattre en lui deux passions rivales ;
Mais, hélas ! par malheur, leurs forces sont égales ;
Si bien que lorsqu'ensemble elles veulent lutter,
Jamais l'une ne peut sur l'autre l'emporter.
Quand l'or l'attire, on voit l'amour-propre en alarmes ;
Quand l'orgueil le saisit, l'avarice est en larmes.
Voilà comme Fondor, à la gêne, incertain,
Ne peut thésauriser, ni briller sans chagrin.
Du reste, bon, comique en son extravagance...
Mais quel bruit dans la cour !... C'est lui-même, je pense ;
De la ville voisine il revient... Laissez-nous ;
Je veux m'instruire, enfin, de ses projets sur vous.

DUPONT.

Eh bien ! qu'en ma faveur votre esprit le dispose ;
Aux soins de l'amitié l'amour remet sa cause.

MADAME FONDOR.

(Dupont sort.)

Je ferai de mon mieux. Je ne me trompais pas,
Et de mon cher époux je reconnais le pas.

MADAME FONDOR.

Que Rosalban, sans doute, aime votre future :
Mais est-ce une raison pour qu'il soit son époux ?
Son rang parle pour lui, l'amour parle pour vous ;
Votre cause, mon cher, vaut bien mieux que la sienne,
Avec un tel secours, il n'est rien qu'on n'obtienne !
On triomphe aisément des obstacles, du sort,
Et l'amant qu'on préfère est toujours le plus fort.

DUPONT.

C'est très-bien ; mais pourtant, tenant l'état d'un prince,
Monsieur de Rosalban parcourt cette province,
Et même il doit venir, si j'en crois votre époux,
Passer dans ce château quelque tems avec nous.

MADAME FONDOR.

Hélas ! mon cher Dupont, il est tems qu'il arrive,
De tout, en attendant, vous voyez qu'on nous prive ;
Sur le moment présent, Fondor veut rattraper
Ce qu'un jour pour son hôte il faudra dissiper :
La triste économie et l'austère abstinence
Qu'il fait régner chez lui, nous préparent d'avance
Aux splendides repas, au luxe éblouissant
Dont son avare orgueil jouit en enrageant.
C'est ainsi que toujours, sans souffrir de répliques,
Il nous fait acheter ses festins magnifiques ;
Et que dans sa maison, bien et mal tour à tour,
On jeûne un mois entier pour bien dîner un jour.

DUPONT.

Je ne puis revenir d'un semblable contraste ;
A l'extrême avarice unir l'amour du faste !

Ainsi donc aujourd'hui, pour vous, pas de dîner.
Vous direz à Mathieu qu'il vienne ici se rendre.

(Le domestique sort.)

SCÈNE III.

FONDOR, MADAME FONDOR.

MADAME FONDOR.

Trouverez-vous, Monsieur, un instant pour m'entendre ?

FONDOR.

Le tems me presse.

MADAME FONDOR.

Eh bien ! je ne dirai qu'un mot.
Ma fille...

FONDOR.

Est une folle.

MADAME FONDOR.

Et Dupont...

FONDOR.

Est un sot.

MADAME FONDOR.

C'est fort bien ; mais, enfin, ce sot et cette folle
S'aiment, je crois.

FONDOR.

Tant mieux.

MADAME FONDOR.

Ils ont votre parole.

FONDOR.

Qu'ils la gardent.

MADAME FONDOR.

En vous est leur espoir.

FONDOR.

C'est bien.

MADAME FONDOR.

Vous savez, Monsieur.

FONDOR.

Tout.

MADAME FONDOR.

Et vous décidez ?

FONDOR.

Rien.

MADAME FONDOR.

Observez, cependant, qu'Ernestine est dans l'âge
Ou nous devons songer pour elle au mariage.

FONDOR.

Elle a quinze ans au plus !

MADAME FONDOR.

Dites seize.

FONDOR.

Ma foi !

La différence est grande.

MADAME FONDOR.

Ah ! très-grande, je croi.

FONDOR.

C'est une année.

MADAME FONDOR.

Oui ; mais cette année est la bonne,
Celle où le cœur s'éveille ; alors l'esprit raisonne ;
De savoir, de sentir, le jour est arrivé :
On se cherche à quinze ans, à seize on s'est trouvé.

FONDOR.

Ernestine, après tout, est-elle si pressée ?

MADAME FONDOR.

Non ; c'est Dupont qui craint que changeant de pensée...

FONDOR.

Je me suis engagé ; mais à condition
Que son père obtiendrait la place en question.
Croit-il l'avoir avec sa folle modestie ?
Est-ce dans Saint-Denis, son illustre patrie,
Qu'on ira le chercher pour ce poste brillant ?
On ne va pas si loin déterrer le talent.

MADAME FONDOR.

Quand il obtiendrait la place qu'il demande,
Grace à vous, il faudra qu'à l'instant il la rende,
Puisqu'il ne peut, Monsieur, compter sur votre appui
Pour avancer les fonds qu'on exige de lui.

FONDOR.

Prêter vingt mille francs, la somme est un peu forte !
D'ailleurs, je ne l'ai point.

MADAME FONDOR.

En agir de la sorte
Envers un vieil ami !

FONDOR.

Modérez un tel soin :
De long-tems de ces fonds Dupont n'aura besoin.

MADAME FONDOR.

Un homme fort puissant, m'a-t-on dit, le protége.

FONDOR.

Bel espoir sans effet ! Et puis, vous le dirai-je ?
Qu'il réussisse ou non, vous espérez en vain
Qu'à son fils Ernestine unira son destin.

MADAME FONDOR.

Quelle raison ?...

FONDOR.

Je vais vous paraître baroque ;
Mais enfin, tout en lui, jusqu'à son nom, me choque.
Monsieur Dupont ! Vraiment, l'on a bonne façon
A s'offrir dans un cercle avec un pareil nom !
Pour l'ennoblir il n'a pas même l'espérance
De lui joindre celui du lieu de sa naissance ;
Car, vous en conviendrez, ce serait encor pis,
Si l'on disait monsieur Dupont de Saint-Denis.

MADAME FONDOR.

Tout commun qu'est ce nom, l'est-il plus que le vôtre,
Que vous fûtes forcé de changer contre un autre ?
Le père de Dupont peut bien tout comme vous
Trouver aisément...

FONDOR.

Oui ; mais peut-il, entre nous,
Avec un autre nom, prendre d'autres manières ?
Celles du monde enfin, au bourgeois étrangères ?

MADAME FONDOR.

La conduite qu'il tient est bizarre en effet.
Dans son état, il vit content de ce qu'il est;
Sans rien donner au faste, il met sa jouissance
A répandre chez lui le bonheur et l'aisance,
Et croit que par ses airs se faire remarquer,
De soi, le plus souvent, c'est se faire moquer.
C'est peu de ces travers; on devrait, à l'entendre,
Parce qu'on l'a promis, choisir son fils pour gendre.
Il est bien votre ami; mais son état? aucun.
Il a des qualités; mais un nom si commun!
Dupont de Saint-Denis! Quelle mésalliance!
A de plus hauts partis doit aspirer, je pense,
Mon très-illustre époux, monsieur Jean Rigolot,
Issu d'un marguillier et natif de Chaillot.

(Elle sort.)

FONDOR.

O femme! tu reçus tout exprès l'existence
Pour ouvrir un champ vaste à notre patience!

SCÈNE IV.

FONDOR, MATHIEU.

FONDOR.

Ah! Mathieu, te voilà? Je t'attendais.

MATHIEU, arrivant très-lentement.

J'accours!

FONDOR.

Très-pressé pour l'instant...

MATHIEU, trainant toutes ses paroles.

Moi je le suis toujours.
Prompt dans mes actions comme dans mon langage,
La lenteur m'épouvante ! Aussi, dès mon bas âge,
De ma vivacité mon père émerveillé
Ne m'appelait jamais que Mathieu l'éveillé.

FONDOR.

Pour tarder si long-tems que pouvais-tu donc faire ?

MATHIEU.

Je reposais. Il faut, soit dit sans vous déplaire,
Me lever si matin ! Car pour veiller à tout,
Quand tout le monde dort, je suis déjà debout.

FONDOR.

Je saurai, cher Mathieu, récompenser ton zèle.
Pour l'instant j'en attends une preuve nouvelle.
Je dois sous peu de jours tenir un grand état;
Mais tout en affichant l'opulence et l'éclat,
Que l'épargne rigide au luxe soit unie,
Et prodiguons, mon cher, avec économie.
Tandis que j'aurai l'air de n'y mettre aucun prix,
Toi, des moindres objets ramasse les débris.
A dissiper ainsi tu sens bien qu'il m'en coûte;
Mais si tu connaissais mes raisons...

MATHIEU.

Je m'en doute.
D'une intrigue aisément j'aperçois les ressorts.
Dieu merci ! j'ai l'esprit aussi vif que le corps.

FONDOR.

Franchement, je ne sais encor quel parti prendre.

Dois-je ou non désirer voir Rosalban mon gendre ?
De l'éclat de son rang je me sens transporté !...
De la dot qu'il faudra je suis épouvanté...
Quel bruit ferait pourtant un pareil mariage !

MATHIEU.

Oui ; mais songez qu'il faut présens, noce, équipage...

FONDOR.

Tandis qu'avec Dupont, sans bruit et sans apprêts,
Je pourrais marier ma fille à peu de frais.

MATHIEU.

Oui !... Mais à son rival unissant votre fille,
Sur vous rejaillirait tout l'éclat dont il brille.

FONDOR.

Sans doute. Tour à tour protégé, protecteur,
Je pourrais à mon aise étaler ma splendeur.
Sur moi pleuvraient alors les honneurs et les places,
Et du sort à mon gré prévenant les disgrâces,
Je verrais mes amis, témoins de mon crédit,
Implorer ma faveur en crevant de dépit.
Il faut en convenir, ce serait agréable ;
Eh ! ma foi, ce parti me paraît préférable.

MATHIEU.

Oui... Mais à tous ces grands quand on veut s'allier,
On devient leur parent bien moins que leur caissier.
Se fesant de vos biens une honnête ressource,
Chaque jour on les voit puiser dans votre bourse,
Persuadés encor qu'ils vous font trop d'honneur.
Tout bien considéré, je conclus donc, Monsieur...

FONDOR.

Quoi donc ?

MATHIEU.

Qu'après avoir ensemble, en hommes sages,
Ainsi que les dangers pesé les avantages
Qu'offrent les deux partis, il en est résulté
Que chacun a son bon et son mauvais côté.

FONDOR.

Le sot !... Mais à propos...

MATHIEU.

Quoi donc?

FONDOR.

Quand les copies
De ces tableaux flamands seront-elles finies ?

MATHIEU.

Près des autres déjà vous les voyez, Monsieur.

FONDOR.

Ah ! bon... on y prendrait le plus fin connaisseur.
Moi, d'ailleurs, je tiens moins aux tableaux qu'aux bordures ;
N'en doute point, l'éclat de leurs riches dorures
En impose bien plus à tous nos bons Picards,
Que les meilleurs Rubens offerts à leurs regards.

MATHIEU.

Si l'on allait pourtant approfondir la chose...

FONDOR.

Suffit... Pour Rosalban, tu sais que je dispose
Le salon en rotonde : est-il prêt ?

MATHIEU.

Pas encor ;
Et cependant, Monsieur, je me dépêche fort.
Mais j'ai lieu d'espérer, grâce à mon zèle extrême,
Que dans huit jours...

FONDOR.

Comment?... Demain, aujourd'hui même
Rosalban peut venir!

MATHIEU, très-tranquillement.

Vous me faites trembler!
Allons, d'activité je vais donc redoubler.
Mais je vois s'avancer ici Mademoiselle.
Je me retire et vole où le devoir m'appelle.

(Il s'en va aussi doucement qu'il est venu.)

SCÈNE V.

FONDOR, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Mon père, vous voilà...

FONDOR, avec bonté.

Bonjour ; embrasse-moi.

ERNESTINE.

Je viens vous demander...

FONDOR, avec humeur.

Me demander!... Eh! quoi?

ERNESTINE.

Comment vous vous portez.

FONDOR, se radoucissant.

Bien, ma chère Ernestine.

ERNESTINE.

A votre esprit ce nom rappelle, j'imagine,
Que c'est demain le jour de ma fête?

FONDOR.

Fort bien.
J'ai besoin dêtre seul.

ERNESTINE.

Je ne demande rien....

FONDOR, la pressant dans ses bras.

Approche, mon enfant.

ERNESTINE.

Oui, je vous le répète,
Je ne demande rien pour moi, c'est pour Rosette,
La nièce de Marcel, votre honnête fermier...

FONDOR, cessant de la tenir dans ses bras.

Eh bien! Mademoiselle?

ERNESTINE.

On doit la marier
La semaine prochaine, et je voudrais, mon père...

FONDOR.

Quoi?

ERNESTINE.

Qu'au lieu du présent que vous comptez me faire,

Vous remplissiez mes vœux, en fesant quelque bien
A cette pauvre enfant, qui, je pense, n'a rien.
Le bonheur de l'aider, quand son hymen s'apprête,
Mon père, est le bouquet que j'attends pour ma fête.

FONDOR.

Ma foi, s'il est ainsi, vous l'attendrez long-tems :
Où donc avez-vous vu qu'on fêtât ses enfans ?
C'était bon autrefois : cette sotte méthode
Au Marais, tout au plus, est encore à la mode.

ERNESTINE.

Oui ; mais aux malheureux accorder des bienfaits,
Cet usage est trop doux pour qu'il change jamais !
J'ose donc espérer qu'en faveur de Rosette...

FONDOR.

Que son oncle, avant tout, s'acquitte de sa dette.
Voilà son terme échu.

ERNESTINE.

N'ayez nulle frayeur ;
A ses engagemens Marcel sait faire honneur.
De tous il a l'estime, et de plus la mérite.
Dernièrement encor quelle fut sa conduite !
Au village voisin le feu prend dans la nuit ;
Il y court, mais en vain son zèle le conduit :
N'ayant pu s'opposer à la fureur des flammes,
Il recueille chez lui les enfans et les femmes ;
Du fruit de son travail il prétend les nourrir,
Et paraît, sous le toit qui sert à les couvrir,
Non point un bienfaiteur qu'entoure l'indigence,
Mais un père au milieu d'une famille immense.

FONDOR.

Une telle action a dû coûter beaucoup!
Mais quel bruit elle a fait! on en parle partout.

ERNESTINE.

Excepté chez Marcel.

SCÈNE VI.

FONDOR, MADAME FONDOR, ERNESTINE.

MADAME FONDOR.

Je te cherche, Ernestine.
Viens donc voir un marchand dans la salle voisine.

ERNESTINE.

Un marchand! Que vend-il?

MADAME FONDOR.

Étoffes et bijoux,
Qui doivent, par leur choix, contenter tous les goûts.
Allons, suis-moi, je veux te consulter, ma chère,
Sur la couleur d'un schall.

FONDOR.

Il est bien nécessaire.

MADAME FONDOR.

Oui, Monsieur.

FONDOR.

La parure a pour vous tant d'attrait!

MADAME FONDOR.

Sans doute; à tous les yeux c'est ainsi que l'on plaît.

FONDOR.

Ce n'est qu'à son mari que doit plaire une femme.

MADAME FONDOR.

C'est mon seul but.

FONDOR.

Eh bien! vous me plaisez, Madame:
Ainsi, sans plus de frais...

MADAME FONDOR.

Ma toilette est si bien!

FONDOR.

Puisqu'elle est de mon goût, il ne lui manque rien.

MADAME FONDOR.

Vous me trouvez donc mise?...

FONDOR.

Avec un soin extrême.

MADAME FONDOR.

On a l'œil indulgent pour juger ce qu'on aime.

FONDOR.

Puisqu'il faut s'expliquer en des termes plus francs,
Je vous dirai qu'au lieu de perdre votre tems
A ne parler que mode et toilette nouvelle,
Vous devriez plutôt, à mes leçons fidèle,
Prêcher l'économie, et tâcher, par vos soins,
Que chacun de vos gens dépensât un peu moins.
Le cuisinier, surtout, mange un argent énorme,
Et c'est par lui qu'il faut commencer la réforme.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MATHIEU.

MATHIEU, très-froidement.

Grande nouvelle !

FONDOR.

Eh bien ?

MATHIEU.

La sauriez-vous déjà ?

FONDOR.

Non : qu'est-ce ?

MATHIEU.

Quoi ! vraiment ?

FONDOR.

Voyez s'il parlera !

MADAME FONDOR.

Que sais-tu donc, Mathieu ?

MATHIEU.

Que dans cette demeure
Monsieur de Rosalban arrive avant une heure.

FONDOR.

Monsieur de Rosalban !

MATHIEU.

Ses courriers sont en bas.

FONDOR.

Tous mes vœux sont comblés !

MATHIEU.

Ils font un embarras !...

FONDOR.

Allons, qu'on me seconde ; et grâce à votre zèle,
Que tout prenne en ces lieux une face nouvelle.
Que l'aisance et le luxe habitent ce séjour...
(A Ernestine.)
De ta fête tu dis que c'est demain le jour ?

ERNESTINE.

Oui.

FONDOR.

Bon ! En ton honneur, ce soir, chère Ernestine,
On fait de la musique, on danse, on illumine !
Je sais l'art d'éblouir un hôte à peu de frais ;
Le prétexte est heureux, et sert bien mes projets.
Rien de plus naturel que de fêter sa fille,
Et c'est le plus doux soin d'un père de famille.

ERNESTINE.

C'était bon autrefois ; mais je sais qu'à présent
On n'en agit ainsi qu'au Marais seulement.

FONDOR.

Paix ! Sans tant discourir, volez à la toilette.

Mme FONDOR.

La mienne, par malheur, pour la journée est faite.

FONDOR, avec ironie.

Ce négligé me semble en effet très-galant,

Et ne saurait manquer de charmer Rosalban.

MADAME FONDOR.

Cela m'importe peu!

FONDOR, avec humeur.

Vous avez tort, Madame!

MADAME FONDOR.

Ce n'est qu'à son époux que doit plaire une femme.
Je vous plais, mon ami, c'est tout ce qu'il me faut.

FONDOR.

Vains discours que cela! persiflage assez sot!
Suivant les cas se règle un esprit raisonnable.
Cette toilette enfin, entre nous seuls passable,
Peut, pour un jour d'éclat, ne point paraître bien.

MADAME FONDOR.

Elle est de votre goût, il ne lui manque rien.

FONDOR.

Vous aurez la bonté pourtant d'en faire une autre.

MADAME FONDOR.

Non pas.

FONDOR.

Si fait, parbleu! Quelle tête est la vôtre!
Je suis homme, Madame, et je sais commander.

MADAME FONDOR.

Je suis femme, Monsieur, et ne sais point céder.
Laissez là, croyez-moi, la menace et l'injure;
Priez, et nous verrons.

FONDOR.

Eh bien! je vous conjure
De mettre à vous parer et les soins et le tems
Que vous y prodiguez quand je vous le défends.

MADAME FONDOR.

Je me rends. Vous, Monsieur, pour avoir l'avantage
De recevoir chez vous quelqu'un de haut parage,
Dépensez à plaisir.

FONDOR.

Connaissez mieux mes plans.
Si j'attire chez moi des gens riches, puissans,
Des grâces, du crédit je trouve en eux la source.
En pareille occurrence, ouvrir ainsi sa bourse,
Ce n'est point, croyez-moi, dépenser à plaisir,
C'est savoir à propos semer pour recueillir:
Mais je crois que j'entends au loin une voiture...
Emmenez votre fille, et soignez sa parure;
Moi, je vais ordonner un repas de façon
A montrer sur quel pied j'ai monté ma maison.

MADAME FONDOR, souriant.

Vos sermons n'étaient donc, Monsieur, que pour la forme?

ERNESTINE.

Tout à l'heure, il est vrai, vous prêchiez la réforme?

FONDOR.

Sans doute.

ERNESTINE.

Et maintenant...

FONDOR.

Je suis d'un autre avis ;
C'est tout simple. Vient-il du monde en ce logis,
Je dois vouloir, je veux que mon cuisinier brille...
Mais à quoi bon manger quand on est en famille ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUPONT, ERNESTINE.

DUPONT.

Tandis que votre père, enflé d'un fol orgueil,
Prodigue à Rosalban le plus aimable accueil,
Seuls en ces lieux, souffrez que je vous entretienne.

ERNESTINE.

A quoi bon? Puis-je donc adoucir votre peine?

DUPONT.

Oui : l'on sent moins les maux dont on est accablé,
Quand par ce que l'on aime on se voit consolé.
Si vous saviez!...

ERNESTINE.

Hélas! même sort est le nôtre;
Et je lis dans mon cœur tous les chagrins du vôtre.

DUPONT.

Pour me désespérer, c'est peu que Rosalban
Se montre digne en tout du bonheur qui l'attend,
Il faut que ce billet; redoublant ma souffrance,
Vienne encor me ravir ma dernière espérance.

ERNESTINE.

Eh! qui donc vous l'écrit?

DUPONT.

Mon père. Il se flattait
Qu'en obtenant l'emploi que le vôtre exigeait,
Il pourrait le sommer de tenir sa parole;
Mais il formait en vain un espoir si frivole;
Et de son protecteur le silence et l'oubli
Prouvent assez combien son zèle est refroidi.

ERNESTINE.

D'où vient ce changement?

DUPONT.

Informé que mon père
N'avait point pour ses fonds la somme nécessaire,
Il aura cru dès lors qu'il n'était plus besoin
De prendre en sa faveur un inutile soin.

ERNESTINE.

Quoi! faute de donner, hélas! comme on l'exige,
Vingt mille francs comptant, plus d'espoir?...

DUPONT.

Non, vous dis-je.
Tel est l'effet cruel du refus outrageant
Que mon père reçoit du vôtre en cet instant.
Convenez donc, enfin, qu'une action si noire...

ERNESTINE.

Je ne la juge point. Dupont, daignez m'en croire,
Pour ne point attirer sur nous de maux plus grands,
Couvrons de nos respects les torts de nos parens.
Calmez donc ces transports, et tenant vos promesses,

De l'auteur de mes jours ménagez les faiblesses.

DUPONT.

Qui plus que moi, jamais, eut des égards pour lui !
J'en donne même encor une preuve aujourd'hui.
Rosalban, tout à l'heure, informait votre père
Qu'il avait à sa suite un jeune secrétaire
Qui, d'une forte fièvre attaqué cette nuit,
Avait été contraint de rester dans son lit :
« Je craignais, disait-il, pour ma correspondance ;
» Mais tranquille à présent, avec raison je pense
» Qu'en un château monté comme l'est celui-ci,
» D'un pareil embarras on est bientôt sorti.
» Daignez donc m'indiquer un de vos secrétaires,
» Qui m'aide à suivre ici le cours de mes affaires. »
Fondor pris en défaut, plein de honte et d'orgueil,
Se retourne vers moi, me fait signe de l'œil ;
Je conçois ses projets ; je fais plus, je m'y prête.
Par là, sa vanité se trouve satisfaite,
Et dès lors à son hôte à l'instant présenté,
Je me vois secrétaire en pleine activité.

ERNESTINE.

De ses goûts opposés le mélange assez rare
Fait naître chaque jour quelque scène bizarre.
En ce moment encor j'ignore son projet,
Mais, tout bas à Mathieu, j'entendais qu'il disait
Qu'aidé de ses secours, il voulait en cachette
Retirer son argent de sa sombre retraite ;
Et que, pour des raisons qu'il connaîtrait dans peu,
Il fallait au plus tôt l'apporter en ce lieu.
Sans doute ils vont venir... Dans l'ombre du mystère
Leur expédition paraît devoir se faire.

Laissons-les donc en paix exécuter leur plan,
Et rejoignons ma mère et monsieur Rosalban.

DUPONT.

N'entends-je pas quelqu'un ?

SCÈNE II.

DUPONT, ERNESTINE, MARCEL.

ERNESTINE.

Ah ! c'est Marcel.

MARCEL.

Lui-même,
Qui de vous rencontrer sent un plaisir extrême.

ERNESTINE.

Comment cela va-t-il ?

MARCEL.

Pas trop mal, Dieu merci !
Vivant sans bien, sans femme, et partant sans souci.
Quand mes greniers sont pleins, mon cœur s'en félicite,
Et des faveurs du ciel le malheureux profite.
Quand la moisson va mal, je n'en murmure pas ;
J'ai pour soutien l'espoir, pour aide deux bons bras ;
Et ce qui vaut bien mieux encor, la Providence,
Qui toujours au travail donne sa récompense.

ERNESTINE.

Qui plus que vous, Marcel, a droit à ses bienfaits !
Mais vers nous quel sujet vous conduit ?

MARCEL.

Je voudrais
Demander quelque chose à monsieur votre père,
Dont dépend...

DUPONT.

Pour l'instant, je le crois en affaire.

MARCEL.

J'attendrai. Vous sortiez ; ne vous dérangez pas.

ERNESTINE.

Adieu donc. Puissiez-vous ne pas perdre vos pas !
Au revoir, bon Marcel.

(Elle sort avec Dupont.)

SCÈNE III.

MARCEL.

Quelle aimable personne !
Si de monsieur Fondor l'ame était aussi bonne,
Il m'en coûterait moins d'implorer son appui.
Mais voyons sur ce livre où j'en suis avec lui.

(Il tire de sa poche un livre de comptes, qu'il consulte.)

SCÈNE IV.

FONDOR, MATHIEU, MARCEL.

(Fondor et Mathieu portent sous le pan de leurs habits des sacs d'argent, dont le poids parait les fatiguer beaucoup. Ils n'aperçoivent pas d'abord Marcel, qui est occupé à lire son registre.)

FONDOR.

La charge est bonne !

MATHIEU.

Vite, ouvrez le secrétaire,
Ou vous allez, Monsieur, voir tout rouler par terre.

FONDOR, allant à son secrétaire.

Ouf ! Quelques pas de plus, et ma foi... Ciel ! quelqu'un !
C'est Marcel.

MATHIEU.

Que le diable emporte l'importun !

FONDOR.

Je gagerais qu'il vient m'implorer pour sa nièce :
Gardons-nous qu'à ses yeux cet argent ne paraisse.

MATHIEU.

Hâtez-vous, en ce cas, de le congédier.

FONDOR, à Marcel.

Que fais-tu là ?

MARCEL, remettant son registre dans sa poche.

Pardon ; je venais vous prier...

FONDOR.

Je ne puis.

MARCEL.

Écoutez.

FONDOR.

Non.

MARCEL.

Je vous en conjure !

FONDOR.

Tu reviendras demain.

MARCEL.

L'affaire est de nature,
Monsieur, à ne pouvoir se remettre.

FONDOR.

Comment ?
Tu viens donc, cher Marcel, m'apporter de l'argent ?

MARCEL.

Pas encor. Je vous fais attendre un peu ce terme :
Mais, je vous l'avoûrai, le produit de ma ferme
A passé tout entier à ces incendiés
Qui chez moi, cet hiver, se sont réfugiés ;
Si bien que jouissant d'un avoir fort modeste,
Un sac de mille francs est tout ce qui me reste.

FONDOR.

C'est assez, puisque c'est ce que tu me dois.

MARCEL.

Oui ?

FONDOR.

Sans doute; ainsi viens donc t'acquitter aujourd'hui.

MARCEL.

Chez vous, ce peu d'argent ne profitera guère.
Chez nous, c'est différent; il nous vaudra, j'espère,
Une dot, un époux, et même, avec le tems,
Quelques petits-neveux, soutiens de mes vieux ans.

FONDOR.

De ta postérité fort peu je m'inquiète;
Mais j'ai besoin de fonds, et compte sur ta dette.

MARCEL.

Qui? vous! manquer d'argent! J'aurais plutôt pensé
Que vous deviez, Monsieur, en être embarrassé.

FONDOR, à part.

Ouf!

MATHIEU, à part.

Ahi! mon bras!

MARCEL, à part.

J'ignore en eux ce qui se passe;
Mais ils font, l'un et l'autre, une laide grimace.
(A Fondor.)
Ainsi donc?...

FONDOR.

Pour l'instant, je suis sans argent.

(Tous ses sacs tombent. Mathieu, en voulant les retenir, laisse aussi tomber les siens.)

MARCEL.

Dieux!
Que de dots! Que d'époux!... Que de petits-neveux!

(A Fondor.)

Vous êtes sans argent? Eh! son poids vous accable!

FONDOR, à part.

Que lui dire? Fesons une nouvelle fable.

(Haut.)

Je ne te trompais point; par un de mes amis,
En mes mains, depuis peu, ce dépôt fut remis.
Sans crime puis-je donc toucher à cette somme?

MARCEL.

Un dépôt!... Gardez-vous...

FONDOR.

Rassure-toi, brave homme.
Va, n'eussé-je plus rién, je le respecterais.

MARCEL.

Et de bien bon cœur, moi, je vous approuverais...
Allons, ne parlons plus de dot, de mariage;
A l'instant, sans vouloir vous presser davantage,
Avec mes mille francs je reviens en ce lieu.

(A part.)

A ma race future il faut donc dire adieu!

(Il sort.)

SCÈNE V.

FONDOR, MATHIEU.

FONDOR, après avoir placé son argent dans son secrétaire.

Bon, le voilà parti. C'est bien là tout, je pense.
C'est bon... Mettons ainsi le tout en évidence.

Rosalban va venir ; que ces billets nombreux,
Ces sacs et ces rouleaux frappent soudain ses yeux.

(Il tire de sa poche des billets de caisse et des rouleaux, qu'il met, ainsi que les sacs, sur le devant du secrétaire.)

MATHIEU.

Étant tous deux d'accord, vous voulez, j'imagine,
De la dot destinée à l'aimable Ernestine
Lui faire voir d'avance un faible échantillon.

FONDOR.

Ce n'est pas mon seul but : on dit avec raison
Que l'or attire l'or. Je veux, par cette épreuve,
En acquérir moi-même une nouvelle preuve.

MATHIEU.

Comment donc ?

FONDOR.

Rosalban, sans paraître y penser,
Tout à l'heure m'a dit qu'il aurait à placer,
Dans un mois au plus tard, une assez forte somme.
Il cherche à la remettre entre les mains d'un homme
Dont la grande fortune et les possessions
Puissent lui présenter de sûres cautions.
Fesons qu'à chaque pas, témoin de ma richesse,
A m'offrir son argent de lui-même il s'empresse.
Qu'il réponde à mes plans, et, de ses fonds muni,
Je me chargerai, moi, d'en tirer bon parti.

MATHIEU.

Vous n'en allez pas moins dépenser...

FONDOR.

Peu de chose.

MATHIEU.

Ne comptez-vous pas?...

FONDOR.

Oui; pour ce soir, je dispose
Une fête champêtre.

MATHIEU.

Il fait un vent!...

FONDOR.

Affreux.

MATHIEU.

Il va pleuvoir...

FONDOR.

Fort bien!

MATHIEU.

Même tonner.

FONDOR.

Tant mieux!

MATHIEU.

Pourquoi donc tant de frais, quand leur perte est certaine?

FONDOR.

Ils sont tels, qu'on pourrait les calculer sans peine.

MATHIEU.

D'abord, dans les bosquets, illuminations...

FONDOR.

Grands apprêts au dehors, rien dans les lampions.

MATHIEU.

Virtuoses fameux, enfans de l'Italie...

FONDOR.

Mauvais ménétriers, natifs de Picardie.

MATHIEU.

Grand nombre de voisins à la fête invités...

FONDOR.

Et dont sur mon bureau les billets sont restés.

MATHIEU.

Quoi! vraiment?... En effet, la manière est plaisante;
Et ce programme annonce une fête charmante.
Mais quand l'heure viendra, si l'on veut voir, Monsieur,
L'illumination?

FONDOR.

L'ouragan, par malheur,
Est tel qu'en vains efforts l'ouvrier se consume;
A chaque instant le vent éteint ce qu'on allume.

MATHIEU.

Pour vos musiciens vous avez annoncé
Qu'au jardin un orchestre avait été dressé,
Et qu'au milieu des bois, cor, flûte et clarinette
Répandraient dans les airs leur union parfaite.
Chacun voudra jouir de ces divins accords.

FONDOR.

Il faudrait pour cela s'exposer au dehors;
Car de tels instrumens, qui de loin font merveille,
De près, dans un salon, étourdissent l'oreille.

MATHIEU.

Mais on s'attend à voir arriver vos voisins.

FONDOR.

Impossible ! La pluie a rompu les chemins.

MATHIEU.

Pour donner dans un parc une fête accomplie,
Vivent donc et le vent, et le froid, et la pluie !

FONDOR.

Irais-je donc en sot, quand le ciel est bien clair,
M'aviser d'annoncer une fête en plein air ?
Non, non ; en pareil cas, avant de rien promettre,
J'ai soin de consulter toujours mon baromètre.
Mais j'entends Rosalban. Va donc de ton côté
Me seconder.

MATHIEU.

Comptez sur mon activité.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

FONDOR, ROSALBAN.

FONDOR.

On ouvre ! Attention.

(Il se met à son secrétaire et s'occupe à ranger son argent.)

ROSALBAN, à part, au fond du théâtre.

Bon ! l'instant est propice ;
Il faut qu'enfin sur lui mon doute s'éclaircisse.
Souvent le bruit public est méchant ou trompeur ;
Jugeons donc par nous-même et pénétrons son cœur.

FONDOR, à part.

Il approche.

ROSALBAN.

Il m'a vu.

FONDOR, de manière à être entendu de Rosalban.

Pour les frais de la fête,
Cent louis ;... les voici. Pour cet artiste honnête,
Dont la fortune est loin d'égaler le talent,
Deux cents pistoles ;... bon. A Marcel à présent ;
Son noble procédé le laisse sans ressource ;
Mettons donc mille écus pour lui dans cette bourse.

(Il met la bourse dans sa poche.)

ROSALBAN, s'approchant de Fondor.

D'après ce qu'on m'a dit, jamais on ne pourra
Mieux placer un bienfait.

FONDOR, jouant l'étonnement.

Ah ! Monsieur ! vous voilà ?

ROSALBAN.

Oui : j'admirais comment, en véritable sage,
Vous jouissez des biens qui sont votre partage.
Tantôt noble, brillant, et tantôt simple, uni,
L'agréable à l'utile est par vous réuni ;
Tour à tour, en ce lieu, votre munificence
Fait régner les plaisirs, les arts, la bienfesance.
Ah ! du riche toujours, s'il consultait son cœur,
Tel serait le devoir... ou plutôt le bonheur !
Quel délice, en effet, pour un chef de famille,
De songer à fêter ou sa femme ou sa fille,
De mettre tous ses soins à répandre sur eux

Des biens qu'il n'a cherchés que pour les rendre heureux !
Qu'est-ce donc, quand des arts la divine influence
Au mortel fortuné fait sentir sa puissance ?
Quand, par l'impulsion d'un noble mouvement,
On le voit protéger, honorer le talent,
Lui tendre, sans orgueil, une main secourable,
Et mériter l'honneur d'obliger son semblable ?
C'est alors que le riche, heureux de son trésor,
Des heureux qu'il a faits le devient plus encor.

FONDOR.

Malgré ses soins, souvent, au pauvre il ne plaît guère.

ROSALBAN.

C'est que de ce portrait souvent plus d'un diffère ;
Si l'on en voit de bons, il en est de mauvais :
Et vous même, Monsieur, n'en vites-vous jamais ?

FONDOR.

Ma foi, non.

ROSALBAN.

Cependant l'espèce en est commune.
On connaît plus d'un riche, au sein de la fortune,
Dont le plaisir unique, en veillant son trésor,
Est d'entasser toujours pour entasser encor ;
Par les privations qu'il s'impose sans cesse,
L'or ne produit chez lui que l'affreuse détresse ;
Et négligeant des siens les plaisirs, les besoins,
Par d'éternels refus il reconnaît leurs soins.
Croit-il donc de la vie avoir senti les charmes !
Jamais des malheureux il n'a séché les larmes ;
Et les arts, qui, sans fruit, implorient son secours,
Jamais, pour l'en punir, n'ont embelli ses jours.

Quelquefois, par orgueil, sa main s'est entr'ouverte :
Mais qu'un ami subisse un malheur, une perte,
De son or, cette main, loin de se dessaisir,
Se referme aussitôt pour ne plus se rouvrir :
Du mauvais riche au bon telle est la différence ;
L'un fait aux malheureux haïr son opulence,
Par eux il est maudit jusqu'à son dernier jour ;
L'autre, soutien du pauvre, en est aussi l'amour ;
Et paraît à ses yeux un ange tutélaire,
Dispensateur des biens répandus sur la terre.

FONDOR.

Pour moi, tout en croyant qu'il soit beaucoup d'ingrats,
Du plaisir d'obliger je ne me défends pas :
Je mets, je l'avoûrai, mes grandes jouissances
A servir mes amis, même mes connaissances ;
Je n'en laisse échapper aucune occasion ;
Et, selon le besoin ou la position
De ceux auxquels je puis offrir quelque ressource,
J'emploie, en leur faveur, ou mes soins ou ma bourse.
Les uns demandent-ils de l'argent, c'est pour eux
Que ces billets sont là. Les autres, plus heureux,
Sont-ils embarrassés de placer quelque somme,
Craignent-ils qu'on les trompe, eh bien! je suis leur homme,
Ils m'apportent leurs fonds : par complaisance, alors,
Je les prends ; et s'ils n'ont point d'intérêts très-forts,
Qui peseraient sans doute à leur délicatesse,
Ils trouvent en revanche au moins, dans ma richesse,
Dans ma moralité, des garans bien certains
Que leur or ne peut être en de meilleures mains.

ROSALBAN.

Sans doute, on ne peut trop priser un tel service.

FONDOR, à part.

Bien !

ROSALBAN, à part.

Il pourrait m'aider à rendre un bon office.

(Haut.)

Oui, ces occasions sont rares à s'offrir,
Et l'on doit s'empresser, je crois, de les saisir.

FONDOR, à part.

Il y vient.

ROSALBAN.

Ce qu'en vous par-dessus tout j'estime,
C'est ce zèle obligeant qui toujours vous anime,
Et dont j'aurais déjà pu réclamer l'effet,
Si je ne craignais point de paraître indiscret.

FONDOR, à part.

(Haut.)

Je tiens ses fonds. Comment, vous hésitez, je pense?
Parlez...

ROSALBAN.

J'abuserais de votre complaisance.

FONDOR.

Point.

ROSALBAN.

Vous l'exigez?

FONDOR.

Oui; plus de retardemens.

ROSALBAN.

Eh bien!... prêtez-moi donc, Monsieur, vingt mille francs.

FONDOR, à part.

Ciel ! qu'entends-je !

ROSALBAN.

Pardon ; mais vous jugez sans doute
Qu'on porte rarement pareille somme en route,
Surtout quand on s'éloigne aussi peu de Paris.
Je ne prévoyais point, alors que je partis,
L'embarras où se trouve un honnête et digne homme
Faute de n'avoir pas maintenant cette somme;
Il en éprouve même un besoin si pressant,
Que je lui vais sur l'heure envoyer votre argent;
J'en agis sans façon...

FONDOR, à part.

Et c'est ce qui me tue !

ROSALBAN.

Mais cet or, ces billets exposés à ma vue,
Dont vous m'avez appris la destination,
Ont vaincu ma réserve en cette occasion.

FONDOR, à part.

Où me suis-je fourré !

ROSALBAN.

Daignez donc me remettre
Sans tarder...

FONDOR.

Volontiers : voulez-vous bien permettre ?

(A part, en allant à son secrétaire chercher l'argent.)

Il faut s'exécuter. Le proverbe aura tort,
Et l'or, pour cette fois, n'a point attiré l'or.

(A Rosalban, en lui présentant les billets sans les lui donner.)

Voilà vingt mille francs.

ROSALBAN.

C'est fort bien; mais j'espère
Que cela ne vous gêne en aucune manière?

FONDOR, à part, mettant les billets dans sa poche.
(Haut.)

Si je pouvais! Oh! non... Peut-être, cependant,
Aurais-je préféré...

ROSALBAN.

Parlez-moi librement;
Je possède un ami dans ces environs même,
Magnifique, obligeant, d'une richesse extrême:
Personne ne peut mieux...

FONDOR, retirant les billets de sa poche.

Monsieur, vous avez tort;
Acceptez mon argent, ou vous me fâchez fort.

ROSALBAN.

Et puis, je l'avoûrai, de fort long-tems, peut-être,
De vous rendre ces fonds je ne serais pas maître.
Vous n'en exigeriez qu'un très-faible intérêt,
Peut-être même aucun; cela me gênerait.

(Fondor remet les billets dans sa poche.)

Ajoutez même encor que cette préférence,
Qui vous serait bien due en toute autre occurrence,
Semblerait confirmer le bruit qui se répand:
On nous croirait tout prêts d'accomplir notre plan;

(Fondor retire de nouveau les billets de sa poche.)

Notre projet, alors, n'étant plus un mystère,

Il nous faudrait peut-être avancer une affaire
Que certaine raison m'engage à différer,
Malgré tout le bonheur que j'en dois augurer.

FONDOR.

Moi, sans rien calculer, quand je le peux, j'oblige :
Ainsi donc, acceptez.

ROSALBAN.

Vous voulez?...

FONDOR, lui mettant le portefeuille dans la main.

Je l'exige.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME FONDOR.

MADAME FONDOR, à son mari.

Que vous êtes heureux! au gré de notre espoir,
Tout nous promet un tems superbe pour ce soir.
Un ciel calme et serein succède à la tempête,
Et de vous l'annoncer je me fais une fête.

FONDOR, avec une gaîté contrainte.

Un tel empressement, en honneur, me ravit.

(A part.)

Quelle heureuse nouvelle! O contre-tems maudit!

ROSALBAN.

Il eût été cruel que, trompant notre attente,
La pluie eût fait manquer cette fête charmante :
Vous attendez, dit-on, grand nombre de voisins?

FONDOR.

Oui, s'ils ne sont pas trop effrayés des chemins.

ROSALBAN.

Ils sont donc fort mauvais?

MADAME FONDOR, vivement.

Non vraiment, c'est du sable;
De sorte qu'en tous tems la route est praticable.

FONDOR, à part.

La voilà bien! toujours contrariant mes plans.
(Haut.)
Je crains...

MADAME FONDOR.

Je vous réponds d'abord des Saint-Albans.
Car un de leurs valets, venu dans ce village,
A ses maîtres, sur l'heure, a porté mon message.
Et même avec eux tous, grâce aux soins que j'ai pris,
Nous aurons leurs voisins, et de plus leurs amis.

FONDOR, à part.

Courage!

MADAME FONDOR, à Rosalban.

Ce sont gens d'un mérite assez mince;
Originaux jamais sortis de leur province,
(A Fondor.)
Mais on n'en rit que mieux à leurs dépens. Eh bien!
Me direz-vous toujours que je ne songe à rien?

FONDOR.

On ne peut pas plus loin pousser la prévoyance.

ROSALBAN.

Pour tout le voisinage, il est heureux, je pense,

Qu'en ces lieux vous ayez fixé votre séjour ;
De fêtes, de plaisirs occupé chaque jour...

FONDOR.

Sans doute ; à la campagne il faut bien se distraire.
Mais pourtant, croyez-moi, de bon cœur je préfère,
Aux soins de divertir ces tristes campagnards,
Le plaisir d'être utile à quelques bons vieillards,
A quelques laboureurs malheureux, mais honnêtes ;
Les jours où j'y parviens sont mes vrais jours de fêtes.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL.

FONDOR, à part, apercevant Marcel.

Que vois-je !

MADAME FONDOR.

Ah ! c'est Marcel.

ROSALBAN, à Fondor.

Cet honnête fermier
Qui de tant d'indigens prit soin l'hiver dernier ?
Et dont votre bon cœur...

FONDOR.

Oui, Monsieur, c'est lui-même ;
Vous le voyez.

ROSALBAN.

Pour moi, c'est un plaisir extrême.

FONDOR.

(A part.)

C'est le meilleur garçon !... Peste soit du coquin !

(A Marcel.)

Va-t'en.

MARCEL.

Mais j'apportais...

FONDOR.

Tu reviendras demain.

MARCEL.

Ma foi, non ; recevez.

FONDOR.

Pas pour l'instant, te dis-je.

MARCEL.

Refuser de toucher votre argent ! Quel prodige !

MADAME FONDOR.

Vous paraissez avoir à parler avec lui ;
Nous allons vous laisser.

FONDOR.

En effet, aujourd'hui
Nous devons terminer, entre nous, une affaire.

ROSALBAN.

Qui pour moi maintenant ne peut être un mystère.
Celui dont vous voulez vous couvrir à nos yeux
Relève encor le prix de vos soins généreux ;
Mais, de votre projet puisque j'ai connaissance,
Donnez un libre cours à votre bienfesance,
Et laissez nous jouir d'un spectacle aussi doux.

FONDOR, à part.

Où veut-il en venir ?

MADAME FONDOR.

Quelle énigme pour nous!
Comment ?

ROSALBAN.

Les mille écus que Monsieur se propose
De donner à Marcel éclairciront la chose.

FONDOR, à part.

Allons ! me voilà pris pour la seconde fois.

ROSALBAN.

Son argent est tout prêt.

MARCEL.

Vous confondez, je crois ;
C'est moi, mon cher Monsieur, qui venais au contraire.

FONDOR, avec trouble.

(A part.)

Oui... c'est lui... Je ne sais que dire ni que faire !

MADAME FONDOR, à part.

De tout ce que j'entends que dois-je donc penser?

ROSALBAN, à Fondor.

Eh bien ! qu'attendez-vous ?... Vous semblez balancer.
Quoi ! votre intention n'est-elle plus la même ?

FONDOR.

(A part.)

Je ne dis pas cela. Quel embarras extrême !
Si je veux persister, c'est fait de mon argent.
Si j'ose reculer ; quelle honte m'attend !

MARCEL.

Croirais-je qu'en effet ?

FONDOR, tirant sa bourse.

Oui, digne et galant homme ;
Pour toi, depuis long-tems, je garde cette somme.

MARCEL, à part.

Est-il bien éveillé !

ROSALBAN, à Marcel.

Prenez donc.

MARCEL.

Non vraiment.

FONDOR, bas à Marcel.

Fort bien.

ROSALBAN.

Par quel motif ?

FONDOR, avec une gaîté contrainte.

Le scrupule est plaisant.

MARCEL.

Mais il doit vous sembler bien naturel, je pense :
Ne m'avez-vous pas dit que cet argent ?

FONDOR, bas à Marcel.

Silence !

MARCEL, continuant.

Appartient...

ROSALBAN.

A qui donc ?

FONDOR.

A tous les malheureux.

MARCEL.

Vous l'avez en dépôt.

FONDOR.

Mis tout exprès pour eux.

MARCEL.

Et vous-même, d'ailleurs, si j'ai bonne mémoire,
Vous êtes pour l'instant trop gêné.

FONDOR, avec un éclat de rire forcé.

Quelle histoire!

ROSALBAN.

Cependant, s'il persiste encor dans son refus,
Je l'avoûrai, Monsieur, je ne douterai plus
Que, loin d'être en état de donner cette somme,
Votre intérêt exige...

FONDOR, bas à Marcel.

Accepte, ou je t'assomme.

MARCEL.

Moi, prendre!...

FONDOR, de même, en lui mettant la bourse dans la main.

Prends le double encor, traître! et tais-toi.

(A Rosalban.)

Il se résigne, enfin.

ROSALBAN.

Maintenant, je le voi,
Vous jouissez.

FONDOR, à part.

J'étouffe ! Ah ! quel assaut terrible !

MARCEL.

Quoi ! c'est vraiment un don !...

ROSALBAN.

Qu'il vous fait.

MARCEL, tout ébahi.

Pas possible !

MADAME FONDOR.

Le beau trait ! le beau trait !... Je n'y conçois trop rien,
Mais c'est égal ; il faut que je l'embrasse.

(Elle saute au cou de son mari.)

ROSALBAN.

Bien.

FONDOR, à sa femme.

(A Marcel.)

Modérez-vous. Et toi, va rejoindre ta nièce.

MARCEL.

(A part.)

Volontiers. Est-ce un rêve ? En proie à la tristesse,
Je viens chez un avare apporter de l'argent ;
Et loin de le donner, j'en reçois ; c'est charmant.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

FONDOR, MADAME FONDOR, ROSALBAN.

ROSALBAN, à Fondor.

Voila déjà votre ame en un point satisfaite ;
Vienne l'artiste encor, la journée est complète !

FONDOR, à part.

Il ne manquerait plus que cela !

MADAME FONDOR.

Mon ami,
Voyez comme déjà le ciel s'est éclairci.

FONDOR, à part.

A l'autre maintenant !

MADAME FONDOR.

Si Monsieur le désire,
Il me semble qu'au parc nous pourrions le conduire.

FONDOR.

Au parc ? Et pourquoi faire ?

MADAME FONDOR.

Il ne le connaît pas.

ROSALBAN.

Madame, avec plaisir, j'accompagne vos pas.

MADAME FONDOR.

Eh bien ! en attendant qu'arrive l'assemblée,

Allons donc faire un tour dans la prochaine allée.
Venez-vous ?

FONDOR.

Je vous suis. Ouf ! J'en mourrai, je croi ;
Tout, jusqu'au ciel, conspire aujourd'hui contre moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ROSALBAN.

Oui, tout ce que je vois me fait assez connaître
Que Fondor n'est point tel qu'il voudrait le paraître.
Vainement il affecte une fausse splendeur,
La sordide avarice est au fond de son cœur;
On l'aperçoit qui perce au sein du luxe extrême
Où son orgueil le pousse en dépit de lui-même.
Entouré maintenant de convives nombreux,
D'un faux éclat il cherche à fasciner leurs yeux;
Renfermant avec soin son arrière pensée,
Contre un tems peu propice à la fête annoncée
Il déclame!... Et pourtant, si j'en crois certain fait,
L'orage survenu sert au mieux son projet.
Quel contraste frappant dans la même famille!
Autant Fondor est vain, bizarre... autant sa fille,
Modeste en son maintien, égale en son humeur,
Sait, en charmant les yeux, intéresser le cœur!
Le sien est libre encore... à ce que dit son père:
S'il est vrai... Mais voici, je crois, ce secrétaire
Dont m'a parlé Fondor, et que j'ai fait prier
De se rendre en ces lieux pour finir mon courrier.

SCÈNE II.

ROSALBAN, DUPONT.

DUPONT.

On m'a dit que Monsieur désirait ma présence.

ROSALBAN.

Pardon, si j'use ainsi de votre complaisance.
Monsieur Fondor a dû...

DUPONT.

Trop heureux de pouvoir,
Par mon zèle envers vous, seconder son espoir.

ROSALBAN.

Vous êtes avec lui depuis long-tems, je pense ?

DUPONT.

Oui, dans cette maison j'ai passé mon enfance.

ROSALBAN.

Vous y devez, Monsieur, couler des jours heureux;
Tout le fait croire au moins. Fondor est généreux,
Sa femme aimable et bonne, et sa fille...

DUPONT.

Charmante !

ROSALBAN.

Oui, sa beauté séduit et son esprit enchante :
En elle tout promet le destin le plus doux
Au mortel fortuné qui sera son époux...
Dans ces cercles nombreux dont Fondor l'environne,

Son cœur ne s'est encor déclaré pour personne?

DUPONT.

Je sais bien que pour elle on brûle avec ardeur;
Mais je n'ose assurer qu'on ait touché son cœur.

ROSALBAN.

Comment! elle est aimée?... Et de qui, je vous prie?

DUPONT.

D'un jeune homme à qui même elle dut être unie.

ROSALBAN.

Son père était instruit?...

DUPONT.

Alors il approuvait
Les tendres sentimens que sa fille inspirait.

ROSALBAN.

Quelle raison s'est donc tout à coup opposée
Au bonheur?...

DUPONT.

Une loi par Fondor imposée,
Et qu'on n'a pu remplir, a détruit tout l'espoir
Que le jeune homme avait d'abord dû concevoir.

ROSALBAN.

Quoi! ces conditions qui lui furent dictées...

DUPONT.

Auraient été, Monsieur, bien vite exécutées,
Si l'homme qui possède et vertus et talens
Ne luttait pas en vain contre les intrigans;
Et si les protecteurs, pour la plupart frivoles,
Prodiguaient aussi bien leurs soins que leurs paroles.

Celui dont, par malheur, cette affaire dépend,
Est sans doute bien loin d'y penser à présent.

ROSALBAN.

Pardon, mais le tems presse, et sans que je diffère,
Il faut que je recoure à votre ministère.

DUPONT.

Ordonnez.

ROSALBAN.

Écrivez ce que je vais dicter.

(A part, lorsque Dupont est placé pour écrire.)

D'un soin bien doux songeons d'abord à m'acquitter.

Il dicte.)

« Je m'empresse, Monsieur, de vous faire part que » votre demande a été accueillie. C'est bien moins à mes » démarches que vous devez ce succès qu'à la réputation » de vos talens, qui était déjà parvenue jusqu'au ministre; » il s'applaudit d'avoir trouvé l'occasion de les employer. » Recevez, je vous prie, mes félicitations, et l'assurance » de mon entier dévoûment. »

(Il signe.)

Bon. Pliez cette lettre, et mettez-y l'adresse.

DUPONT.

C'est pour?

ROSALBAN.

Monsieur Dupont, à Saint-Denis.

DUPONT.

Ciel!

ROSALBAN.

Qu'est-ce?

DUPONT.

La surprise ! la joie !... O bonheur imprévu !

ROSALBAN.

Qu'avez-vous ?

DUPONT.

Ce Dupont...

ROSALBAN.

Vous serait-il connu ?

DUPONT.

C'est mon père !

ROSALBAN.

Qui ? lui !

DUPONT.

Quelle reconnaissance
je vous dois ! Grâce à vous, renaît mon espérance !
Il n'est plus tems, Monsieur, de vous rien cacher...

ROSALBAN.

Quoi ?

DUPONT, vivement.

Ce jeune homme charmé d'Ernestine, c'est moi ;
Cette condition qui lui semblait si dure,
Et que monsieur Fondor exigeait pour conclure,
C'était de parvenir à l'emploi qu'aujourd'hui
Mon respectable père obtient par votre appui.

ROSALBAN.

Qu'entends-je !... On ne pouvait en agir mieux, sans doute ;
Moi-même à mon rival j'aplanissais la route

SCÈNE IV.

ROSALBAN, FONDOR.

FONDOR.

Pourquoi donc demeurer seul ainsi,
Quand tous les environs se rassemblent ici,
Et que, pour faire honneur à notre Picardie,
Ces bons provinciaux exercent leur génie,
Se donnent de Paris et les tons et les airs,
Pensent faire tout bien, et font tout de travers?
Nous aurions ri tous deux...

ROSALBAN.

Pardon, mais une affaire
Me retenait avec ce jeune secrétaire.

FONDOR.

Eh bien! qu'en pensez-vous?

ROSALBAN.

Il semble doux, poli,
Et digne des égards qu'on lui témoigne ici.

FONDOR.

Son père a peu de biens, il sait que j'en possède,
Et m'a sollicité de venir à son aide.
Au jeune homme, aussitôt, cette maison s'ouvrit,
Et depuis son enfance...

ROSALBAN.

Oui, c'est ce qu'il m'a dit.

FONDOR, satisfait.

Quoi ! vraiment ?

ROSALBAN.

Il a même ajouté que pour mettre
Le comble à vos bontés, vous daigniez lui permettre
D'aspirer au bonheur de vous appartenir.

FONDOR, à part.

(Haut.)

Il s'est ouvert à lui. Roman fait à plaisir,
Sur quelques mots en l'air bâti sans vraisemblance !
Pour le rendre touchant, je gagerais d'avance
Qu'avec feu du héros il vous a peint l'amour
Comme extrême... et payé du plus tendre retour.

ROSALBAN.

C'est ce qu'il m'a caché. Vous daignez me l'apprendre ;
D'après cela, je sais quel parti je dois prendre.

FONDOR.

Comment ! ne croyez pas qu'Ernestine...

ROSALBAN.

Je crois
Que nous devons songer à respecter un choix
Que lui dicte son cœur, qu'autorisa son père.

FONDOR.

Mais encore une fois, Monsieur, c'est une affaire
Pour laquelle il ne fut jamais rien décidé ;
Un plan vague, sans suite, et toujours éludé.

ROSALBAN.

Le succès, disait-on, dépendait d'une place...

FONDOR.

Des Dupont c'est ainsi que je me débarrasse.
Que pourrait obtenir le père, peu connu,
Et n'ayant pour appui qu'une austère vertu ?
Personnage, d'ailleurs, d'une assez mince étoffe,
Qui n'est qu'homme de bien et se croit philosophe.
En faveur de son fils c'est en vain qu'il voudrait
Percer l'obscurité pour laquelle il est fait ;
A l'intrigue étranger, l'emploi qu'il sollicite...

ROSALBAN.

Vient d'être confié, Monsieur, à son mérite.

FONDOR.

Comment ?

ROSALBAN.

Son fils en a la preuve dans les mains.
Ainsi ses droits sont donc...

FONDOR.

Toujours bien incertains.
Son père ne tient rien encore... Il sait, je pense,
Que des fonds assez forts sont exigés d'avance.

ROSALBAN.

Il le sait.

FONDOR.

Il faudra les faire.

ROSALBAN.

Il les fera.

FONDOR.

C'est très-bien dit, s'il peut les avoir.

ROSALBAN.

Il les a.

FONDOR.

Vous me surprenez fort. Eh! qui donc les lui prête?

ROSALBAN.

Vous.

FONDOR.

Non, Monsieur, la chose en ce moment...

ROSALBAN.

Est faite.
Ne vous souvient-il plus de ces vingt mille francs
Qui par vous-même offerts en termes si pressans?...

FONDOR.

(A part.)
Quoi?... J'enrage! cet homme a juré de me faire
Disposer, malgré moi, de ma fortune entière.

ROSALBAN.

Sans le savoir, Monsieur, je servais votre ami;
De cet heureux hasard n'êtes-vous pas ravi?

FONDOR.

Enchanté.

ROSALBAN.

Vous jugez, d'après ce qui se passe,
Qu'à mon jeune rival je dois céder la place.

FONDOR.

(A part.)
C'est être généreux. Funeste contre-tems!

ROSALBAN.

Je vous engage même à presser les instans

Qui doivent pour toujours l'unir à votre fille.

FONDOR.

Non, Dupont n'entrera jamais dans ma famille.

ROSALBAN.

Pourquoi ?

FONDOR.

Plusieurs raisons me forcent entre nous...
Mais ces détails auraient peu d'intérêt pour vous ;
Ainsi, laissons donc là ces discours, je vous prie ;
Et, sans tarder, allons joindre la compagnie.
En vain de ses plaisirs je m'étais occupé,
Je vois mes soins perdus et son espoir trompé.
Quel dommage ! la fête eût été magnifique :
Quelle variété ! surtout quelle musique !
Figurez-vous, Monsieur, dans l'épaisseur du bois,
Entendre ce basson et ce fameux hautbois,
Artistes renommés, que partout on désire.

(A part.)

Ils sont déjà bien loin, ainsi donc j'en puis dire
Tout ce qu'il me plaira.

SCÈNE V.

ROSALBAN, FONDOR, MADAME FONDOR.

(Madame Fondor entre accompagnée de plusieurs domestiques, dont les uns portent des flambeaux, et les autres des pupitres.)

FONDOR.

Qu'EST-CE que tout ceci?

MADAME FONDOR, à un domestique.

Mettez-là ces flambeaux ; ces pupitres ici,

FONDOR.

Mais ..

MADAME FONDOR, aux domestiques.

Des fauteuils.

FONDOR.

Saurai-je ?

MADAME FONDOR.

A mes soins rendez grâce.
Nous aurons le concert !

FONDOR.

Quoi !...

MADAME FONDOR, aux domestiques.

Bon! ici la place
De nos musiciens.

FONDOR.

Ils viennent de partir.

MADAME FONDOR.

Par mon ordre, Dupont les a fait revenir.

FONDOR, à part.

Ciel!

MADAME FONDOR, bas à Fondor.

Vous n'en serez plus pour vos frais.

FONDOR, à part.

Quelle tête!

ROSALBAN.

De pouvoir les juger je me fais une fête.

MADAME FONDOR.

On va les amener à l'instant.

FONDOR.

A quoi bon?
Peut-on de leur talent jouir dans un salon?
Avez-vous oublié?...

MADAME FONDOR.

Non, j'ai bonne mémoire;
Dans Paris, dites-vous, théâtre de leur gloire,
Ils se font admirer; or, dans Paris, je crois
Que fort peu de concerts se donnent dans les bois.

FONDOR, à part.

O maudite cervelle, à quel coup tu m'exposes!

MADAME FONDOR.

J'ai donc dû présumer que de tels virtuoses,
Variant leur talent, savaient, suivant les lieux,
Étendre ou modérer leurs sons harmonieux.
D'après cela, tandis que dans la galerie

Nos bons provinciaux finissent leur partie,
J'ai fait tout préparer, et viens vous prévenir
Qu'ici, pour le concert, on va se réunir.

(Aux domestiques.)

Qu'on se dépêche; allons.

FONDOR, à part.

J'enrage au fond de l'ame.

ROSALBAN.

Que vous êtes heureux de voir ainsi Madame
Seconder vos penchans, et, d'après vos désirs,
Rassembler en ces lieux les arts et les plaisirs!

FONDOR, avec une gaîté contrainte.

Oui, vraiment! je conviens qu'en cette circonstance...

MADAME FONDOR.

Pour finir la soirée, il faudra que l'on danse.

FONDOR, avec humeur.

Danser?

ROSALBAN.

C'est fort bien vu.

MADAME FONDOR, à son mari.

Ce n'est point votre avis?

FONDOR.

Vous ai-je dit cela?

ROSALBAN.

J'en serais fort surpris.
Une fête toujours par un bal se termine.

FONDOR.

Sans doute... on dansera.

MADAME FONDOR.

Suffit. Qu'on illumine...
Des lumières partout.

FONDOR.

Songez donc, s'il vous plaît...

MADAME FONDOR.

Aux rafraîchissemens? Vous serez satisfait.
Qu'on dresse des buffets partout.

FONDOR, bas à sa femme.

Quelle folie!...
Qu'en ce tumulte, au moins, l'ordre et l'économie...

MADAME FONDOR, aux domestiques.

L'entendez-vous? il faut...

FONDOR, l'interrompant vivement.

Que la profusion
Se réunisse au goût pour la collation.
(A part.)
Quand elle m'assassine et cause mon supplice,
Quel vertige me rend moi-même son complice!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ERNESTINE.

MADAME FONDOR.

Te voilà ! que veux-tu ?

ERNESTINE.

J'accours vous prévenir,
Ma mère, qu'à l'instant le jeu vient de finir,
Et qu'ici nos voisins s'empressent de se rendre
Pour jouir du concert, qu'ils brûlent tous d'entendre.

FONDOR, à part.

De leur impatience ils seront bien payés.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, VOISINS ET VOISINES DE FONDOR.

PREMIÈRE VOISINE.

Vous avais-je trompé, Messieurs ? vous le voyez ;
Ce séjour, où les jeux suivent partout nos traces,
Semble le rendez-vous des plaisirs.

UN VOISIN.

Et des grâces.

PREMIÈRE VOISINE.

Toujours galant !

DEUXIÈME VOISINE.

Ici l'on rencontre en effet
Tout ce que peut offrir le goût le plus parfait.

LE VOISIN, regardant les tableaux.

Cette collection paraît belle et nombreuse.
Madame, voyez donc.

(Il va examiner les tableaux.)

PREMIÈRE VOISINE.

Je suis peu connaisseuse.

DEUXIÈME VOISINE.

Pour lui c'est différent, il est fou de tableaux.

LE VOISIN, revenant au milieu du cercle.

Ce salon ne contient que des originaux.

DEUXIÈME VOISINE.

Vraiment?

LE VOISIN.

J'en suis certain.

FONDOR.

Monsieur doit s'y connaître.

MADAME FONDOR.

Sans peine on le devine, au tact qu'il fait paraître.

PREMIÈRE VOISINE.

C'est dans l'art du dessin le plus fort amateur
De ce département.

LE VOISIN.

Vous vous moquez, d'honneur!
Votre suffrage, au reste, est tout ce qu'on souhaite.

MADAME FONDOR.

Eh ! quel genre a choisi Monsieur ?

PREMIÈRE VOISINE.

La silhouette.

MADAME FONDOR.

Bon !

LE VOISIN.

Oh ! petit talent de société.

DEUXIÈME VOISINE.

Mais
Qui n'est pas moins charmant !

LE VOISIN.

Quels chefs-d'œuvres parfaits !
Vous devez en avoir pour des sommes immenses.

FONDOR.

Ma fortune suffit sans peine à ces dépenses.
Vous voyez ce carré de six pieds en tout sens ?

LE VOISIN.

Oui, Monsieur.

FONDOR.

J'en ai là pour trente mille francs.
Ce trumeau vaut le double. En bas, cette Cybèle
Est l'unique tableau qui soit resté d'Apelle ;
A Rome, l'an dernier, je le fis acheter.
Sur quatre souverains il fallut l'emporter.
Ils me l'ont fait payer un peu cher ; mais n'importe ;
J'aurais donné de même une somme plus forte
Pour le plaisir de voir s'accomplir mon projet ;

Car, enfin, vous saurez que de ce cabinet,
Décoré chaque jour des œuvres du génie,
Je fais un MUSEUM pour notre Picardie.

LE VOISIN.

Ah ! Monsieur, quel bienfait !... Pour ma part transporté...

FONDOR.

Vous croyez donc qu'il faut, vu son utilité,
Le publier ?

LE VOISIN.

Sans doute ; et j'en fais mon affaire.

ROSALBAN, à part.

Qu'une bonne leçon lui serait nécessaire !

ERNESTINE.

Maman, voici Dupont.

MADAME FONDOR.

Allons, tant mieux ; on va
Commencer le concert.

FONDOR, à part.

Comment sortir de là !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT, LES MUSICIENS.

DUPONT.

J'AI rejoint ces Messieurs, Madame, et les amène.
A se déterminer ils ont eu quelque peine ;
Mais enfin les voici.

MADAME FONDOR.

Qu'ils soient les bien venus.
Avec impatience ils étaient attendus.

PREMIER MUSICIEN.

Madame... assurément...

DEUXIÈME MUSICIEN, bas à son camarade.

Nous n'irons pas, j'espère...

MADAME FONDOR.

Quand ces Messieurs voudront.

(Elle fait asseoir la société.)

DEUXIÈME MUSICIEN.

On nous presse! que faire?

PREMIER MUSICIEN, à son camarade.

Songer avec honneur à nous tirer de là
On veut de la musique? Eh bien! on en aura.

DEUXIÈME MUSICIEN, au premier.

S'il s'agissait encor de quelque contre-danse...

PREMIER MUSICIEN.

N'importe; allons toujours, et payons d'assurance.

(Ils vont se mettre aux places qui leur sont destinées.)

MADAME FONDOR.

Nous voilà tous placés.

LE VOISIN.

Silence!

PREMIÈRE VOISINE.

C'est bien dit.

MADAME FONDOR.

Rien de pis qu'un concert, quand on y fait du bruit.

(Elle jette deux ou trois chaises par terre en se retournant pour adresser les paroles suivantes à une de ses voisines.)

Voisine, êtes-vous bien?

DEUXIÈME VOISINE.

Oui, voisine, à merveille.

PREMIÈRE VOISINE.

Je ne dis plus le mot.

LE VOISIN.

Moi, je suis tout oreille.

PREMIÈRE VOISINE.

Ma chère, il vous souvient du concert de Dorbois?

MADAME FONDOR.

Sans doute; tout le monde y parlait à la fois;
C'était d'un ridicule!...

TOUT LE MONDE A LA FOIS.

A nul autre semblable.

LES UNS, criant de toutes leurs forces.

Silence!

LES AUTRES, criant encore plus fort.

Chut! paix donc!

(Les Musiciens prennent leurs instrumens, d'où ils tirent des sons si faux et si bruyans qu'il en naît un charivari auquel on ne peut tenir.)

LES VOISINS, se levant.

Quel vacarme effroyable!

PREMIÈRE VOISINE.

Mes oreilles!

DEUXIÈME VOISINE.

Mes nerfs!

LE VOISIN.

J'ai le tympan rompu!

PREMIER MUSICIEN.

Attendez donc la fin; voilà l'effet perdu.
De nouveau, maintenant, il faut qu'on recommence.

LES VOISINS, dont le plus grand nombre se sauve.

Grâce! grâce!

MADAME FONDOR, à son mari.

Monsieur, de cette extravagance
Que devons-nous penser?

FONDOR.

Je ne puis concevoir...
(A part.) (Haut.)
Que dire! Comme vous trompé dans mon espoir...

MADAME FONDOR, aux musiciens.

Je l'avoûrai, Messieurs, je suis fort étonnée
Que par vous ma maison ait été destinée...

PREMIER MUSICIEN.

C'est à nous bien plutôt de trouver surprenant
L'accueil qu'ici l'on fait au mérite, au talent,
A nous enfin! à nous! issus d'une famille
Qui dans tous les beaux arts en grands hommes fourmille!

FONDOR.

C'en est assez !...

PREMIER MUSICIEN.

Monsieur, qui vous l'assurera,
Pour preuve en peut donner les tableaux que voilà.
D'un Rembrandt, d'un Vernet a-t-on la fantaisie,
A trois livres par pied, mon oncle les copie.

FONDOR.

Tais-toi !

PREMIER MUSICIEN.

C'est à ses soins qu'on doit ce cabinet,
Dont chacun a, je crois, lieu d'être satisfait.
Respectez donc en nous une famille entière
Qui des arts suit la noble et brillante carrière.
Et vous, Monsieur, et vous ! protecteur des talens !...
Faites-nous au plus tôt délivrer nos six francs.

(Les musiciens sortent.)

SCÈNE IX.

FONDOR, MADAME FONDOR, ERNESTINE, ROSALBAN, DUPONT, LES VOISINS.

FONDOR, à part.

J'ENRAGE !

PREMIÈRE VOISINE.

Le voisin sait briller à bon compte.

MADAME FONDOR, à part.

Quel scandale !

FONDOR, à part.

Où cacher mon dépit et ma honte !

DEUXIÈME VOISINE.

Quoi ! vraiment ! ces Messieurs seraient déjà partis ?

PREMIÈRE VOISINE.

Quelque brillant concert les rappelle à Paris.

LE VOISIN.

Voilà comme malgré tant de magnificences...

DEUXIÈME VOISINE.

Sa fortune suffit sans peine à ses dépenses.

FONDOR.

Mesdames, je commence enfin à me lasser...

PREMIÈRE VOISINE.

Vous vous fâchez, Monsieur ? Il faut donc vous laisser.
Sans rancune.

FONDOR, à part.

A quel point leur présence me pèse !

DEUXIÈME VOISINE.

Du concert, mes amis, allons rire à notre aise.

LE VOISIN.

Moi, je vais annoncer aux amateurs des arts
Le nouveau MUSÉUM créé pour les Picards.

(Les voisins sortent.)

SCÈNE X.

FONDOR, MADAME FONDOR, ROSALBAN, ERNESTINE, DUPONT.

ROSALBAN, à part.

Le vœu que je formais s'est accompli bien vite.
Si cette épreuve est forte, au reste, il la mérite.

MADAME FONDOR.

Je me suis tu, Monsieur, quand ces sots persifleurs
Dirigeaient contre vous leurs sarcasmes moqueurs;
J'aurais craint devant eux de vous ouvrir mon ame;
Me sera-t-il permis maintenant...

FONDOR.

Eh! Madame!
Épargnez-moi, de grâce, un stérile sermon;
Vos discours vaudraient-ils une telle leçon?
Et vous, Monsieur! et vous, témoin d'un tel outrage,
Que pouvez-vous penser?

ROSALBAN.

Que désormais plus sage
Vous aïez à jamais abjurer ces travers,
Suite d'un esprit faible, et non d'un cœur pervers.
Évitez, dans le sein d'une famille heureuse,
D'un monde corrompu l'amorce dangereuse.
Vous y payez bien cher des plaisirs imparfaits;
Chez vous, vous en aurez de purs à peu de frais.
Ce bonheur qu'ici bas chacun ambitionne,

Quand l'orgueil nous le vend, l'amitié nous le donne.
Sachez donc profiter d'un bien si précieux.
Cherchez de vrais amis; vous connaîtrez près d'eux
Que le bonheur n'est point dans de folles largesses,
Et que pour bien jouir du fruit de ses richesses,
Il faut, fuyant toujours un éclat emprunté,
Satisfaire son cœur et non sa vanité.

FONDOR.

Que c'est bien dit, Monsieur! la leçon est parfaite.
Revenu de mes torts, croyez que je regrette
De bon cœur tant d'argent follement dépensé...
Ah! que n'est-il encor dans mon coffre entassé!

ROSALBAN.

On vous verrait, sans doute, en faire un autre usage.
Que celui qui vous reste au moins vous dédommage
Des plaisirs dont long-tems vous vous êtes privés;
Il en est de plus doux qui vous sont réservés.
Vous possédez, Monsieur, une fille chérie;
Jouissez, en fesant le bonheur de sa vie,
Et pour ce couple heureux, unissez en ce jour
Les dons de la fortune aux faveurs de l'amour.

DUPONT, montrant Ernestine.

Voilà l'unique bien auquel mon cœur aspire,
Je ne veux que lui seul, il saura me suffire.

FONDOR.

(A Ernestine.)

Tu seras satisfait. Qu'il soit donc ton époux;

ERNESTINE.

C'est le bien le plus cher que je tienne de vous.

MADAME FONDOR.

Vous consentez qu'enfin cet hymen s'accomplisse ?

FONDOR.

D'un fol orgueil, mon gendre, oublions le caprice ;
Des maux qu'il t'a causés mes soins te vengeront.
(A part.)
C'est dommage, pourtant, qu'il s'appelle Dupont !

FIN DE L'AVARE FASTUEUX.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

NOTICE sur M. Riboutté. 3
L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE, comédie en cinq actes, par M. Riboutté. 13
NOTICE sur M. Roger. 135
CAROLINE, ou LE TABLEAU, comédie en un acte, par M. Roger. 141
L'AVOCAT, comédie en trois actes, par le même. 191
NOTE sur M. Saint-Just. 267
L'AVARE FASTUEUX, comédie en trois actes, par M. Saint-Just. 269

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

FEB 20 '25

301961

842.08 Suite du Répertoire du Théâtre Français.
R425a
~~v.30~~

NAME	DATE	NAME	DATE

301961

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 090